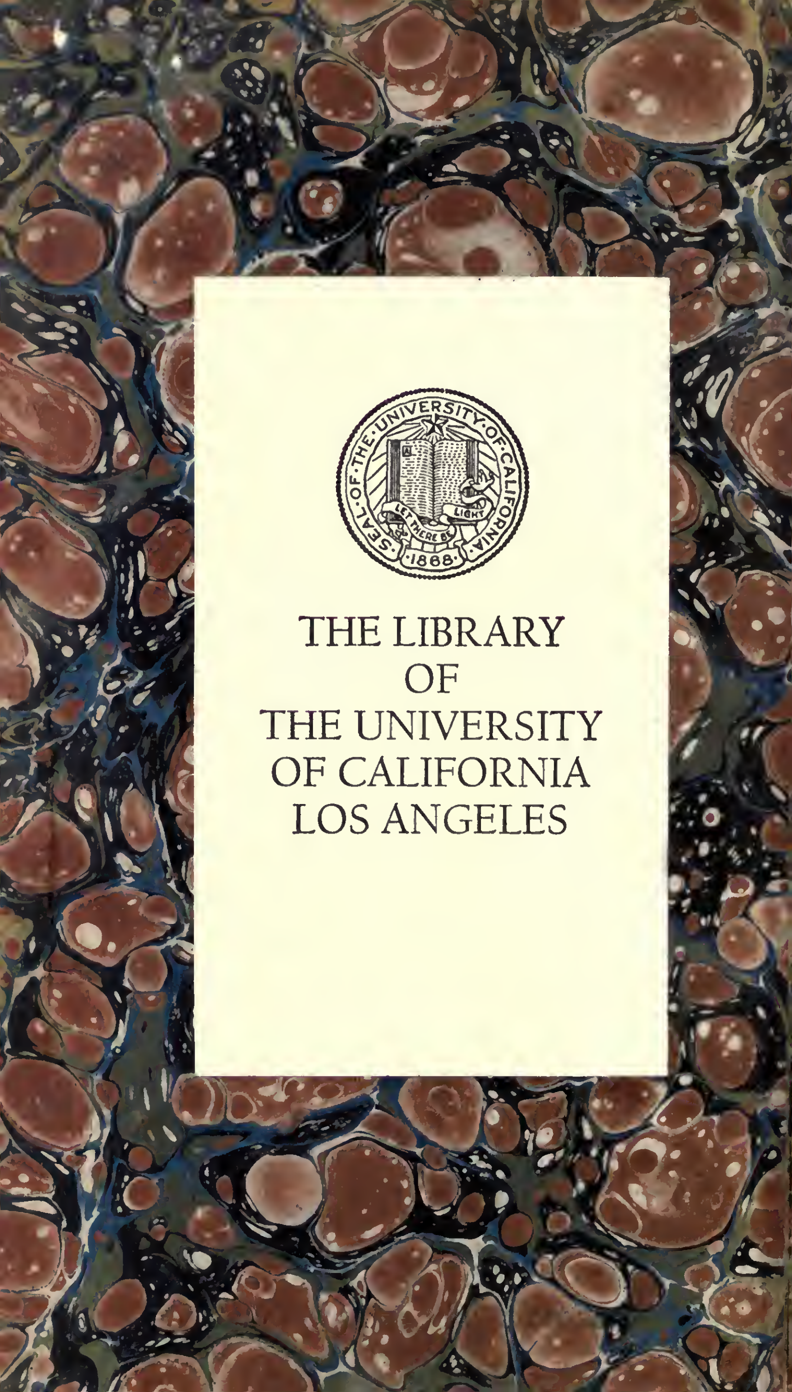
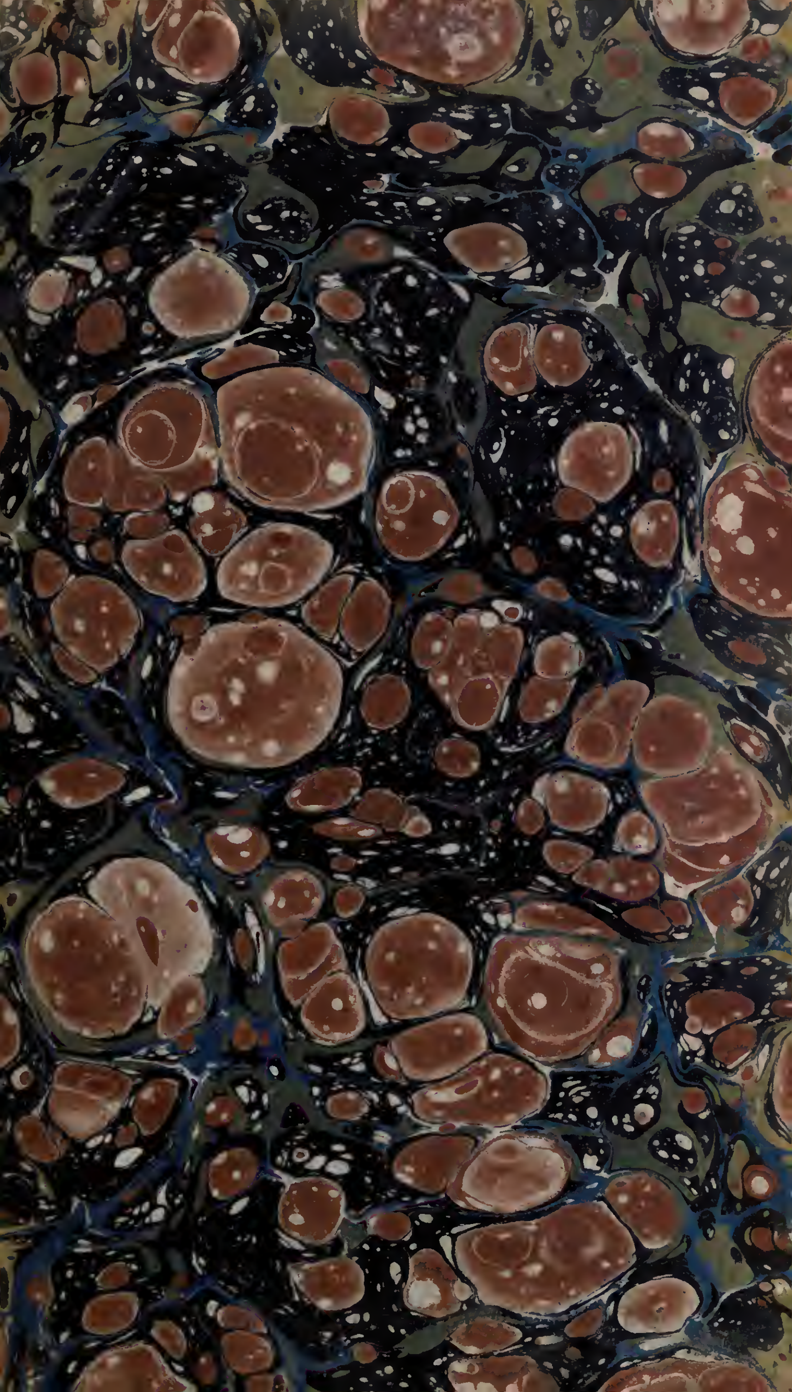

NOBILIS IRA
ALTO VIRET HONORE


SEAL OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LET THERE BE LIGHT
1868



EWL

400

Arms of Charles, Lord Stuart de Rothesay added later (sale 1850)



26

HISTOIRE
RAISONNÉE
DE LA DERNIÈRE GUERRE.

HISTOIRE RAISONNÉE
DES
OPÉRATIONS MILITAIRES
ET POLITIQUES
DE LA DERNIÈRE GUERRE,
SUIVIE
D'OBSERVATIONS
SUR

LA RÉVOLUTION qui eſt arrivée dans les Mœurs & ſur celle qui eſt ſur le point d'arriver dans la Conſtitution d'Angleterre.

Par M. JOLY DE ST. VALIER,
Lieutenant-Colonel d'Infanterie.



A LIÈGE,
Et ſe trouve chez les principaux Libraires de l'Europe.

M. DCC. LXXXIII.



PRÉFACE.

J'ai dit quelque part qu'il ne s'est encore trouvé personne ni chez les Anciens ni chez les Modernes *qui ait su écrire l'Histoire* ; j'ai dit qu'il règne une si grande confusion dans toutes les Histoires qui ont été écrites jusqu'à ce jour, qu'après la lecture de vingt ou trente pages, le Lecteur le plus appliqué ne sait plus où il en est, & qu'il ne peut retirer au plus d'une lecture aussi fatigante que le souvenir de quelques anecdotes peu intéressantes. J'ai indiqué ensuite le plan que l'on doit suivre pour que l'Histoire soit écrite avec ordre, avec simplicité, avec clarté ; ce qui est le seul moyen de ne pas fatiguer le Lecteur & de rendre l'Histoire aussi *utile qu'agréable* (*). Je vais me conformer

(*) Voyez Réflexions sur l'éloge de M. Voltaire, par M. d'Alembert, imprimées en 1780.

*

à ce plan dans l'Hiſtoire que je me propoſe d'écrire, & comme ce plan eſt abſolument neuf, il ſera facile de juger ſi mes obſervations ont été fondées & ſi j'ai indiqué le ſeul plan qu'il convient de ſuivre.

En donnant l'Hiſtoire raiſonnée des Opérations militaires & politiques de la dernière Guerre, en expoſant la révolution qui eſt arrivée dans les mœurs & celle qui eſt ſur le point d'arriver dans la conſtitution de l'Angleterre, j'offre au Public l'ouvrage le plus intéreſſant qu'on puiſſe lui préſenter. Je dois prévenir ici le Lecteur que dans tout le cours de cette Hiſtoire je me ſuis impoſé la loi de ne rien dire.... abſolument rien de tout ce qui pourrait avoir des ſuites à l'avenir, parce que *le ſecret des Nations doit reſter concentré dans le fond des cabinets.*

J'ai écrit cette Hiſtoire pour tout le monde; il n'eſt pas poſſible de l'écrire avec plus d'ordre & de ſimplicité que

je ne l'ai fait; il n'eſt pas poſſible d'éviter avec plus de ſoin tout ce qui pourrait embrouiller ou jeter de la confuſion dans les faits dont je parle. Mes raiſonnemens ſont également clairs & ſimples; ils ſont fondés ſur la théorie & ſur l'expérience; ſi j'ai raiſonné ſur quelque objet que je ne connais pas bien, j'ai eu ſoin d'en prévenir le Lecteur afin qu'il ſoit ſur ſes gardes; & lorſque je n'ai pas été bien aſſuré d'un fait, j'ai eu ſoin de le faire connaître en m'exprimant ainſi : *On dit*, *&c.* Il eſt facile de voir par-là que je ne veux tromper perſonne : *l'homme d'état*, *l'homme du peuple*, *un enfant* peut m'entendre. Si mon ouvrage eſt bon, tout le monde peut eu profiter; s'il eſt mauvais, tout le monde peut le juger & le rejeter.

Le ſuffrage du Public eſt le ſeul que je réclame & dont je ſuis jaloux. Je me garde bien, dans le deſſein de flatter mon amour-propre, de dire que j'en appelle à cette claſſe d'hommes *que l'on*

dit éclairés, je ne connais pas *ces illuminés :* ceux qui réclament uniquement leur suffrage, devraient les indiquer, afin qu'il n'y eût que des gens de cette espèce qui lussent leurs ouvrages. -- Croire qu'il y a une classe d'hommes dont le jugement doit entraîner l'opinion du Public, c'est insulter le Public, c'est lui dire grossiérement qu'il est aveugle & qu'il ne peut voir que par les yeux de ces maîtres impérieux qui veuillent usurper le pouvoir de dominer sur son jugement. Eh! quels sont ces maîtres? Quelle confiance méritent-ils? C'est à nous autres Philosophes, &c... dit l'Abbé Raynal. Qui êtes-vous donc vous autres Philosophes, M. l'Abbé? ... à en juger par vous... Je sais qu'il y a *des hommes éclairés ;* mais ces hommes aussi sages que remplis de lumières, sont flattés eux-mêmes lorsque le Public est de leur opinion ; ils dédaignent *ce ton tranchant* & *suffisant* que l'on n'a que trop adopté de nos jours, & qui ne convient qu'à des *ignorans* ou à des *imposteurs*.

--- Defirer le fuffrage de ces hommes éclairés, c'eft defirer le fuffrage du Public. Tel eft le vœu que je forme pour cet ouvrage.

On trouvera peut-être que ce livre eft bien petit pour contenir tant d'objets importans & les mettre dans tout leur jour. --- L'éxpérience m'a appris que ce ne font pas les gros livres qui inftruifent : il eft bien aifé de faire une multitude de volumes fur un fujet quelconque, mais ces volumes font remplis de tant d'inutilités, de tant d'épifodes ennuyeufes & fatigantes, qu'à la fin on oublie le fujet principal, parce qu'il eft noyé dans une multitude d'objets qui lui font totalement étrangers.

Le grand art d'un Auteur eft de ne jamais s'écarter de fon fujet, de le traiter avec briéveté, & cependant de le traiter à fond, pour que le Lecteur puiffe le fuivre dans tous fes raifonnemens & dans toutes fes démonftrations. --- Le grand art d'un Auteur eft d'écrire avec tout l'ordre & toute la clarté pof-

ſible, pour que le Lecteur puiſſe l'entendre & le juger avec facilité : c'eſt ce que j'ai tâché de faire, ſoit dans le Traité ſur l'Education des deux Sexes, ſujet important, ſur lequel on a écrit juſqu'à ce jour tant & tant de volumes remplis d'une multitude d'erreurs & d'inutilités; c'eſt ce que j'ai tâché de faire en écrivant cette Hiſtoire; & ſi contre mon eſpoir je n'ai pas réuſſi à ſatisfaire le Lecteur autant que je l'ai deſiré, du moins ai-je indiqué la ſeule marche que l'on doit tenir en pareil cas.

Il eſt certain & *on peut compter ſur ma parole*, il eſt certain qu'en ſuivant cette marche pénible, les livres deviendront *utiles*, & qu'on ne fera plus de gros volumes, particuliérement lorſqu'on écrira ſur des ſujets importans. C'eſt alors que le Lecteur n'étant pas effrayé à l'aſpect d'un gros livre & n'étant pas ennuyé par les inutilités qu'il contient, ne s'amuſera pas à parcourir un ouvrage; c'eſt alors qu'il le lira avec attention, & qu'il pourra réfléchir & médi-

ter à ſon aiſe ſur ce qu'il contient (*). Cette manière d'écrire diminuera beaucoup le nombre des Ecrivains qui inondent le Public de leur bavardage. Ce n'eſt qu'après avoir acquis beaucoup d'expérience qu'on peut réuſſir dans cette manière d'écrire, & le monde n'aura plus *des enfans ou des ignorans pleins d'effronterie* pour précepteurs.

J'AI écrit cette Hiſtoire avec toute *l'impartialité poſſible*; ſi je me fuſſe ſenti agité par le moindre mouvement *d'aucune paſſion*, je me ferais bien gardé de prendre la plume : j'ai dit le bien *avec le plus grand plaiſir*; j'ai dit le mal *avec tant de regret* qu'il s'en faut bien que j'aie dit tout celui que je pouvais dire. *J'aurais voulu le taire*, mais l'Hiſtoire doit être un tableau fidèle du bien & du mal, puiſque l'un & l'autre ſert également à inſtruire les hommes : j'euſſe été bien flatté de n'avoir à comparer que des actions plus belles les unes que les

(*) JE préviens ici le Lecteur que ceux qui voudront parcourir cette Hiſtoire, peuvent ſe diſpenſer de la lire.

autres ; malheureuſement je n'ai pas été dans ce cas-là.

On trouvera peut-être que je me ſuis un peu appeſanti ſur quelques ſujets, mais je ne l'ai fait que lorſque ces ſujets m'ont paru aſſez importans pour mériter d'être mis dans tout leur jour, ou d'être démontrés avec la dernière évidence : on peut juger par-là de ma franchiſe & ma bonne-foi.

Si j'ai parlé un peu de moi, on peut bien me le pardonner ; ce n'eſt certainement point par oſtentation ; mais les ſujets que j'ai traité ainſi que la poſition où je me ſuis trouvé, m'ont mis dans cette néceſſité. Le long ſéjour que j'ai fait en Angleterre & d'autres circonſtances que l'on pourra appercevoir, m'ont placé en quelque façon derrière la ſcène, d'où j'ai pu voir à mon aiſe tous les reſſorts qui ont fait mouvoir la plus grande partie des Puiſſances de l'Europe pendant cette Guerre, *particuliérement l'Angleterre.*

HISTOIRE



HISTOIRE RAISONNÉE
DES
OPÉRATIONS MILITAIRES
ET POLITIQUES
DE LA DERNIÈRE GUERRE, &c.

Opérations militaires ſur le Continent, ſoit en Amérique ou en Europe.

Je ne me propoſe pas de donner ici le détail du mouvement des armées, de leur poſition, de leur ordre de bataille un jour de combat. Cet expoſé ſerait ſans doute très-intéreſſant, mais il exigerait un ouvrage à part & des détails que celui-ci ne peut pas permettre, parce que ce ſerait diſtraire le lecteur. Je me contenterai donc de rap-

A

porter avec exactitude les principales actions qui ont eu lieu, & de les raisonner, ainsi que les opérations qui ont été projetées ou exécutées pendant cette guerre. Je m'expliquerai d'une manière si simple & si solide, que le lecteur pourra facilement juger avec moi, *sans crainte de se tromper*, des avantages ou des désavantages qui devaient en résulter. Il est difficile de se proposer un objet plus intéressant & plus utile. J'ose donc me flatter que le public m'en saura quelque gré, si je le remplis avec toute l'intelligence qu'il exige. Je n'ai épargné ni peine, ni travail pour cela; entrons en matière.

Il semble qu'on se soit attaché en Angleterre à chercher toutes les opérations qui pouvaient n'avoir aucun succès en Amérique, & qui devaient causer la perte & la ruine entière de l'Angleterre sans faire le moindre tort aux Américains. C'est ce qu'il faut faire voir avec la dernière évidence.

On a débuté par y agir très-faiblement dans le moment où on aurait dû ne pas donner aux Américains le temps de se reconnaître. Un si mauvais début a commencé la perte des affaires de l'Angleterre en Améri-

que, & il eſt arrivé que les *Loyaliſtes* ou *Royaliſtes*, comme on le voudra, ſe voyant ſi mal ſoutenus, n'ont point oſé lever le maſque & ſe déclarer en faveur de l'Angleterre. Il eſt arrivé d'autre part que les Américains, ſe voyant attaqués ſi faiblement & ſi mal-adroitement, ſe ſont affermis dans la réſolution de ſecouer le joug de leur mère-patrie, & qu'ils ont pu raſſembler des forces capables de lutter avec avantage contre celles qui leur étaient oppoſées, de ſorte que le premier combat qui s'eſt livré a été en faveur des Américains (*).

Après ce premier échec, l'Armée Anglaiſe a été obligée de ſe renfermer dans Boſton, & ce ne fut que ſous le bon plaiſir des Américains que les Anglais ont eu la liberté d'évacuer cette place & de ſe rembarquer (**).

(*) Le combat de Dunkerhill.

(**) Il faut remarquer que dans le temps que les Anglais auraient dû joindre à la force des armes toutes les voies poſſibles de l'honnêteté & de la conciliation, pour ramener les Américains, c'eſt dans ce même temps qu'ils n'épargnaient *ni rigueur ni ſcandale* pour les aigrir & pour s'en faire déteſter. Cela a été porté au point qu'un Général, qui commandait à Boſton, a permis d'y jouer

Cet événement produiſit en faveur de l'Amérique tous les effets qu'on pouvait en attendre: il ranima le courage des Américains, il les accoutuma à ne plus craindre leurs ennemis, il refroidit le zèle des partiſans de l'Angleterre, tandis que d'autre côté il obligea les Généraux Anglais à agir avec plus de circonſpection, & l'Armée Anglaiſe à ne plus dédaigner les troupes contre qui elle allait combattre à l'avenir. Toutes les opérations qui ont ſuivi cet événement n'ont plus été qu'un tiſſu de fautes énormes & preſque incroyables de la part de l'Angleterre. L'armée battue, après avoir évacué Boſton, ſe retira à Halifax pour y attendre les renforts qu'on devait lui envoyer d'Europe (*). Dès que

---

la comédie *dans un Temple* : on dit que c'eſt M. le Général Burgoine. -- Qu'on ne penſe pas qu'en écrivant cette Hiſtoire, je veuille être l'accuſateur ou l'apologiſte de perſonne; mais à quoi ſervirait l'Hiſtoire ſi on n'expoſait pas tous les faits qui ont rapport aux événemens qui ſont arrivés? On n'aura certainement pas ce reproche à me faire. Cette Hiſtoire eſt la première que j'aie écrit de ma vie, & elle ſera vraiſemblablement la dernière.

(*) Ces renforts étaient immenſes, & ſi l'Armée Anglaiſe, après les avoir reçu, avait été placée de manière

ces renforts furent arrivés, elle ſe rembarqua & ſe porta ſur New-York, où elle eut d'abord quelques ſuccès que l'Angleterre a payé bien cher enſuite, & qui ont été la cauſe de tous ſes revers. Telle fut la fin de la campagne de 1776.

En 1777 l'Angleterre augmenta encore beaucoup ſes forces en Amérique, & les porta juſqu'à cinquante-cinq mille hommes. Il y avait certainement là deux fois plus de monde qu'il n'en fallait pour ſubjuguer toute l'Amérique, il ne s'agiſſait que de les mettre à portée d'agir, & c'eſt ce qu'on n'a jamais ſu. C'eſt auſſi ce qui a produit de ſi grands revers, lorſqu'on aurait dû n'attendre que les ſuccès les plus brillans.

Aussi-tôt que la ſaiſon devint favorable aux opérations de la campagne, l'Armée Angaiſe qui était à *New-York* s'embarqua; tandis qu'une autre armée de douze mille hommes & de beaucoup de Sauvages, venant du Canada ſous les ordres de M. le Général Burgoine, ſe porta ſur le lac Champlain, &

à pouvoir agir, elle eût fait très-facilement la conquête de l'Amérique entière en moins de deux ans.

vint occuper le poste de Ticonderago. — Je pensai alors que, les Anglais ayant reconnu leur faute, l'Armée Anglaise alloit occuper le seul poste qui lui convenait, & dès que j'appris l'arrivée de M. Burgoine à Ticonderago, je crus les Américains perdus sans ressource.

Je fus long-temps dans mon erreur, parce qu'on fut long-temps à savoir ce qu'était devenue l'armée embarquée ; mais enfin ayant appris qu'elle s'était portée sur Philadelphie, tandis que M. le Général Burgoine se portait de Ticonderago sur Albany, en occupant les postes ou forts qui étaient sur sa route, pour assurer sa communication avec Ticonderago & le Canada, j'annonçai la perte des Armées Anglaises ; & peu de temps après on apprit que l'armée du Général Burgoine avait été obligée de mettre bas les armes & de se rendre prisonnière de guerre aux Américains à Saratoga.

Bien des gens ont blâmé dans cette occasion M. le Général Burgoine, & cela avec la plus grande injustice & sans le moindre discernement. — Dès qu'il a eu ordre de se porter de Ticonderago sur Albany, dès que les Américains, ayant mis à couvert leur pays, l'ont

obligé de marcher par des lieux extrêmement difficiles, & où il ne pouvait trouver aucune ſubſiſtance, ſa perte était certaine ; car il était facile aux Américains, lorſque M. Burgoine a été un peu engagé dans ces déſerts, de lui couper toute communication & de l'affamer. Il n'était pas beſoin de combattre pour cela, il ſuffiſait de le chicaner & de le harceler dans ſes marches. Dès-lors le courage & l'habileté devenaient inutiles, & ſi les Américains n'euſſent pas ſommé M. Burgoine de ſe rendre, il eût été obligé de les prier de le recevoir avec toute ſon armée à diſcrétion, plutôt que de la voir périr inutilement de faim & de miſère. C'eſt ici l'hiſtoire des *Fourches Codines* pour les Romains.

Qui n'aurait pas cru qu'après ce fatal événement, les Anglais auraient enfin reconnu la fauſſeté de leur poſition à New-York, qui les expoſait à tous les revers poſſibles, ſans pouvoir ſe flatter d'aucun ſuccès ? Comment ſe peut-il qu'il ne ſe ſoit pas trouvé en Angleterre un ſeul homme qui ait fait connaître le danger & l'inutilité de ces opérations, & qui en ait indiqué d'autres dont le ſuccès était certain. Cela peut paraître inconcevable,

mais n'en eſt pas moins vrai. – Peut-être eſt-il plus vrai encore qu'on ne revient pas aiſément ſur ſes pas, & qu'il eſt rare que dans les premières places on ait le courage d'avouer publiquement ſon erreur. Il n'y a que les plus grands hommes qui ſoient capables de cet effort généreux. Au reſte, c'eſt à tous ces événemens, c'eſt à la perſévérance de l'Angleterre, dans ces funeſtes opérations, que l'Amérique doit aujourd'hui ſon ſalut & ſa liberté. – J'apperçois que tout ceci aurait l'air d'une vaine déclamation, ſi je n'entrais pas dans de plus grands détails pour faire connaître, ſans qu'on puiſſe s'y méprendre, & la certitude des revers & l'impoſſibilité de ſe promettre aucun ſuccès de ces opérations : mais il faut pour cela remonter à la ſource, & reprendre les choſes d'un peu plus loin.

Les Anglais paſſaient autrefois, & à juſte titre, pour un peuple ſolide & réfléchi, c'eſt par-là qu'ils avaient acquis une ſi grande conſidération dans le monde entier, que lorſqu'il arrivait quelque événement un peu important, on ſe demandait, qu'en penſe-t-on en Angleterre ? Autrefois on parlait peu en Angleterre, & on penſait beaucoup : aujour-

d'hui il n'y a peut-être pas de pays au monde où on bavarde plus qu'en Angleterre, & où on pense moins. Aujourd'hui les Anglais ne donnent plus que dans la frivolité & dans le merveilleux. Des Anglais légers & frivoles ! c'est peut-être tout ce qu'on peut imaginer de plus *burlesque* pour les deux sexes. Qu'on me pardonne cette expression, elle n'est point exagérée ; que les Anglais ne s'offensent pas de ces vérités ; elles peuvent peut-être encore leur être utiles, quoiqu'il soit bien tard.

Ce goût pour le merveilleux influe à présent sur les opérations les plus importantes. On croirait ne rien proposer, si on proposait des opérations simples & d'une facile exécution. Il faut quelque chose de singulier & qui ait l'air extraordinaire ; telle est l'opération dont je vais parler, & qui a causé la perte de l'Angleterre : je vais la mettre dans son plus grand jour, afin que tout le monde puisse facilement juger de sa valeur.

Les Anglais, en se portant sur New-York, ont eu pour objet d'ôter aux Colonies du Sud de l'Amérique toute communication avec celles du Nord. Ils ont pensé qu'en coupant ainsi le gâteau en deux, les morceaux leur

tomberaient dans leurs poches, & que l'affaire ſerait tout de ſuite terminée.

Lorsqu'ils ont été à New-York, ils ont apperçu que, malgré les ſuccès qu'ils avaient eu d'abord, il leur était cependant impoſſible d'interrompre cette communication; mais perſiſtant dans leur projet, ils ont fait venir du Canada un corps de douze mille hommes, qui, après s'être établi à Ticonderago, avait ordre de ſe porter ſur Albany où devaient ſe trouver les poſtes avancés de l'armée du Général *Howe.* C'eſt dans cette poſition qu'imaginant couper toute communication par terre entre les Colonies du Sud & du Nord de l'Amérique, tandis qu'étant maîtres de la mer, & comptant empêcher les Américains de ſortir de leurs ports, les Anglais penſaient obliger bientôt toute l'Amérique à ſe rendre à diſcrétion. Examinons à préſent la poſſibilité du ſuccès de cette opération.

On voit que dans cette poſition, il ne s'agiſſait pas moins que d'établir une chaîne de poſtes depuis l'embouchure du fleuve Saint Laurent jusqu'à l'embouchure de la rivière d'Hudſon, c'eſt-à-dire dans un eſpace de plus de deux cents lieues, & dans des pays la

plupart déserts. — On voit que pour exécuter ce monstrueux projet, *supposé qu'il fût susceptible d'exécution*, il aurait fallu non pas une armée de cinquante mille hommes, mais une armée deux cents mille hommes. — On voit qu'en rompant le moindre chaînon d'une chaîne aussi étendue, ce qui était très-facile, le reste tombait presque de lui-même, ou qu'on n'avait besoin que de faire les plus faibles efforts pour la détruire en entier. — Peut-on avoir oublié la célèbre campagne d'hiver de M. le Maréchal de Turenne en 1675 contre les alliés qui s'étaient établis en Alsace? Ne sait-on pas qu'il détruisit presque dans un instant une armée trois fois plus forte que la sienne, quoique la position des alliés en Alsace ne fût pas à beaucoup près aussi mauvaise que celle des Anglais en Amérique. — On voit enfin que quand on serait parvenu à donner à cette chaîne immense une consistence dont elle n'était pas susceptible, les Anglais seraient restés pendant deux siècles dans cette position sans pouvoir se flatter du moindre avantage, & sans faire le moindre tort aux Américains. — Ceci demande de plus grands détails.

Supposons l'impoſſible, ſuppoſons que cette chaîne immenſe eût eu aſſez de ſolidité pour réſiſter aux efforts qu'on aurait fait pour la détruire ; qu'en pouvait-il réſulter ? rien.... abſolument rien qui pût cauſer le moindre préjudice aux Américains. C'eſt ce qu'il faut démontrer.

L'Armée Anglaiſe, quelque nombreuſe qu'elle fût, devait être conſtamment employée à garder les poſtes qu'elle avait occupé, & elle ne pouvait pas haſarder d'en dégarnir aucun ſans s'expoſer aux plus funeſtes revers. --- Dans cette poſition il lui était donc impoſſible de former la moindre entrepriſe ſur les Provinces Américaines, & les Américains reſtaient paiſibles poſſeſſeurs de tout le Continent de l'Amérique. --- Par-là ils avaient la liberté de cultiver tranquillement leurs terres & de ſe procurer toutes les choſes dont ils avaient beſoin, ſoit pour ſubſiſter ſoit pour faire ſubſiſter leur armée : tandis que l'Armée Anglaiſe, reſſerrée de toute part & n'occupant qu'un très-petit eſpace de terrein, qui eût été bientôt ſans culture faute de cultivateurs, n'aurait pu tirer ſa ſubſiſtance que de l'Angleterre. --- A-t-on jamais formé le

projet de faire une guerre à plus de douze cents lieues de la capitale, & de se mettre dans la nécessité de porter delà à toute une armée jusqu'à son déjeûné. Ceci paraîtra sans doute inconcevable dans les siècles à venir; mais ce n'est rien encore.

Dans cette position de l'Armée Anglaise, les partisans de l'Angleterre en Amérique se trouvaient enchaînés & hors d'état d'agir en sa faveur (*). L'Angleterre perdait donc

---

(*) Quoique la position des Armées Anglaises en Amérique ait toujours été si fort en l'air, qu'elles étaient hors d'état de protéger efficacement les partisans de l'Angleterre, cependant il est facile d'appercevoir par la quantité des Royalistes qui se sont trouvés dans ces armées, combien l'Angleterre avait de partisans en Amérique, lors du commencement des troubles qui y sont survenus, & combien il s'en serait déclaré en sa faveur, si les Armées Anglaises s'étaient trouvées dans une position à pouvoir les protéger solidement, ainsi que leur famille & leur fortune contre les persécutions de leurs compatriotes. On peut bien juger, d'après cette observation, que plus des trois quarts ont ou gardé le silence, ou se sont déclarés contre l'Angleterre lorsqu'ils ont vu qu'il leur était impossible d'attendre aucune protection des Armées Anglaises, & lorsqu'ils ont apperçu les mauvais succès qui devaient être la suite inévitable de leurs mauvaises opérations.

par-là un des plus grands avantages qu'elle pût avoir pour ramener les Américains à l'obéiſſance, puiſque l'exemple des uns aurait pu ſéduire ou forcer les autres à ſe ſoumettre : mais ce qui met le comble à la ſingularité, j'allais dire à l'extravagance de ce projet, c'eſt que l'Armée Anglaiſe ſe trouvait elle-même enchaînée & hors d'état d'agir ; car en ſuppoſant qu'on eût pu dégarnir les poſtes & raſſembler un corps d'armée pour attaquer les Provinces du Midi, les Provinces du Nord feraient bientôt tombées ſur les derrières de cette armée, & l'auraient obligée de rebrouſſer chemin (*). De même ſi l'Armée Anglaiſe eût voulu agir ſur les Provinces du Nord, celles du Sud lui feraient tombées ſur les bras, & l'auraient obligée de revenir ſur ſes pas. Dans cette poſition, que pouvait faire un pauvre Général, quelque habile qu'il pût être, ſur-tout n'ayant pour toute retraite que ſes vaiſſeaux en cas de revers, & ſe voyant

(*) C'est préciſément ce qui eſt arrivé ; & on a vu qu'auſſi-tôt que le Lord Howe s'eſt porté ſur Philadelphie, les troupes du Nord de l'Amérique ſont tombées à leur aiſe ſur l'armée du Général Burgoine.

alors obligé de s'abandonner à la merci des vents, ſans ſavoir que devenir? Je le demande aux plus habiles?

CETTE poſition était donc exceſſivement mauvaiſe, & on a travaillé à la rendre pire encore; car non content de vouloir établir une chaîne de poſtes depuis l'embouchure du fleuve St. Laurent juſqu'à l'embouchure de la rivière d'Hudſon, M. le Général Howe a voulu étendre cette chaîne juſqu'à l'embouchure de la Délavare, & a été s'emparer de Philadelphie. On a vu que la perte de l'armée du Général Burgoine a été la ſuite inévitable d'une opération ſi bien combinée: ſi le projet de couper par terre toute communication aux Provinces du Nord de l'Amérique avec celles du Sud était chimérique, celui d'empêcher les Américains de ſortir de leurs ports ne l'était pas moins, comme nous le verrons ailleurs. C'était cependant ſur ces deux opérations que l'Angleterre fondait tout l'eſpoir de ſes ſuccès en Amérique: faut-il être ſurpris ſi elle a ſi bien réuſſi?

JE crois que je viens de démontrer d'une manière bien ſenſible & bien inconteſtable l'impoſſibilité des ſuccès & la certitude des

revers qu'on devait éprouver dans les opérations dont je viens de parler. On dira peut-être que ce n'eſt qu'après les événemens que j'ai ſi bien raiſonné ; ſi cela était, j'aurais encore quelque mérite pour avoir développé bien clairement la cauſe de tous les événemens qui ſont arrivés. Cependant pour donner encore plus de poids à ce que j'ai dit ſur ces opérations, je crois qu'il convient de rapporter ici ce qui a déja été rendu public il y a plus de trois ans. Le voici :

Dès que je vis la poſition des Anglais en Amérique & que j'eus découvert leur projet, j'annonçai leurs revers. Ce fut une des premières choſes dont je parlai en 1778 à M. le Chevalier York, alors Ambaſſadeur d'Angleterre à la Haye (*). Je le lui répétai en 1779, je

(*) On ſait qu'en 1778 j'ai été obligé pour vivre d'aller offrir mes ſervices à une Puiſſance étrangère, & que j'avais choiſi l'Angleterre. Heureuſement je n'ai pas réuſſi, & l'Angleterre m'a puni bien cruellement de la préférence que je lui ai donné. On ſait que j'ai fait tout ce qui a été en mon pouvoir, & que j'ai voulu prendre la queue d'une charrue pour n'être pas réduit à cette cruelle néceſſité. Perſonne... abſolument perſonne ne peut m'accuſer d'en

je dis la même chose au Lord Stormont en 1780. — Je fis plus, je l'imprimai la même année, en y ajoutant : *que Dieu, comme homme, échouerait dans de pareils opérations*, & que, si les Américains avaient été à portée de concerter avec les Ministres d'Angleterre des opérations qui pussent ne leur faire aucun tort, tandis qu'elles devaient causer la ruine de l'Angleterre, il leur était impossible d'en indiquer une plus favorable à ces deux objets que de les inviter à faire occuper par l'Armée Anglaise *le poste de New-York ;* parce qu'une fois placée là, elle ne pouvait absolument plus rien faire qui pût lui procurer le moindre avantage, malgré la supériorité du nombre quel qu'il pût être, tandis qu'elle était exposée continuellement aux revers les plus accablans. C'est ainsi que j'ai parlé & écrit dès les premiers momens que j'ai connu cette opération. Tous les événémens ont complette-

---

d'en imposer. On peut voir là-dessus mon Mémoire sur ce qui s'est passé entre M. le Chev. York & moi. Au reste les Ministres d'Angleterre ne peuvent, je crois, me refuser la justice d'avouer que, si j'avais été écouté, les affaires de leur patrie seraient sur un tout autre pied qu'elle ne sont aujourd'hui.

ment répondu à ce que j'avais annoncé (*). Que pouvais-je dire, que pouvais-je écrire de plus poſitif? Mais, grace au Ciel, les Miniſtres d'Angleterre n'ont jamais tenu le moindre compte de ce que j'ai dit ou écrit là-deſſus, & comme ils ne m'ont jamais mis dans une poſition qui pût m'autoriſer à leur indiquer les opérations dont le ſuccès était certain, j'ai gardé le ſilence. J'en ferai autant à préſent non ſeulement ſur les opérations militaires qui auraient convenu alors, mais ſur les opérations politiques qu'il aurait fallu ſuivre, & dans leſquelles les Miniſtres d'Angleterre ont commis encore de plus grandes fautes, ſi cela eſt poſſible, que dans leurs opérations militaires. J'ai déja annoncé que mon deſſein eſt de ne rien dire ... abſolument rien de ce qui pourrait avoir des ſuites à l'avenir, parce que le ſecret des Nations doit reſter concentré dans le fond des cabinets. Je ſacrifie volontiers à ce principe important mon amour-propre, & la petite ſatisfaction que je pourrais avoir de mettre au jour des opérations un peu mieux

---

(*) Voyez la première partie de l'expoſé des Opérations des Miniſtres d'Angleterre, publiée en 1780.

vues & un peu mieux concertées que celles dont j'ai déja parlé, ou dont je parlerai ſur l'un & ſur l'autre objet.

AVANT de paſſer à la campagne de 1778, il eſt bon de placer ici une obſervation qui ſera connaître la cauſe de preſque tous les événemens de la dernière guerre. L'Angleterre n'a fait cette guerre *qu'en financier*, elle n'a ceſſé de dire dès le commencement, que celui qui aurait le dernier ſol, ſerait celui qui donnerait la loi à l'autre, & comme elle penſait qu'elle était beaucoup plus riche que tous ſes ennemis, elle ne doutait pas de les avoir bientôt à diſcrétion : delà eſt venue la molleſſe de ſa conduite, ſoit ſur mer, ſoit ſur terre ; delà eſt venue la bévue de toutes ſes opérations, ſoit militaires, ſoit politiques, pendant cette guerre.— Quand on a des coffres bien remplis, quand on a des reſſources que l'on croit inépuiſables (*), ſe donne-t-on la peine de concerter des opérations qui puiſſent être utiles ? non. Se donne-t-on la peine de les pouſſer avec vigueur ? non. On ſe contente de gagner

(*) ON peut dire que l'Angleterre les a crus inépuiſables par la manière dont elle en a fait uſage.

du temps, cela est bien plus commode & n'exige ni travail, ni génie. Telle a été la conduite de l'Angleterre pendant cette guerre. La France s'est conduite sur des principes absolument opposés, il était donc facile de prévoir de quel côté serait l'avantage.

Une autre observation non moins importante & qui a beaucoup influé sur les événemens de cette guerre, est qu'on a vu toute la première Noblesse de France s'empresser de combattre pour la Patrie, & d'aller partager avec les Alliés de la France les dangers de la guerre dans les contrées les plus éloignées. Il s'en faut bien qu'on ait vu la même émulation en Angleterre dans le temps même qu'elle était menacée de sa ruine entière : passons à la campagne de 1778.

Les revers que l'Angleterre a éprouvé cette campagne en Amérique, ont été la suite des mauvaises opérations de la campagne précédente. La France ayant fait un traité de commerce & d'alliance avec les Américains, la France ayant envoyé à leur secours une flotte de douze vaisseaux de ligne, sous les ordres de M. le Comte d'Estaing, le Général Clinton, commandant alors l'Armée Anglaise,

s'apperçut bientôt que, si M. le Comte d'Estaing venait à lui couper sa communication avec New-York, il serait obligé de se rendre à discrétion aux Américains, & que l'Armée Anglaise serait entiérement détruite. Ce fut pour prévenir ces funestes événemens qu'il se pressa d'évacuer Philadelphie, & tout le monde est d'accord que dans sa retraite il eût été fait prisonnier avec les troupes qui étaient sous ses ordres, sans la faute que fit un Général Américain. M. Clinton évacua ensuite Rode-Island. C'est ainsi que les Anglais perdirent presque dans un instant tout le fruit des campagnes de 1776 & 1777.

La campagne 1779 ne fut pas plus heureuse: l'Espagne ayant déclaré la guerre à l'Angleterre, les Anglais parurent d'abord très-satisfaits de cet événement, & se promettaient les conquêtes les plus riches & les plus utiles sur ce nouvel ennemi qu'ils avaient souvent provoqué de la manière la plus dure: mais tous ces projets s'évanouirent comme un songe, & ce n'a été qu'avec la langue que l'on a fait des conquêtes sur les Espagnols qui, au contraire, se sont présentés avec succès contre les Etablissemens Anglais qui étaient dans leur

voiſinage & les ont enlevés les uns après les autres, comme on aura lieu de le voir dans la ſuite. Ce fut cette même année que commença le blocus de Gibraltar. Différons de parler de cette opération juſqu'à l'année 1782 qui eſt le temps où elle a fait le plus de bruit en Europe, & peut-être dans le monde entier. Je reviens à l'Amérique.

L'Angleterre forcée de renoncer au projet de couper toute communication entre les Provinces du Sud & du Nord de l'Amérique, l'Angleterre connaiſſant l'impoſſibilité de former & de conſerver une chaîne de poſtes depuis l'embouchure du fleuve St. Laurent juſqu'à l'embouchure de la rivière d'Hudſon & de la Délavare, conçut & travailla à l'exécution d'un projet bien plus biſarre & bien plus extraordinaire encore, celui de former une chaîne de poſtes depuis Penſacola ſur les bords du Miſſiſſipi juſqu'à New-York, c'eſt-à-dire, dans un eſpace de plus de 300 lieues, & cela lorſque les Armées Anglaiſes étaient fort affaiblies par les pertes & les revers qu'elles avaient éprouvé. Ce fut dans ce deſſein que M. le Général Clinton envoya M. le Général Prévôt s'emparer de Savanah, à l'extrêmité

de la Géorgie (*), & qu'il partit lui-même à la fin de la même année, à la tête d'un gros détachement de l'armée qui étoit à New-York, pour s'emparer de Charlstown. La ſuite de ce projet merveilleux a été la néceſſité d'évacuer toutes ces belles conquêtes, & la perte de l'armée entière, commandée par le Lord Cornwallis, qui a été faite priſonnière, comme on le verra dans peu.

La campagne de 1780 commença par la priſe de Charlstown. Il eſt impoſſible de refuſer à M. le Général Clinton les plus grands éloges ſur ſa conduite, ſoit avant, ſoit durant ce ſiège : il a eu à combattre jusqu'aux élémens, car il a eſſuyé les plus violentes tempêtes pendant ſa traverſée de New-York à Charlstown. Arrivé devant cette place avec des troupes

(*) M. le Comte d'Eſtaing forma au mois d'Octobre de la même année le projet de reprendre cette place; mais la ſaiſon déja très-avancée l'ayant obligé de précipiter ſes opérations, & les obſtacles inſurmontables de la nature le firent échouer dans l'exécution de ce projet, après avoir fait des prodiges de valeur. Malgré ce revers il ſut ſe faire ſi fort reſpecter de ſes ennemis, qu'ils n'osèrent pas même tenter de l'inquiéter dans ſa retraite. Voyez la relation du Général Prévôt, Commandant à Savanah.

extrêmement fatiguées par la mer, & se trouvant trop faible pour en former le siège, il a été obligé d'occuper des postes où il a su se maintenir jusqu'à l'arrivée des renforts qu'il fit venir de New-York, après quoi il fit le siège de cette place, qu'il prit en très-peu de temps, & dont il a fait toute la garnison prisonnière de guerre (*): un pareil événement fait connaître ce qu'on aurait dû attendre d'un Général aussi habile, s'il eût été chargé d'opérations susceptibles d'exécution.

Après ce succès, M. le Général Clinton revint à New-York, & laissa une partie des troupes qui avaient servi au siège de Charlstown, soit pour former la garnison de cette place, soit pour tenir la campagne sous les ordres du Lord Cornwallis, & faire la conquête des deux Carolines.

L'armée aux ordres du Lord Cornwallis était trop faible pour exécuter rien de décisif & sur-tout pour conserver des conquêtes, supposé qu'il eût pu en faire. Cependant ce Gé-

(*) Cette garnison était de six mille hommes, & l'armée du Général Clinton n'était guère que de douze mille hommes.

néral a fait tout ce qu'il était possible de faire avec de si faibles forces. Il s'est avancé dans le pays, &, sans se laisser effrayer par la supériorité du nombre, il a osé attaquer & il a battu à Cambden l'armée des Américains beaucoup plus forte que celle qui était à ses ordres. La relation qu'il donne de ce combat est simple, & ne peut pas être soupçonnée d'ornemens ou d'exagération. On voit dans cette relation que le Lord Cornwallis a déployé dans cette journée tout le génie, l'intelligence, l'activité, le courage qu'on pouvait attendre d'un Général habile.

Ce succès ne servit presque de rien, & l'armée victorieuse, accablée de fatigues, manquant presque de tout, harcelée continuellement par les Américains qui, malgré le revers qu'ils avaient éprouvé à Cambden, tenaient toujours courageusement la campagne, fut obligée de se replier sur Charlstown pour être à portée de ses magasins & prendre quelque repos. Telle fut à-peu-près la campagne de 1780. On voit que dans la nouvelle position des Armées Anglaises il leur était impossible de faire la moindre conquête, & qu'il leur était plus impossible encore de la conserver.

On voit qu'elles étaient réduites à la néceſſité de ne faire la guerre qu'en Tartares, on voit qu'elles ne pouvaient faire que des incurſions, & déſoler le pays pour tâcher de ſubſiſter, on voit qu'elles étaient obligées de ſe retirer enſuite, ſans avoir rien opéré & ſans pouvoir rien opérer de ſolide ou de déciſif.

Les Eſpagnols s'emparèrent cette campagne de Penſacola après s'être emparé la campagne précédente des Etabliſſemens Anglais dans la baie d'Honduras, & la France envoya au ſecours des Américains une flotte de ſix vaiſſeaux de ligne, ſous les ordres de M. le Comte du Baras, avec un corps de ſix mille hommes de troupes ſous les ordres de M. le Comte de Rochambeau qui s'établit à Rode-Iſland. Paſſons à la campagne de 1781; celle-ci devient la plus importante de toutes, puiſqu'elle a été déciſive & qu'elle a terminé les opérations de l'Angleterre dans le Continent de l'Amérique d'une manière bien funeſte à l'Angleterre.

Le projet des Armées Anglaiſes dans cette partie du monde pendant cette campagne eſt encore pour moi un myſtère que je n'ai pas pu pénétrer, ainſi je ne puis pas le développer

au Lecteur comme j'ai développé le projet des opérations des campagnes précédentes. Sans doute que les Miniſtres d'Angleterre feront connaître un jour quelles étoient leurs vues en ordonnant des opérations qui ont cauſé la perte d'une armée entière, & qui ont ruiné pour toujours & ſans reſſource leurs affaires en Amérique, ſans qu'il fut poſſible de ſe flatter de l'ombre du moindre ſuccès, ou du moindre avantage. Venons à ces opérations.

Le Lord Cornwallis eut ordre de ſe porter de Charlstown à Yorktown qui eſt à l'embouchure de la Cheſapeak. — Par ce mouvement il abandonnait la Géorgie & les Carolines, &c. à la merci des Armées Américaines. — Par ce mouvement il expoſait Charlstown & Savanah à tomber entre les mains des Américains. — Par ce mouvement il ne pouvait plus avoir de communication ni avec ces places ni avec ſes magaſins, & forcé de courir le pays comme un aventurier, il courait riſque d'être arrêté quelque part, & d'y trouver ſon tombeau & celui de toute ſon armée, comme cela eſt arrivé. Mais quand même il eût échappé à cet événement, ce qui était très-difficile, quel avantage l'Angleterre pouvait-elle ſe promet-

tre de ce mouvement ? c'eſt ce qu'il ne m'eſt pas poſſible d'appercevoir. Les Miniſtres d'Angleterre, ou leurs Généraux nous l'apprendront peut-être un jour : j'attends ce moment avec impatience.

AVANT d'aller plus loin, je dois parler ici d'un jeune Héros, de M. le Marquis de la Fayette, dont le nom doit être cher & précieux aux Américains tant qu'ils conſerveront leurs mœurs, leur conſtitution, leur liberté. — Puiſſe-t-il continuer d'aller *à l'immortalité* encore plus *par l'éclat de ſes vertus* que par l'éclat de ſes exploits ? Puiſſe-t-il agréer mes vœux à cet égard ? Puiſſe-t-il ſe convaincre par l'expérience qu'il en a déja faite que l'éclat des exploits ne donne une gloire ſolide & digne d'être recherchée, qu'autant qu'il eſt ſoutenu par l'éclat des vertus.

LE Lord Cornwallis s'étant mis en mouvement, M. le Marquis de la Fayette qui avait déja donné bien des preuves d'un courage & d'une habileté très-rare, M. le Marquis de la Fayette à la tête d'un corps d'Américains, très-inférieur à l'Armée du Lord Cornwallis, s'oppoſa à ſa marche, & ne ceſſa de le harceler, en ſe plaçant toujours ſi avantageuſement

que le Général Anglais, malgré la ſupériorité de l'Armée qui était à ſes ordres, n'a jamais oſé l'attaquer & le combattre. Enfin M. le Marquis de la Fayette arriva auſſi-tôt que le Lord Cornwallis à Yorktown, & fut le premier à lui couper tous moyens de retraite.

L'ARRIVÉE du Lord Cornwallis à Yorktown offrait une occaſion trop belle aux Américains pour détruire preſque entièrement les forces de l'Angleterre en Amérique, pour la laiſſer échapper.

M. le Général Washington, dont le nom ſera immortel pour avoir eu l'habileté de lutter avec des armées très-faibles & mal-aguerries contre des armées très-ſupérieures & bien diſciplinées, pour avoir eu le courage & la fermeté de ne point ſe laiſſer abattre par les revers qu'il a éprouvé, enfin pour avoir procuré la liberté & l'indépendance à ſa patrie. M. Washington, inſtruit de l'arrivée de M. Cornwallis à Yorktown, forma le projet de l'attaquer & de le faire priſonnier avec toute ſon armée.

Pour remplir ce projet, M. Washington ayant été joint par M. le Comte de Rochambeau & les Français qui étaient à Rode-Iſ-

land, se porta sur Yorktown. M. Washington, voulant assurer le succès de son expédition, fit des mouvemens qui firent craindre à M. le Général Clinton que c'était à lui qu'il en voulait, afin de l'empêcher d'envoyer des secours à M. Cornwallis, *secours* qui, je crois, n'eussent fait qu'augmenter la perte des Anglais dans cette occasion. Mais le principal objet de M. Washington était d'engager le Lord Cornwallis à rester à Yorktown, & à ne pas prendre d'inquiétude sur le mouvement de l'Armée Américaine.

M. le Général Clinton, instruit du mouvement des ennemis, crut d'autant plus facilement que c'était à lui qu'on en voulait, qu'il avait intercepté quelque temps auparavant des couriers où il avait trouvé des lettres qui annonçaient le projet de l'attaquer. — Si M. le Général Clinton avait eu connoissance de ce que j'avais dit & publié l'année précédente au sujet de la position de l'Armée Anglaise à New-York, il fût resté tranquille & aurait vu que le poste de New-York était le dernier dont les Américains auraient voulu s'emparer. Cette observation aurait sans doute sauvé, du moins en partie, l'armée du Lord Cornwallis qui,

voyant que c'était contre lui que se faisaient tous ces mouvemens, aurait pu tenter de se retirer avant d'être entiérement investi. Quoi qu'il en soit, M. le Général Clinton, croyant que c'était à lui qu'on en voulait, se mit en défense & en état de recevoir l'ennemi de son mieux s'il était attaqué; & comme son armée était faible, il crut qu'il ne convenait pas d'en détacher la moindre partie pour renforcer l'armée de M. Cornwallis. Renforts qui, je le répète, n'auraient fait qu'augmenter la perte des Anglais dans cette occasion.

M. Washington, content d'avoir donné des inquiétudes à M. le Général Clinton, se porta sur Yorktown le plutôt qu'il put, & secondé par un corps de Troupes Françaises qui était arrivé à l'embouchure de la Chesapeak, sur la flotte aux ordres de M. le Comte de Grasse, il investit & resserra l'armée du Lord Cornwallis en s'emparant de tous les passages par où il aurait pu tenter de se retirer; après quoi il fit les approches d'Yorktown, & M. Cornwallis se trouvant sans provisions & sans grosse artillerie, fut obligé de se rendre au bout de peu de jours prisonnier de guerre avec toute son armée.

M. Clinton crût qu'il convenait de paraître avoir voulu secourir le Lord Cornwallis, pour cela il fit embarquer des troupes & se mit à leur tête dans le dessein de se porter à York-town ; mais cette opération se fit si tard & si lentement, qu'il apprit que l'armée, qu'il allait secourir, avait mit bas les armes lorsqu'il était encore bien éloigné d'elle.

Cette opération du Général Clinton était certainement bien inutile ; car en supposant qu'il fût arrivé à temps, il lui eût été impossible d'effectuer son débarquement en présence d'une flotte aussi considérable que celle de M. de Grasse qui était maître de la mer. -- Que s'il fût débarqué, il eût vraisemblablement échoué complettement dans l'attaque des postes que les ennemis occupaient, & qu'ils avaient eu le temps de fortifier.

Toute cette opération de M. le Général Clinton n'était donc qu'une vaine ostentation qui aurait pu avoir les suites les plus funestes si l'Amiral Français eût été moins occupé, ou peut-être un peu plus actif. C'est ainsi que la campagne de 1781 se termina par la prise d'une armée entière : cet événement est trop extraordinaire pour ne pas mériter ici quelque observation. Si

Si le Lord Cornwallis a eu ordre de garder le poste d'Yorktown à quelque prix que ce fût, il n'y a pas de reproche à lui faire, & on peut supposer après l'habileté qu'il a fait voir à Cambden, qu'il a reçu cet ordre : que si le Lord Cornwallis s'était opiniâtré à rester dans un poste qui n'était pas tenable, & s'il avait donné par-là aux armées combinées le temps de se rassembler & d'occuper des postes qui lui ôtaient tous moyens de retraite, tandis qu'en prévenant leur jonction, il aurait pu se faire jour & se retirer, du moins avec la plus grande partie de son armée. Dès-lors il ne serait pas possible de le justifier. Venons à la campagne de 1782, elle nous offrira encore des événemens bien singuliers.

Les revers de la dernière campagne occasionnèrent les plus violens débats au Parlement, on blâma les Ministres d'avoir agi offensivement en Amérique, & l'on décida qu'il fallait s'en tenir à une guerre défensive. On poussa même les choses si loin qu'on proposa de regarder comme traître à la patrie quiconque oserait agir offensivement en Amérique (*).

(*) La révolution qui arriva peu de temps après dans le Ministère empêcha ce bill d'avoir lieu.

Les Miniſtres demandèrent ce qu'était une guerre défenſive où il ne ſerait pas permis d'agir offenſivement, puiſqu'il n'y a pas de guerre défenſive qui ne ſoit en même temps offenſive, & ils avaient raiſon. --- C'eſt à l'habileté du Général qui commande dans ces ocaſions à ſavoir non ſeulement empêcher l'ennemi de faire aucun progrès, mais à le harceler, à le fatiguer, à l'épuiſer & à profiter du moindre mouvement haſardé pour le combattre avec avantage, &c. *Je crois que tout cela eſt agir offenſivement.* --- C'eſt ce que M. le Maréchal de Turenne a exécuté avec tant de gloire à la fin de la campagne de 1674; c'eſt auſſi ce qu'a exécuté en partie M. le Maréchal de Saxe en 1744 à Courtray, où, avec une armée qui était au plus la moitié auſſi forte que celle des alliés, il eut l'habileté non ſeulement de les empêcher de rien entreprendre contre les frontières de France, mais les obligea de prendre des quartiers d'hiver beaucoup plutôt qu'ils n'auraient voulu. Autant vaudrait-il *livrer à l'ennemi pièds & poings liés* un Général avec toute ſon armée, que de lui ôter la liberté d'agir offenſivement lorſqu'il en trouve l'occaſion.

Quoi qu'il en ſoit de l'objection des Miniſtres, M. le Général Conwai qui a été depuis & qui eſt encore Généraliſſime des armées d'Angleterre, ſe chargea de la réfuter & comme Général d'armée, & comme Membre du Parlement. --- Ce Général pour donner plus de poids à ce qu'il allait propoſer, commença par dire qu'il avait fait pluſieurs campagnes en Allemagne ſous les ordres de M. le Prince Ferdinand, qui a acquis une gloire immortelle par ſes belles campagnes pendant la guerre précédente ; après quoi il compara la guerre défenſive qu'il propoſait à ce qui s'était paſſé juſques-là à Gibraltar & à Minorque ; il dit qu'il fallait ſe contenter de garder les places qu'on avait en Amérique, ſans tenter d'aucune manière quelconque de troubler les Américains par aucune entrepriſe qu'on pourrait former contre eux.

Si c'eſt là faire une guerre défenſive, j'avoue que ce genre de guerre eſt abſolument nouveau & qu'il m'était totalement inconnu. C'était au plus s'attacher à conſerver des places dont les Américains ſe feraient emparés les unes après les autres, & cela d'autant plus facilement qu'ils n'avaient pas à craindre

d'être troublés dans leurs opérations ou dans leurs mouvemens. Ce projet du Généraliſſime des armées d'Anglererre aurait donc completté la ruine des Armées Anglaiſes en Amérique ſans le moindre danger pour les Américains; mais cet événement n'a pas eu lieu, parce que le parti de l'oppoſition ayant triomphé & ſupplanté les anciens Miniſtres, les nouveaux Miniſtres qui étaient à la tête de ce parti, ſe ſont preſſés d'évacuer Savanah, Charlſtown, & enſuite New-Yorck, en abandonnant *tous les Loyaliſtes à la merci* des Américains.

Telles furent les opérations de la campagne de 1782, & telle a été *la fin glorieuſe* & le ſuccès de toutes les belles opérations projetées par l'Angleterre contre l'Amérique. On voit qu'elles ont complettement répondu à tout ce que j'avais annoncé & publié plus de quatre ans auparavant; venons au ſiège de Gibraltar.

Depuis 1779 juſqu'au mois de juin 1782, le ſiège de Gibraltar n'a été réellement qu'un blocus, il n'eſt donc pas étonnant qu'il ait réſiſté, puiſque les approches les plus voiſines étaient encore à cette époque à plus de cinq cents toiſes de la place. — La ſeule choſe qui aurait pu alors obliger cette place de ſe rendre,

aurait été un manque abſolu de ſubſiſtance, ce qu'elle n'a jamais éprouvé. — Tant qu'elle avait des vivres; il eût été auſſi lâche que ridicule de penſer à ſe rendre; ſa réſiſtance juſques-là eſt donc bien naturelle & n'a rien d'étonnant.

Ce fut en 1782 que la France & l'Eſpagne réſolurent de faire les plus grands efforts pour tâcher de s'emparer de cette place; ce fut en 1782 que commença réellement le ſiège de Gibraltar. C'eſt à cette époque qu'il faut s'arrêter pour juger du mérite de l'attaque & de la défenſe de Gibraltar.

Les préparatifs de ce ſiège ont été immenſes, & c'eſt peut-être ce qui peut lui donner le plus de célébrité. — Dès que les Armées Eſpagnoles & Françaiſes furent réunies, on pouſſa les approches par terre juſqu'au pied du rocher; mais comme ce rocher eſt d'une très-grande élévation & inacceſſible, il fallut chercher d'autres points d'attaque pour pouvoir faire des brèches & s'ouvrir un accès plus facile dans la place, & ce n'eſt que du côté de la mer que l'on pouvait rencontrer ces facilités.

Pour parvenir à remplir cet objet, il fal-

lait commencer par trouver le moyen d'établir ſur mer des batteries qui euſſent la même conſiſtance & la même ſolidité que ſur le Continent, & c'eſt ce qui a été exécuté avec beaucoup d'habileté par M. *Darſon*, Ingénieur Français.

SI-TÔT qu'on a eu découvert l'art de conſtruire ces batteries, il ne s'agiſſait plus que de faire les approches ſur mer avec les mêmes précautions qu'on les fait ſur terre : pour cela il fallait commencer à placer ces batteries à une diſtance ſuffiſante pour éteindre petit-à-petit les feux de la place, comme c'eſt d'uſage dans tous les ſièges ; ces batteries devaient être placées ſur un aſſez grand front pour occuper & tenir toujours ſur les armes la plus grande partie de la garniſon ; on ne manquait ni d'hommes ni de vaiſſeaux pour cela ; dans cette poſition, ſi l'ennemi eût tiré à boulets rouges ſur les batteries flottantes, ces boulets n'euſſent pas fait un grand effet, & il eût été facile de s'en garantir. Il eût peut-être été auſſi facile de déterminer M. le Général Elliot *à ne pas faire uſage* d'un pareil moyen de défenſe ; j'en dirai les raiſons tout-à-l'heure. Au ſurplus s'il eût perſiſté, je le

répète, cela n'aurait pas été fort dangereux; & après avoir pris de nouvelles précautions pour ſe garantir de ce nouvel accident, on aurait bientôt eu occaſion de prendre ſa revanche.

En opérant ainſi, & en approchant inſenſiblement de la place, on ſerait enfin parvenu à ſe mettre à portée de faire des brèches praticables, & de pouvoir prendre la place d'aſſaut, ſuppoſé que la garniſon n'eût pas voulu capituler, ce qui eſt peu vraiſemblable, parce qu'étant peu nombreuſe, elle aurait été épuiſée par les fatigues, & fort diminuée encore par les pertes qu'elle aurait ſoufferte.

C'est faute de ces précautions, c'eſt pour avoir voulu faire en vingt-quatre heures ce qui aurait exigé au plus huit ou dix jours de travail, que l'on a échoué. — C'était ainſi que j'imaginais qu'on conduirait le ſiège de Gibraltar, & ſi je fus bien ſurpris lorſque j'appris qu'on s'était conduit tout différemment, je ne fus pas étonné d'apprendre les malheurs qui avaient été la ſuite de l'attaque précipitée que l'on avait formée. — Que ſi l'on me dit que l'opération que je propoſe était impraticable, *j'en ignore les raiſons*;

mais dès-lors je répondrai que le ſiège de Gibraltar était une chimère : venons aux boulets rouges.

Les batteries flottantes devant Gibraltar étaient des vaiſſeaux ; il eſt arrivé pluſieurs fois de ma connaiſſance que les Flottes Anglaiſes s'étant préſentées devant des places, leurs vaiſſeaux ont tiré ſur les forts, ſoit pour éteindre le feu de ces forts, ſoit pour y faire des brèches. Leurs vaiſſeaux pouvaient donc être regardés alors comme des batteries flottantes ; cependant il n'eſt jamais arrivé qu'on ſe ſoit aviſé de tirer ſur les Vaiſſeaux Anglais à boulets rouges. On aurait cru bleſſer les loix de la guerre & commettre un acte de barbarie, fait pour ſoulever toutes les Nations. Je le répète, les batteries flottantes étaient ſur des vaiſſeaux, & avaient le droit d'être traitées avec les mêmes égards qu'on avait traité juſques-là les Vaiſſeaux Anglais, qui avaient tiré ſur les différens forts où ils s'étaient préſentés. Cependant la France & l'Eſpagne ont eu la générosité & la grandeur d'ame de ne pas ſe plaindre *de cette infraction violente des loix*, ou au moins *des uſages* de la guerre, pratiqués juſqu'alors : il

était réſervé aux Anglais de s'en écarter.

Tout ce que je viens de dire ici, n'eſt pas pour attaquer ou diminuer la gloire de M. le Général Elliot : il y a peu d'hommes en Europe qui puiſſent eſtimer plus que moi ſa conduite pendant le ſiège & le blocus de Gibraltar ; mais il penſe trop noblement pour ſe trouver flatté d'éloges exagérés ou qui n'ont aucun rapport à ſes actions. — Sa gloire conſiſte dans la conſtance avec laquelle il a ſoutenu les travaux d'un blocus & d'un ſiège auſſi long. — Sa gloire conſiſte dans l'habileté qu'il a fait paraître dans ſa défenſe, en ſachant, avec une garniſon peu nombreuſe, faire des ſorties qui ont ſouvent eu les plus grands ſuccès. — Sa gloire conſiſte dans l'habileté avec laquelle il a ſu maintenir le zèle & le courage d'une garniſon compoſée de différentes nations, malgré les beſoins urgens & les travaux violens & continuels auxquels elle était ſouvent expoſée (*). Il faut certainement être un grand homme pour ſe conduire avec tant d'habileté, & on peut préſumer

(*) La garniſon de Gibraltar était compoſée partie d'Anglais, partie d'Hanovriens, &c.

qu'il eût acquis une gloire qui l'eût égalé à tous les Héros anciens ou modernes par la belle déſenſe qu'il aurait faite, s'il avait été dans le cas *de défendre des brèches* & de ſoutenir un aſſaut; mais il n'a pas été *dans ce cas-là.* -- Encore un mot ſur Gibraltar.

La perſévérance de l'Eſpagne à vouloir s'emparer de cette place *a ſauvé l'Angleterre* ou a diminué beaucoup les pertes qu'elle aurait ſouffert pendant cette guerre. — Gibraltar par lui-même n'était rien *ſur-tout après la perte de Minorque*, puiſque tout le monde ſait qu'il n'y a qu'une rade aſſez mauvaiſe à Gibraltar, qu'il n'y a point de port pour recevoir les flottes, & par conſéquent point de chantier pour les réparer. Dans cette poſition Gibraltar devenait abſolument inutile aux Anglais, & ils y auraient fait peu d'attention ſi on ne l'avait pas rendu célèbre par les efforts prodigieux & inutiles qu'on a fait pour le prendre; de ſorte que cette place *ſerait tombée d'elle-même*, ſoit pendant la guerre, ſoit à la paix entre les mains de l'Eſpagne, ſans que l'Angleterre eût penſé *à faire valoir beaucoup ce ſacrifice*, qui dans le fait n'en était pas un.

Les choſes ont changé de face lorſque

l'Espagne s'est décidée à vouloir faire la conquête de cette place à quelque prix que ce fût. Dès-lors étant obligée d'employer non seulement ses Flottes, mais une partie des Flottes Françaises à garder le Détroit; étant obligée d'occuper à ce siège une grande partie de ses forces réunies avec les forces de France qui auraient pu être employées avec beaucoup de succès ailleurs; étant obligée de faire des dépenses immenses pour remplir son objet, il convenait à l'Angleterre de tâcher d'occuper là ses ennemis, qui, même en réussissant, ne pouvaient pas lui faire un grand tort, comme je viens de le dire, tandis qu'ils auraient pu occasionner sa perte entière, s'ils se fussent portés ailleurs.

Par toutes ces raisons, il convenait à l'Angleterre de faire tous ses efforts pour tâcher de prolonger le siège de cette place: cette opération devenait d'autant plus importante à l'Angleterre que les dépenses qu'elle était obligée de faire pour cela, n'étaient presque rien en comparaison de celles qu'elle occasionnait à ses ennemis. C'est par toutes ces circonstances que l'attaque & la défense de Gibraltar, *dont j'ai fait connaître toute la valeur ci-dessus*, a acquis tant de célébrité.

Des Opérations maritimes.

COMME la conquête des différentes Isles qui ont été prises sur l'Angleterre tient absolument aux opérations maritimes, j'en parlerai en même temps. Je dois prévenir ici le lecteur que je ne suis pas marin, & que si je hasarde quelques observations sur les combats qui se sont livrés sur mer, ce n'est qu'autant que je pense que ces combats peuvent avoir rapport avec ceux qui se livrent sur le Continent; mais je le répète, ces observations ne sont que *hasardées.*

DÈS que l'Angleterre eut déclaré les Américains rebelles, & qu'elle eut pris la résolution de les ramener à l'obéissance par la force des armes, elle prit le parti d'envoyer une flotte nombreuse sous les ordres de M. l'Amiral Howe pour les bloquer dans leurs ports. Tout le monde sait que malgré cette flotte formidable, les Américains ont trouvé le moyen de venir en Europe, où ils apportaient les denrées de leur pays, & d'où ils retournaient en Amérique chargés de toutes les choses dont ils pouvaient avoir besoin.

C'eſt ainſi que les choſes ſe ſont paſſées depuis 1776 juſqu'en 1778.

A PEINE l'Angleterre eut-elle déclaré les Américains rébelles, qu'ils annoncèrent au monde entier leur indépendance; & il y avait près de deux ans qu'ils en jouiſſaient & qu'ils ſe gouvernaient par leurs propres loix & par leurs propres délibérations, lorſque la France fit avec eux un traité de commerce & d'alliance.

POUR régler ce commerce & pour l'aſſurer, la France crut qu'il lui convenait de protéger efficacement les Américains; c'eſt dans ce deſſein qu'elle leur envoya un Ambaſſadeur & une flotte de douze vaiſſeaux de ligne ſous les ordres de M. le Comte d'Eſtaing. — Avant de parler des opérations qui ont ſuivi cet événement, il convient d'entrer dans de plus grands détails ſur cette alliance, *objet important* dont on a tant parlé & dont *on a parlé ſi différemment.*

IL n'y a pas *de loi au monde* qui empêche une Puiſſance de faire un traité de commerce & d'alliance avec *une autre Puiſſance indépendante*, les Américains étaient dans ce cas-là depuis près de deux ans lorſque la France

a fait ſon traité de commerce & d'alliance avec eux. Ce traité n'avait donc rien qui pût bleſſer les anciens traités entre l'Angleterre & la France. Ajoutons que toute la conduite de la France *a été noble & ouverte* dans cette occaſion, elle n'a pas envoyé des ſecours clandeſtins aux Américains, elle n'a pas tenu dans le ſecret ſon traité avec eux, elle l'a fait ſignifier par ſon Ambaſſadeur à la Cour de Londres, en l'aſſurant qu'elle ne prétendait pas troubler par-là, la bonne harmonie qui avait regné juſqu'alors.

Si ce traité avait quelque choſe qui pût être contraire à cette déclaration, ſi ce traité pouvait être regardé comme une infraction aux anciens traités entre la France & l'Angleterre, c'était donc à la Cour de Londres à l'annoncer, c'était à la Cour de Londres à déclarer ouvertement la guerre à la France, elle qui avait tant de fois menacé la France, elle qui l'avait tant de fois provoquée, *elle qui lui avait mis tant de fois le marché à la main* ſans le moindre ſujet, qu'on voie toute la conduite, tous les cris, *toutes les pialleries* du Lord Stormont, Ambaſſadeur d'Angleterre en France, lors du commencement des trou-

bles de l'Amérique. — La Cour de Londres n'a rien fait de tout cela; elle s'eſt contentée de rappeller ſon Ambaſſadeur qu'elle avait en France, & l'Ambaſſadeur de France quitta l'Angleterre en même temps. — Il y a plus, la Cour de Londres parut ſi peu aigrie de ce traité, qu'elle entra peu de temps après en négociation avec la France pour prévenir les ſuites qu'il pourrait avoir.

En ſe conduiſant ainſi, la Cour de Londres ne reconnaiſſait-t-elle pas publiquement que ce traité n'était pas une infraction aux anciens traités entre la France & l'Angleterre? Ou *était-ce ruſe & politique* de ſa part? Car malheureuſement & très-mal-adroitement ces deux termes ſont devenus ſynonyme aujourd'hui, pour tâcher de tenir la France dans une dangereuſe ſécurité, afin de la ſurprendre & de l'attaquer avec avantage au moment qu'elle s'y attendrait le moins, comme on avait fait en 1756, c'eſt ce que la ſuite nous découvrira bientôt; mais les temps étaient bien changés, & *cette petite ruſe*, ne pouvait plus tourner que contre ceux mêmes qui l'employaient.

Comme on ne doutait pas que malgré cette

apparente modération, l'Angleterre ne cacha des vues d'hostilité, la situation de la France devint très-critique : il n'y a personne en Europe qui ne crut que la France allait succomber dès les premiers momens, & tout semblait annoncer que sa perte était certaine. Voici les motifs sur lesquels était fondée cette opinion :

Les Anglais avaient pour eux des succès presque constans depuis près d'un siècle contre la marine de France ; ils passaient pour les meilleurs marins de l'Europe ; on savait les forces immenses qu'ils pouvaient mettre en mer. Tels étaient leurs avantages sur la France qui ne pouvait avoir devant les yeux que ses revers passés, qui avait une marine *au plus dans son enfance*, & qui était fort bornée dans les moyens de l'accroître. Que d'habileté, que de prudence, que de courage n'a-t-elle pas dû employer pour lutter d'abord & combattre ensuite avec avantage un ennemi qui avait tout, *jusqu'au préjugé*, en sa faveur ? Venons aux opérations maritimes qui ont suivi cet événement.

L'Angleterre fut la première à envoyer une flotte dans l'Océan ; cette flotte de vingt ou

ou vingt-deux vaiſſeaux de ligne, ſous les ordres de M. l'Amiral Képel, rebrouſſa bientôt chemin, & retourna dans les ports d'Angleterre lorſqu'elle apprit qu'il y avait à Breſt trente ou trente-un vaiſſeaux de lignes prêts à mettre en mer au premier ordre. Ce premier mouvement de l'Amiral Anglais n'était pas *d'un bon augure* pour l'Angleterre : il annonçait de la défiance dans l'habileté des manœuvres de ſes flottes, il annonçait qu'elle ne pouvait ſe promettre des ſuccès ſur ſes ennemis qu'autant qu'elle leur ſerait égale *ou même ſupérieure* en forces.

M. l'Amiral Képel ayant été pourvu d'un nombre de vaiſſeaux égal à la flotte de Breſt, ayant même une grande ſupériorité dans le nombre des canons, remit en mer & s'approcha de Breſt. --- La Flotte Françaiſe, ſous les ordres de M. le Comte d'Orvillier, en était ſortie, & comme elle avait pour objet de couvrir les mouvemens de M. le Comte d'Eſtaing qui venait de ſortir du Détroit de Gibraltar, ce n'était point à elle à aller au devant de la Flotte Anglaiſe, il ſuffiſait qu'elle ſe mît à portée d'obſerver ſes mouvemens.

L'on était encore dans l'incertitude s'il y

aurait des actes d'hostilité; mais M. l'Amiral Képel égal en nombre de vaisseaux, supérieur en artillerie, croyant marcher à une victoire certaine, n'hésita pas de saisir la première occasion qui pourrait l'autoriser à attaquer la Flotte Française aussi-tôt qu'il pourrait la rencontrer (*). La modération de l'Angleterre jusques-là n'était donc qu'*artifice ou politique* si l'on veut.

Cette occasion se présenta bientôt, & M. Képel ayant apperçu une Frégate Française, *la Belle-Poule*, envoya une Frégate Anglaise au moins de même force lui ordonner de se rendre à son bord. M. *de la Clocheterie*, Capitaine de la Belle-Poule, répondit qu'il n'avait d'ordre à recevoir que de son Amiral, & dès-lors le combat commença. Ce combat fut très-vif, & la Frégate Anglaise se trouvant fort maltraitée fut obligée de se retirer. La Frégate Française en fit autant. C'est ainsi que les hostilités ont commencé de la part

(*) M. l'Amiral Képel s'est fait gloire en plein Parlement sur la fin de 1778, d'avoir déterminé la guerre entre la France & l'Angleterre, & par conséquent d'avoir commencé les actes d'hostilité.

de l'Angleterre. Ce fecond événement ne fut point encore *d'un bon augure* pour l'Angleterre, puifqu'à forces égales, l'avantage fut au moins égal de part & d'autre.

Après cet événement, il n'y eut plus d'incertitude fur ce qui devait arriver entre les deux flottes, auffi-tôt qu'elles pourraient fe rencontrer. M. le Comte d'Orvillier qui commandait la Flotte Françaife, n'avait aucune raifon, comme je l'ai déja dit, de chercher la Flotte Anglaife; il lui fuffifait d'obferver fes mouvemens & de ne pas l'éviter au cas qu'elle vînt à fa rencontre. Il n'en était pas de même de M. l'Amiral Képel : dès qu'il eut fait commencer les hoftilités, *il ne lui reftait plus d'autre objet* qu'à chercher à combattre la Flotte Françaife auffi-tôt qu'il pourrait la rencontrer; & c'eft ce qu'il fit.

Les deux flottes s'étant trouvées en préfence à la hauteur d'Oueffant le 27 Juillet, le combat commença bientôt, & dura prefque jufqu'à la nuit que les deux flottes fe féparèrent avec un avantage à peu près égal de part & d'autre. M. le Comte d'Orvillier ayant rempli fon objet rentra dans Breft pour fe réparer, & M. Képel retourna dans les

ports d'Angleterre pour le même objet. Auſſitôt que la Flotte Françaiſe ſe fut pourvue des choſes dont elle avait beſoin, elle remit promptement en mer. La Flotte Anglaiſe en fit autant dès qu'elle fut réparée. — Cette conduite de la France n'était certainement pas fuir ou tâcher d'éviter de combattre contre les Flottes Anglaiſes. *Si la France eût craint de combattre*, ſes flottes ſeraient reſtées dans ſes ports & c'eſt ce qui n'eſt point arrivé.

Si l'Angleterre avait eu bien envie de combattre, & ſon unique objet devait être alors *de chercher & de combattre les Flottes Françaiſes* avec la dernière chaleur, *afin de tâcher* de les détruire: il était facile à l'Amiral Képel de rencontrer encore la Flotte Françaiſe & de l'attaquer. En ſe conduiſant différemment, c'eſt donc lui qui a évité le combat, & non pas l'Amiral Français. — D'après cela il eſt facile de juger que dès la première campagne les Flottes Anglaiſes, avec un nombre de vaiſſeaux égal, & avec un nombre de canons ſupérieur, ont évité autant qu'elles ont pu de s'engager avec les Flottes Françaiſes. Cette troiſième opération n'était pas encore *d'un bon augure* pour l'Angleterre, & il était facile d'en prévoir les ſuites.

Si je me ſuis un peu étendu ſur cet objet, c'eſt que l'Europe entière a été fatiguée & à la fin ennuyée de voir dans toutes les relations Anglaiſes que les Français, après un combat aſſez court & où les avantages avaient été égaux, s'étaient retirés du combat, & avaient ôté aux Flottes Anglaiſes *la gloire* de remporter ſur celles de France *des victoires complettes.* Cette manœuvre, qui eſt très-difficile ſur terre, eſt preſqu'impoſſible ſur mer. Mais allons plus loin.

Les Amiraux Anglais pendant toute cette guerre ne pouvaient *& ne devaient avoir d'autre objet* que de tâcher de détruire les Flottes Françaiſes. Il n'en était pas de même des Amiraux Français qui ont toujours eu des opérations très-importantes à exécuter (*); il convenait donc aux premiers d'engager le combat avec la dernière vigueur, & de ne point quitter priſe juſqu'à ce qu'ils euſſent remporté *une victoire complette*, tandis qu'il convenait aux ſeconds de ſe contenter *d'avoir*

(*) Le ſecond mouvement de la Flotte Françaiſe avait pour objet de couvrir les opérations de M. le Marquis de Vaudreuil dans le Sénégal.

éloigné l'ennemi; & de s'occuper enſuite de l'exécution des opérations dont ils étaient chargés. Les Amiraux Anglais en ſe conduiſant différemment avaient ſans doute leurs raiſons; *je ne les connais pas* & ne puis les deviner; mais ils n'avaient aucune raiſon pour dire dans leur relations, que les Flottes Françaiſes évitaient le combat & ſe retiraient après un faible engagement. Pour que ces relations fuſſent fondées, il faudrait qu'après cet engagement les Flottes Françaiſes ſe fuſſent retirées dans leurs ports & euſſent laiſſé les Anglais *Maîtres de la mer*, c'eſt ce qui n'eſt jamais arrivé toutes les fois que les Flottes Françaiſes ont eu quelques opérations à exécuter; & on a vu que pendant toute cette guerre elles n'ont ceſſé de former *avec ſuccès des entrepriſes* ſur les Etabliſſemens Anglais, tandis que les Flottes Anglaiſes n'en ont formé aucune ſur les établiſſemens de leurs ennemis que lorſqu'elles ont pu *les prendre au dépourvu*. Telles ont été les conquêtes de *Ste. Lucie*, *St. Euſtache*, *Pondichery*, *Trincomale*, &c. On peut juger à préſent à qui appartient le reproche *d'avoir combattu faiblement*, ou *d'avoir évité le combat*. Revenons à la bataille d'Oueſſant.

On a tant parlé de ce combat, & il a eu des ſuites ſi extraordinaires qu'il convient d'entrer dans de plus grands détails ſur cette journée qui eſt devenue ſi intéreſſante pour les deux nations. Si M. Képel aurait eu l'avantage dans cette journée, comme il l'a publié,& toute l'Angleterre n'a ceſſé de le publier après lui (*), pourquoi a-t-il ramené ſa flotte dans les ports d'Angleterre *auſſi-tôt après le combat?* Il ne pouvait, ni être fatigué de la mer, ni manquer de proviſions, puiſqu'il n'y avait que très-peu de temps qu'il était en mer. Il devait donc continuer ſa croiſière, pour ſuivre la flotte ennemie & venir la bloquer devant Breſt. Cette conduite aurait pu paraître la ſuite d'une victoire, quoiqu'il ne ſe fût emparé d'aucun vaiſſeau, & qu'il n'en eût détruit aucun. Il y a plus, cette conduite aurait pu être ſuivie de quelques avantages, puiſqu'il y avait deux ou trois vaiſſeaux de ligne qui, s'étant écartés de la Flotte Françaiſe pendant l'obſcurité de la nuit, auraient pu tomber entre les mains de l'Amiral Képel. Si malgré toutes ces rai-

(*) Le corps des Marchands de la cité de Londres lui a fait préſent d'une boëte de cœur de chêne, où l'on a gravé la Flotte Françaiſe fuyant devant la Flotte Anglaiſe.

ſons M. Képel s'eſt preſſé de ramener ſa flotte *dans les ports d'Angleterre*, c'eſt, je crois, une preuve inconteſtable qu'il avait beſoin d'y rentrer, *parce qu'il avait été fort maltraité;* autrement ſa conduite aurait mérité *les reproches les plus graves*: cependant on ne lui en a fait aucun là-deſſus lors de ſon procès, parce qu'il était connu qu'après le combat pluſieurs vaiſſeaux *étaient ſi maltraités* qu'ils ne pouvaient preſque plus *marcher*, & que pour cacher leur ſituation aux yeux du public, *on les a fait réparer* autant qu'on a pu *en mer*, afin qu'ils puſſent marcher de meilleure grace en arrivant au port.

C'ÉTAIT donc l'Amiral Français qui aurait pu ſe glorifier, & cela à bien des titres, d'avoir remporté la victoire; cependant il a eu la noble modeſtie de n'en rien faire. Ses titres étaient qu'on pouvait regarder comme une victoire de ſa part, de n'avoir pas été battu dans cette première action, lorſque l'Europe entière penſait que la Flotte Françaiſe ſerait détruite dans ce combat, par l'opinion que l'on avait de la ſupériorité & de l'habileté des Flottes Anglaiſes dans l'art de manœuvrer; ſur-tout les Flottes Anglaiſes pouvant être animées par le ſouvenir de leurs anciens ſuccès, tandis que

les Flottes Françaiſes n'avaient devant leurs yeux que les revers qu'elles avaient éprouvé jusqu'alors. — Ses titres étaient d'avoir combattu contre une flotte ſupérieure en artillerie, & ſupérieure en nombre de vaiſſeaux, puiſqu'on ſait que les vents avaient ſéparé de la Flotte Françaiſe quelques vaiſſeaux de ligne qui n'ont pas pu ſe trouver au combat. Enfin ſes titres étaient d'avoir ſi fort maltraité l'Amiral Képel, qu'il a été obligé de quitter la mer *lorſque perſonne ne lui en diſputoit l'empire*, & de ramener ſa flotte dans les ports pour la réparer. Je crois que tous ces titres *étaient un peu mieux fondés* que ceux de l'Amiral Képel. Cependant je le répète, l'Amiral Français a eu *la noble modeſtie* de ne pas ſe glorifier d'avoir remporté la victoire.

On était ſi perſuadé en Angleterre que l'Amiral Képel détruirait la Flotte Françaiſe s'il pouvait la combattre, qu'à la première nouvelle que l'on eut, qu'il y avait eu un engagement, on ſe preſſa de ſonner les cloches, & on préparait déja l'artillerie pour annoncer au peuple *la glorieuſe victoire* qu'on croyait qu'il avait remporté: mais cette joie anticipée fut d'une courte durée, & on apprit bientôt *qu'il n'y avait pas de quoi ſe vanter*.

Lorsque la campagne fut finie, & qu'elle fut finie sans le moindre succès pour l'Angleterre (*), on crut devoir s'en prendre à M. Képel; en conséquence on l'accusa d'avoir mal manœuvré, on l'accusa de n'avoir pas fait tout ce qu'il aurait pu faire au combat d'Oueffant, & on le mit au Conseil de guerre.

En lisant les détails de ce procès, il est impossible de ne pas convenir qu'on a employé plusieurs manœuvres peu honnêtes pour tâcher de faire succomber M. l'Amiral Képel, mais elles furent inutiles, & il fut acquité avec toute la distinction possible. Il serait à souhaiter pour rendre la gloire de M. Képel plus complette dans cette occasion, qu'il eût mis moins de subtilité dans plusieurs questions qu'il a fait lui-même à ses témoins. Il serait à souhaiter aussi qu'il se fût justifié un peu plus complettement lorsqu'on lui a reproché de n'avoir pas fait poursuivre & attaquer quelques

(*) Je me trompe : les Anglais couvrirent la mer d'une multitude de corsaires, qui prirent un grand nombre de vaisseaux marchands, parce que la France, ne croyant pas que son traité avec les Américains dût occasionner une rupture avec l'Angleterre, n'avait pris aucune précaution pour les protéger, & n'avait pas averti les négocians de se tenir sur leurs gardes. On voit que ces succès n'exigaient pas beaucoup d'habileté.

vaisseaux Français qui s'étaient séparés de la flotte, pendant l'obscurité de la nuit, & qui étaient encore à sa portée le 28 au matin.

La seule raison qu'en donne l'Amiral Képel est que le vent était assez fort & portait à terre, de sorte qu'il aurait pu faire échouer les vaisseaux qu'il aurait envoyé pour attaquer les vaisseaux dont je viens de parler. — Mais le même vent qui aurait pu faire échouer les vaisseaux Anglais, aurait fait échouer aussi les vaisseaux Français, & comme ils se seraient vus attaqués par de forces très-supérieures, sans espoir de secours, il est à présumer qu'ils auraient préféré de se faire échouer plutôt que de tomber entre les mains de l'ennemi. Il est à présumer encore que cet accident leur serait arrivé long-temps avant que les vaisseaux Anglais eussent pu les atteindre. Ainsi il y avait peu de risque pour les vaisseaux Anglais : d'ailleurs l'habileté des manœuvres aurait facilement pu les garantir de cet accident. — Ne manœuvre-t-on pas tous les jours contre le vent ? Il n'y a que les violentes tempêtes qui empêchent ces manœuvres ; mais ce n'était pas le cas dans le moment dont je parle. Il convenait donc *au moins*

de tenter cette opération avec beaucoup de prudence, *si l'on veut*, puisqu'il n'y avait aucun danger, & qu'il pouvait en résulter de très-grands avantages, sur-tout au commencement de cette guerre. Ce que je dis n'est que conjecture de ma part, fondée cependant *sur quelque expérience.* C'est aux gens du métier à juger de la valeur de cette observation; car je le répète, je ne suis pas marin.

M. l'Amiral Képel ayant été acquité comme je viens de le dire, son triomphe fut éclatant, *il devint l'homme du jour*, & il était dangereux de paraître ne pas être animé du même enthousiasme en sa faveur. Mais tout cela ne fut *qu'un feu de paille* qui ne dura pas long-temps, & on en revint bientôt à lui reprocher avec amertume la journée du 27 juillet qu'on lui reprochera encore souvent, *& dont l'Angleterre se ressouviendra long-temps.*

M. l'Amiral Képel dans sa justification ayant été obligé d'accuser l'Amiral Palisser qui commandait sous lui, de désobéissance à ses ordres, lorsqu'il voulait renouveller le combat, s'en prit à cette désobéissance pour assurer qu'elle lui avait enlevé une victoire complette sur la flotte ennemie. *Je ne sais sur quoi*

était fondée cette aſſertion, & ce qui s'était paſſé dans le premier combat où la Flotte Anglaiſe avait été certainement plus maltraitée que la Flotte Françaiſe, comme on a pu le voir, peut faire douter *d'autant plus de ſa vérité*, que la flotte de M. le Comte d'Orvillier *était en ligne & attendait la flotte Anglaiſe* : quoi qu'il en ſoit *de la ſolidité de cette aſſertion*, elle fit tant d'effet que M. Paliſſer devint l'objet de la haine publique, qu'on pilla, qu'on renverſa ſa maiſon, & qu'il fut mis bientôt après au Conſeil de guerre.

Il faut avouer que l'on a pris toutes les précautions poſſibles pour compoſer ce Conſeil de guerre de Juges qui pouvaient traiter M. Paliſſer avec toute l'indulgence que *l'équité & la rigueur des loix* pourrait leur permettre ; peut-être *les circonſtances* rendaient-elles *ces précautions néceſſaires.* Cependant en acquittant M. Paliſſer, on lui a tenu compte du courage avec lequel il avait combattu dans le premier engagement, pour le traiter avec indulgence ſur ſa déſobéiſſance aux ſignaux de l'Amiral Képel, lorſqu'il voulait renouveller le combat.

Malgré ce triomphe de M. Képel, &

malgré les vœux apparens de toute la nation en sa faveur, il se démit bientôt du commandement de la flotte qui lui avait été rendu, & n'a plus voulu servir en qualité d'Amiral pendant tout le reste de la guerre; il s'est contenté de prendre la place de premier Lord de l'Amirauté en 1782, lorsqu'il aurait pu avoir le commandement de la grande flotte, après le déplacement des anciens Ministres; ceci peut paraître extraordinaire, puisque M. Képel ne pouvait plus alléguer les mêmes raisons qui semblaient autoriser son refus sous le précédent ministère. — C'était cependant bien le moment *de prendre sa revanche*, & de faire connaître si la bonne opinion que l'on avait de ses talens était bien fondée; car il était facile d'appercevoir que cette campagne lui offrirait de belles occasions *de montrer toute son habileté & d'acquérir beaucoup de gloire* : mais il a préféré la place *de premier Lord de l'Amirauté* à celle d'Amiral-Commandant. Venons aux opérations de M. le Comte d'Estaing, pendant cette campagne.

Le sort de cette guerre était certainement entre les mains de M. le Comte d'Estaing; s'il eût échoué dans sa mission, s'il eût eu

le moindre revers, l'Angleterre en aurait tiré de ſi grands avantages qu'il eût été preſque impoſſible à la France de ſe relever. Pour ſe convaincre de cette vérité, jettons un coup-d'œil ſur la ſituation de M. le Comte d'Eſtaing, & ſur la qualité de la miſſion dont il était chargé.

Commençons par ne pas perdre de vue dans quel état ſe trouvait la marine de France qui ne faiſait que de commencer à renaître ; ne perdons pas de vue auſſi l'opinion qu'on en avait dans toute l'Europe ; opinion que la ſuite a fait voir *être bien mal-fondée ;* mais enfin cette opinion exiſtait, & la France après tant de revers antérieurs, *pouvait douter elle-même* ſi cette opinion n'était pas fondée.

Dans cette poſition M. le Comte d'Eſtaing ſe trouve chargé d'une commiſſion très-importante en Amérique ; il eſt obligé pour la remplir de s'éloigner de plus de douze cents lieues de la capitale, livré à lui ſeul avec les douze vaiſſeaux qu'on lui avait confié, ſans eſpoir d'aucun renfort ou d'aucun ſecours s'il venait à éprouver quelques revers. Avant d'aller plus loin, entrons dans quelques détails qui feront connaître davantage les difficultés

& les dangers des opérations dont M. le Comte d'Eſtaing était chargé.

M. le Comte d'Eſtaing pouvait rencontrer en Amérique des forces infiniment ſupérieures à celles qu'il commandait, & les Anglais doivent ſe reprocher éternellement de ne l'avoir pas prévenu en Amérique, puiſqu'ils le pouvaient très-facilement & que c'était *la ſeule choſe dont ils devaient s'occuper ;* mais ils ont auſſi mal combiné leurs opérations ſur mer qu'ils avaient combiné leurs opérations dans le Continent de l'Amérique.

Si M. le Comte d'Eſtaing eût rencontré des forces ſupérieures en Amérique, comme il devait s'y attendre, & s'il eût été attaqué, il n'aurait pas été ſurprénant qu'il eût ſuccombé dans le combat qui aurait eu lieu, malgré ſon courage & ſon habileté, ſur-tout étant déja fort fatigué par une traverſée très-longue & très-laborieuſe. Dès-lors ſa miſſion eût été manquée en Amérique; car on peut ſuppoſer, *je crois ſans offenſer les Américains*, qu'étonné de ce revers, & conſervant peut-être encore *les anciens préjugés* qu'ils avaient de la marine de France, ils auraient pu alors prêter l'oreille aux propoſitions

tions des Commiſſaires Anglais qui s'étaient rendus auprès d'eux pour leur offrir des conditions très-avantageuſes (*). On peut ſuppoſer auſſi qu'ils auraient pu refuſer l'entrée de leurs ports à la flotte battue, & M. le Comte d'Eſtaing, n'ayant point de port pour ſe retirer & réparer les dommages du combat, aurait été perdu ſans reſſource : que ſi les Américains lui euſſent ouvert l'entrée de leurs ports; peut-être cet échec aurait-il fort refroidi leur zèle pour la France; peut-être auraient-ils fourni difficilement à la flotte battue les choſes dont elle aurait eu beſoin pour ſe réparer, & les Anglais, maîtres de la mer, euſſent facilement retenu la Flotte Françaiſe dans les ports d'Amérique, ce qui aurait produi d'autres événemens très-funeſtes, comme on va le voir.

La miſſion de M. le Comte d'Eſtaing ne

(*) On voit que le ſeul moyen de ne pas faire dédaigner ces propoſitions, ſur-tout après les revers de la campagne précédente, & après le traité d'alliance de l'Amérique avec la France, était de paraître d'une manière formidable, non ſeulement dans le Continent, mais dans les mers d'Amérique; & c'eſt ce que l'Angleterre n'a pas fait.

regardait pas l'Amérique ſeule, il devait pourvoir auſſi à la défenſe des Indes Occidentales qui ſe trouvaient ſans forces maritimes. S'il eût été battu en Amérique, toutes les Indes Occidentales ſe trouvaient donc à la merci des Flottes Anglaiſes; car tout le monde ſait que le ſort des iſles dépend uniquement de la protection des flottes qui veillent à leur défenſe. D'après ce court expoſé, il eſt facile de juger qu'il n'y a point eu d'exagération de ma part, lorſque j'ai dit que le ſort de cette guerre était entre les mains de M. le Comte d'Eſtaing; cependant je pourrais ajouter encore des obſervations de la plus grande importance; mais je ne puis pas me permettre de les faire connaître ici, par les raiſons dont j'ai déja parlé. Il eſt trop clair-voyant & trop habile pour n'avoir pas connu, & l'importance de ſa miſſion lorſqu'il s'en eſt chargé, & les difficultés de la remplir.

Si M. le Comte d'Eſtaing n'a pas rencontré en arrivant en Amérique les obſtacles dont j'ai parlé, il le doit uniquement à l'habileté avec laquelle il a ſu déguiſer ſa marche, & le véritable objet de ſa deſtination. Les Anglais *qui n'ont rien ſu deviner* pendant cette guerre,

& qui ont toujours été *à la queue des opérations* de leurs ennemis, incertains des projets de M. le Comte d'Eſtaing, dont ils connaiſſaient par expérience la valeur & la capacité, envoyèrent après lui M. l'Amiral Biron, avec une flotte égale à la ſienne, pour le ſuivre & l'attaquer par-tout où il pourrait le rencontrer.

M. le Comte d'Eſtaing ayant pluſieurs ſemaines d'avance ſur l'Amiral Biron, le prévint en Amérique, y exécuta la commiſſion dont il était chargé, & après s'être pourvu à Boſton de l'eau & des vivres dont il avait beſoin, ſe porta ſur Long-Iſland, pour y ſeconder une entrepriſe que les Américains avaient formé ſur cette iſle. Peu de jours après ſon arrivée à Long-Iſland, M. le Comte d'Eſtaing ayant appris que M. l'Amiral Howe approchait dans le deſſein de ſecourir cette iſle, il en partit pour ſe rendre aux Indes Occidentales, & les Américains ſe retirèrent de Long-Iſland, où ils avaient déja eu des très-grands ſuccès.

M. l'Amiral Howe ſur cette nouvelle fit mine d'aller après M. d'Eſtaing, avec une flotte qui, quoique ſupérieure en nombre, était plus faible par la qualité des vaiſſeaux. On

dit que les deux flottes étant proches l'une de l'autre, le combat était ſur le point de s'engager, lorſqu'une violente tempête les ſépara. Quoi qu'il en ſoit de ce fait, M. le Comte d'Eſtaing continua ſa route pour les Indes Occidentales, où ſa préſence était devenue très-néceſſaire. --- Si M. l'Amiral Howe avait eu bien envie de combattre M. le Comte d'Eſtaing, c'était à lui de le ſuivre, il avait eu occaſion d'appercevoir qu'il n'éviterait pas le combat; mais l'Amiral Français avait des objets *trop importans à remplir* pour s'amuſer à chercher l'Amiral Anglais dans le deſſein de le combattre : on ſait que M. le Comte d'Eſtaing arriva encore trop tard aux Indes Occidentales, puiſqu'il trouva les Anglais maîtres de Ste. Lucie, & l'eſcadre de l'Amiral Barrington emboſſée dans le port de cette iſle (*).

(*) Ste. Lucie étant peu habitée, ſe trouvait preſque ſans défenſe, parce que l'air y était très-mal-ſain. Si cette conquête, qui eſt la ſeule que les Anglais aient fait avec beaucoup de facilité ſur les Français, pendant cette guerre, leur a été utile par ſa proximité de la Martinique, on peut dire qu'ils en ont payé bien cher la poſſeſſion, & qu'elle a été le cimetière d'une très-grande partie des

Jamais ſituation ne fut peut-être plus embaraſſante que l'était alors celle de M. le Comte d'Eſtaing. Il vit qu'il ne pouvait attaquer l'Amiral Barrington dans la poſition où il était, ſans expoſer pluſieurs de ſes vaiſſeaux à être extrêmement maltraités; il vit qu'en détruiſant l'eſcadre de M. l'Amiral Barrington, il ne faiſait qu'endommager ſa flotte, ſans que cela pût lui faciliter la conquête de l'iſle; il ſentit la néceſſité de conſerver ſa flotte, autant par l'impoſſibilité où il était de réparer les dommages qu'il pourrait recevoir, que pour tâcher d'empêcher les Flottes Anglaiſes, qui allaient devenir très-ſupérieures à la ſienne, de rien entreprendre contre les Etabliſſemens Français; enfin il était preſſé par les momens, parce qu'il n'ignorait pas que M. l'Amiral Biron était ſur le point d'arriver avec ſa flotte qu'il avait augmentée de pluſieurs vaiſſeaux de celle de l'Amiral Howe; dans cette cruelle extrêmité, M. le Comte d'Eſtaing ſe décida pour un coup de main, bien aſſuré que, s'il pouvait ſe rendre maître de l'iſle, il aurait alors bon marché des vaiſſeaux emboſſés.

---

troupes qu'ils ont été obligés d'y envoyer pour ſa défenſe.

Ayant pris cette réſolution, M. le Comte d'Eſtaing ſe mit à la tête de quelques troupes qu'il avait débarquées; mais les obſtacles du terrein furent ſi grands qu'il ne put jamais les ſurmonter, malgré ſon intrépidité & le courage des troupes qu'il commandait; de ſorte qu'il fut obligé de ſe rembarquer après une perte aſſez conſidérable. Peu de temps après cet événement, M. l'Amiral Biron étant arrivé, M. le Comte d'Eſtaing ſe retira avec ſa flotte dans le port de la Martinique.

C'est ainſi que ſe termina cette campagne tant en Amérique, que dans les Indes Occidentales. La France envoya la même année M. le Marquis de Vaudreuil s'emparer des Etabliſſemens Anglais ſur la côte d'Afrique, avec ordre de joindre enſuite M. le Comte d'Eſtaing, ce qu'il a exécuté avec tout le ſuccès poſſible; quelque temps après, la France détacha encore M. le Comte de Graſſe avec ſept vaiſſeaux de ligne pour ſe rendre à la Martinique & renforcer M. le Comte d'Eſtaing.

M. le Marquis de Bouillé, Gouverneur de la Martinique, dont les entrepriſes multipliées pendant cette guerre ont été *autant de ſuccès & de victoires ſignalées*, s'était emparé la

même campagne de St. Vincent. Venons à la campagne de 1779.

La campagne de 1779 préſente un tableau bien intéreſſant par les révolutions qu'elle a eu. Les Anglais très-ſupérieurs en forces dans les Indes Occidentales, les Anglais ſe rappellant leurs anciens ſuccès dans ces parages pendant la guerre précédente, ſe croyaient déja maîtres d'une partie des Poſſeſſions Françaiſes, & l'Europe entière ne doutait pas que la France ne dût y éprouver quelque revers conſidérable. — On peut donc dire ſans exagération que la préſence ſeule de M. le Comte d'Eſtaing *a ſauvé les Poſſeſſions Françaiſes* dans cette occaſion.

L'Amiral Biron, quoique très-ſupérieur en forces, connaiſſait trop bien à qui il avait à faire pour oſer diminuer ſa flotte, & former le projet de quelque conquête; forcé d'y renoncer, il ſe détermina à obſerver & à bloquer M. le Comte d'Eſtaing à la Martinique. Dès-lors il annonça *fiérement* à l'Angleterre & au monde entier *qu'il en rendrait bon compte*. Sur ces aſſurances, & ſur la ſupériorité des forces qu'il commandait, perſonne ne doutait en Angleterre, & preſque tout le monde

penſait en Europe que l'Amiral Anglais allait bientôt ſe rendre maître de l'Amiral Français & de toute ſa flotte ; de ſorte qu'on s'attendait tous les jours à le voir arriver priſonnier en Angleterre. ---- Je me ſouviens qu'à la Haye je trouvai un homme très-répandu qui me dit, qu'auſſi-tôt que M. le Comte d'Eſtaing ſerait arrivé en Angleterre, il y ſerait un voyage pour le voir ; il m'ajouta que la ſeule choſe qui l'embarraſſait était l'argent néceſſaire pour le voyage. Je lui répondis qu'il pouvait ſe tranquilliſer là-deſſus, que je lui offrais ma bourſe, & qu'il ne devait pas s'inquiéter de me rendre l'argent que je lui prêterais. Je connaiſſais trop bien, & je reſpectais trop M. le Comte d'Eſtaing, pour ne pas connaître toute la valeur de mon engagement.

Telles étaient les extrêmités où ſe trouvait réduit M. le Comte d'Eſtaing au commencement de 1779, environné de forces infiniment ſupérieures à celles qu'il commandait, manquant des choſes les plus néceſſaires ; ſon courage, ſon habileté, ſa prudence lui ont fait ſurmonter des obſtacles qui paraiſſaient inſurmontables, & qui l'euſſent peut-être été pour tout autre que pour lui. Obſervons que dans

cette ſituation il ſut toujours en impoſer tellement *à l'Amiral Anglais*, qu'il n'a jamais oſé rien entreprendre. — Tel eſt l'avantage des grands hommes, *qu'ils ſont encore redoutés* dans le temps même qu'on les croit réduits *aux dernières extrêmités.*

Au bout de quelques mois, M. le Comte d'Eſtaing étant informé de l'approche de M. le Comte de Graſſe, fit un mouvement, & ſortit avec ſa flotte du port de la Martinique, afin d'attirer ſur lui les forces & l'attention de l'Amiral Anglais qui aurait pu s'oppoſer à l'arrivée de M. le Comte de Graſſe. — L'Amiral Anglais ayant donné complettement dans le piège, M. le Comte d'Eſtaing rentra dans le port avec toute ſa flotte, & la jonction ſe fit ſans le moindre obſtacle. — Les Anglais crièrent alors victoire, ils annoncèrent que M. le Comte d'Eſtaing avait fui précipitamment à l'approche de leur flotte. — *M. le Comte d'Eſtaing fuir?* Ce n'était pas de lui que les Anglais pouvaient ſe permettre de parler ainſi : au reſte, *ils furent bientôt détrompés.*

Dès que M. le Comte d'Eſtaing ſe fut pourvu des choſes dont il avait beſoin, il remit bientôt en mer avec des forces égales à celles de

l'Amiral Biron, & l'Amiral Anglais ne jugea pas à propos de s'oppoſer à ce ſecond mouvement. M. le Comte d'Eſtaing qui avait d'autres objets à remplir que de chercher l'Amiral Biron, ſe porta ſur la Grenade dont il s'empara avec une célérité & un courage qui eſt preſque ſans exemple. — A peine la capitulation était-elle ſignée, qu'on apperçut la flotte Anglaiſe qui venait au ſecours de la Grenade : auſſi-tôt M. le Comte d'Eſtaing ayant pourvu à la défenſe de cette iſle, ſe rend ſur ſon bord, marche à la Flotte Anglaiſe, la bat ſi complettement qu'elle ne s'eſt pas haſardée de ſortir du port de la Jamaïque, où elle s'était retirée, tant que M. le Comte d'Eſtaing eſt reſté dans ces mers. — Le temps des opérations étant paſſé, & les Anglais ne pouvant plus rien entreprendre dans les Indes Occidentales, M. le Comte d'Eſtaing ſe porta à Savanah, où les obſtacles de la nature le firent échouer comme je l'ai dit ci-deſſus, après avoir fait des prodiges de valeur. Après cette opération, M. le Comte d'Eſtaing revint en France couvert de gloire & de bleſſures.

Il fallait être un grand homme & certaine-

ment un bien grand homme pour ſurmonter tant d'obſtacles & tant de dangers; car M. le Comte d'Eſtaing a eu à combattre juſqu'aux élémens: combien de fois n'a-t-il pas vu ſa flotte diſperſée & extrêmement maltraitée par les tempêtes les plus violentes? Il y a bien peu d'exemples d'une navigation auſſi laborieuſe que celle de M. le Comte d'Eſtaing.

Il fallait, pour réuſſir dans des opérations auſſi difficiles que celles qu'il a exécutée avec tant de ſuccès, joindre le courage & l'habileté à la prudence la plus rare; & ces qualités qui ſe trouvent rarement dans un ſeul homme, ſe ſont trouvées réunies dans M. le Comte d'Eſtaing au degré le plus éminent. Combien de fois n'a-t-il pas fallu ſe faire violence & négliger quelques avantages paſſagers, pour ne pas perdre de vue & aller droit à l'objet eſſentiel? Il n'y a que les plus grands hommes qui ſoient capables *de ſe ſurmonter alors, & de faire ces ſacrifices.*

On trouvera peut-être que j'ai parlé bien ſéchement des opérations de M. le Comte d'Eſtaing; je ſais que rien n'eſt plus flatteur pour un hiſtorien que de s'étendre ſur les actions des grands hommes dont il eſt dans le

cas de parler; mais je dois dire ici, que j'écris cette hiſtoire entiérement de mémoire & ſans avoir raſſemblé les moindres matériaux. Je ne m'attendais pas à devenir un jour hiſtorien & on s'en appercevra bien. D'ailleurs on ſait que mon objet en écrivant cette hiſtoire n'eſt pas d'entrer dans les détails des actions ou des opérations dont je parle, mais de les expoſer en grand, de les développer & de les raiſonner enſuite, afin d'en faire connaître toute la valeur.

Après cet aveu, j'eſpère que l'on voudra bien me pardonner s'il ſe trouve quelque inexactitude dans les faits que je rapporte; elle ne ſera jamais aſſez conſidérable *pour tirer à conſéquence* & induire le Lecteur dans des erreurs *qu'il pourrait me reprocher*. Venons à ce qui s'eſt paſſé dans les mers d'Europe pendant cette campagne.

L'Espagne qui avait tant lieu de ſe plaindre de l'Angleterre, l'Eſpagne que les Anglais avaient ſi ſouvent provoquée, leur déclara la guerre & fit un traité d'alliance offenſif & défenſif avec la France. En conſéquence de ce traité, les deux Puiſſances projetèrent de réunir leurs flottes en Europe & de venir me-

nacer l'Angleterre jusques dans ses foyers.

La France qui a toujours été *la première à mettre en mer*, & qui a prévenu les Anglais en tout pendant cette guerre, envoya M. le Comte d'Orvillier près du cap de Finisterre pour se joindre avec la Flotte Espagnole qui était à Cadix. Si les Anglais avaient eu envie de combattre la Flotte Française, eux qui ont tant de fois reproché aux Français, pendant cette guerre, d'avoir évité le combat, ils avaient alors beau jeu. Les Anglais pouvaient combattre la Flotte Française au sortir de Brest, les Anglais pouvaient joindre M. le Comte d'Orvillier au cap de Finisterre où il a été obligé d'attendre très-long-temps la Flotte Espagnole avant que la jonction pût se faire; *les Anglais devaient tout tenter pour prévenir cette jonction*; cependant ils n'en ont rien fait. Comment oser dire après cela que ce sont les Flottes Françaises qui ont évité les Flottes Anglaises?

La jonction s'étant faite sans que les Anglais aient seulement tenté d'y mettre obstacle, les flottes combinées balayèrent l'Océan, entrèrent dans la Manche, & se presentèrent devant Plymouth. Ces flottes étaient de plus de

soixante vaisseaux de ligne, & les Anglais avaient sur leurs côtes une flotte de trente-huit vaisseaux de ligne sous les ordres de M. l'Amiral Hardy.

On a blâmé, & cela bien injustement, M. le Comte d'Orvillier de n'avoir rien entrepris avec des forces si supérieures en apparence sur Plymouth. — M. le Comte d'Orvillier avait donné tant de preuves de courage & d'habileté la campagne précédente, qu'il ne devait pas s'attendre à ces reproches, & ceux qui les lui ont fait, sont *ou bien injustes* ou bien peu clair-voyans. Pour faire connaître cette vérité, entrons dans de plus grands détails.

Pendant le long séjour que M. le Comte d'Orvillier avait fait sur les côtes d'Espagne, en attendant la jonction de la Flotte Espagnole, la maladie s'étant mise dans l'équipage de ses vaisseaux, au point qu'il avait perdu son fils & une grande quantité de matelots, il avait encore en arrivant devant Plymouth plus d'un tiers de ses équipages malade, & le reste était languissant ou harassé de fatigue; joignons à cela d'autres considérations qu'il ne me convient pas d'exposer ici, mais qui sont de la plus grande importance & qu'il n'est pas bien

difficile de deviner ; ajoutons encore que M. le Comte d'Orvillier pouvait être attaqué à tout inftant par la flotte de l'Amiral Hardy, forte de trente-huit vaiffeaux de ligne, qui ne faifait que de mettre en mer & dont les équipages étaient frais & très-complets. Dans cette pofition, n'aurait-ce pas été *la plus grande témérité* de la part de M. le Comte d'Orvillier, d'ofer former la moindre entreprife fur Plymouth, & de s'expofer à être obligé d'abandonner les troupes qu'il aurait débarqué pour cette expédition, s'il eût éprouvé le moindre revers. — *Revers* qui n'était que trop certain, fi l'Angleterre avait agi *avec un peu plus de vigueur* dans cette occafion; en voici la raifon :

Est-ce le nombre qui décide la fupériorité d'une armée, ou la fituation & le bon état des forces qui la compofent? Je crois que tout le monde décidera, & avec raifon, la fupériorité en faveur de la dernière. A quoi fert le nombre dans une armée, fi elle eft prefque hors d'état de fe mouvoir & d'agir ? Tel était à-peu-près la flotte fous les ordres de M. le Comte d'Orvillier. Toute la fupériorité était donc *dans le fait* du côté de M. l'Amiral

Hardy, & il avait encore bien d'autres avantages, comme nous allons le voir.

L'ÉQUIPAGE des vaisseaux de la Flotte Anglaise jouissait de la meilleure santé, & n'était pas fatigué. M. l'Amiral Hardy qui la commandait, se trouvait à portée des ports d'Angleterre, où, s'il eût combattu, il aurait pu facilement se retirer en cas de quelque désavantage sans qu'il pût en résulter le moindre accident pour sa patrie, parce que M. le Comte d'Orvillier, dans l'état où il était & où il se serait trouvé après le combat, n'aurait pas pu profiter de sa victoire, puisqu'il était hors d'état de tenir encore long-temps la mer, ce qui était connu de tout le monde.

QUE si M. le Comte d'Orvillier avait été battu, & nous avons vu qu'il était presque impossible qu'il ne le fût pas, sa flotte aurait été perdue sans ressource. Point de ports pour se retirer, obligée de parcourir une partie de la Manche, & de faire un grand trajet dans l'Océan avant de se rendre à Brest, la plus grande partie de cette flotte eût été prise ou eût échoué, & il n'en serait rentré qu'une très-petite partie dans les ports de France. Rien n'est

n'eſt exagéré dans ce que j'avance ; & il eſt facile d'en appercevoir les ſuites.

Tout l'avantage était donc du côté de l'Angleterre, & il lui convenait de faire attaquer la flotte combinée *coûte qu'il coûte*, du moins au moment de ſa retraite ; c'était bien le temps *d'haſarder quelque choſe*, & voici ce qui en ſerait réſulté : ce coup hardi lui eût fait le plus grand honneur dans le monde entier, un revers dans cette circonſtance ne pouvait lui faire aucun tort, tandis qu'un ſuccès, *& tout annonçait ce ſuccès*, lui eût procuré des avantages incalculables : mais l'Angleterre n'a jamais ſu pendant cette guerre *former à propos une entrepriſe de vigueur.*

Toutes ces obſervations n'avaient pas échappé à M. le Comte d'Orvillier, & c'eſt d'après cela qu'il s'eſt conduit avec tant de ſageſſe & de prudence. Sa retraite s'eſt faite dans le meilleur ordre poſſible, & il a ramené la flotte combinée à Breſt, augmentée d'un vaiſſeau de ligne dont il s'était emparé. --- M. le Comte d'Orvillier a demandé ſa démiſſion peu de temps après ſon retour à Breſt ; on doit bien regretter qu'un Commandant ſi brave, ſi ſage, ſi intelligent, ait quitté le commandement des

F

flottes, dans un temps où il aurait pu être encore ſi néceſſaire.

On ne doit jamais perdre de vue que M. le Comte d'Orvillier, en ſe rendant devant Plymouth *dans l'état où il était*, a exécuté une des opérations les plus dangereuſes de cette guerre, & qui a été de la plus grande utilité. Je ne puis me permettre aucun détail là-deſſus, mais il eſt aiſé de les appercevoir: on ne doit jamais perdre de vue que le moindre revers aurait pu avoir les ſuites les plus funeſtes dans un moment *où les flottes combinées* ne faiſaient que de commencer à agir enſemble; & d'après cela on conviendra de toute la ſageſſe & de toute l'habileté de M. le Comte d'Orvillier, dans la conduite qu'il a tenue. J'ignore, ſi quelqu'un ſerait aſſez peu éclairé pour me demander encore des détails là-deſſus; ſi cela était, il ne mériterait pas de réponſe.

J'ai tort; il faut cependant leur répondre encore à ces cenſeurs amers, qui, du ſein de l'oiſiveté, jugent de tout ſur les moindres apparences, & prononcent ſur tout avec autant de ſuffiſance que de légereté. Ajoutons à tout ce que j'ai déja dit, la ſuppoſition ſuivante, pour faire connaître complettement les dan-

gers de la poſition de M. le Comte d'Orvillier.

Supposons qu'il fût ſurvenu une tempête lorſque M. le Comte d'Orvillier aurait eu formé quelque entrepriſe ſur Plymouth, ou lorſqu'il était devant ce port; cette ſuppoſition, je crois, n'a rien de choquant, & ces événemens ne ſont que trop familiers, ſur-tout dans la ſaiſon où M. le Comte d'Orvillier ſe trouvait ſur les côtes d'Angleterre.

Que ſerait devenue alors cette flotte immenſe, dont la plus grande partie était très-faible d'équipages, par les ravages que les maladies y avaient cauſé? que ſerait devenue cette flotte immenſe dans une mer étroite qu'elle connaiſſait peu, & où elle n'avait pas de port pour ſe réfugier en cas d'accident? N'aurait-ce pas été le ſecond tome *de la fameuſe Armada* de Philippe II, à-peu-près dans la même mer? La tempête n'en eût-elle pas détruit ou fait échouer la plus grande partie, & la Flotte Anglaiſe n'eût-elle pas détruit le reſte avec la plus grande facilité, *comme cela eſt arrivé alors?* Peut-on imaginer que M. le Comte d'Orvillier ne connaiſſait pas toute le danger de ſa poſition? peut-on imaginer qu'il

n'avait pas toujours cet événement devant les yeux, ou qu'il ne prévoyait pas toutes les ſuites funeſtes qu'il aurait eu, s'il fût arrivé? *Suites* qui ne ſe bornaient pas à la perte de ſa flotte. Quelqu'un oſerait-il dire qu'il convenait à M. le Comte d'Orvillier de mettre encore de nouveaux embarras à ſa ſituation, dans le cas dont je viens de parler, en formant des projets d'attaque ſur Plymouth? Revenons aux opérations maritimes de cette campagne.

L'Amiral Biron ayant ſi mal-réuſſi dans les Indes Occidentales fut rappellé, & M. l'Amiral Rodney ayant été nommé pour y commander parti des ports d'Angleterre vers la fin de Novembre, à la tête de vingt-un vaiſſeaux de ligne & de pluſieurs tranſports. Il eut ordre, chemin faiſant, d'aller ravitailler Gibraltar, & emmena ſur ſon bord M. le Prince Guillaume-Henri, troiſième fils du Roi, âgé alors de quatorze ans. — Ce jeune Prince n'a plus quitté la mer depuis ce moment-là juſqu'aujourd'hui, & quoiqu'il ſoit impoſſible *de ne pas admirer le courage*, *la conſtance & l'application de ce jeune Prince*, cependant il paſſe *même très-lentement* par tous les grades, en attendant

qu'il parvienne un jour au commandement des flottes.

M. l'Amiral Rodney exécuta sa commission pour Gibraltar sans le moindre obstacle & avec tout le bonheur possible ; car ayant rencontré huit Vaisseaux de ligne Espagnols qui bloquaient cette place par mer, il les attaqua avec ses vingt-un vaisseaux, en prit quatre ; le St. Domingue sauta sans qu'on puisse savoir par quel accident, les autres s'échappèrent. M. Rodney eût encore le bonheur de rencontrer presque à l'entrée du Détroit une flotte marchande, richement chargée pour les Colonies Espagnoles en Amérique, dont il s'empara sans coup férir.

Je ne dois point passer sous silence une des plus belles actions qui ait eu lieu pendant cette guerre, & dont on n'a presque pas parlé. Je ne connais cependant pas d'action qui puisse caractériser davantage *le noble courage & le patriotisme* de la Nation Espagnole. La voici :

Un des vaisseaux dont s'était emparé l'Amiral Rodney, se trouvant trop faible d'équipage pour manœuvrer par un gros temps, & se trouvant sur le point de périr ou d'échouer, les Anglais voulurent forcer les Prisonniers

Eſpagnols, qu'ils avaient renfermé à fond de cal, de les aider à ſauver le vaiſſeau. Ces Priſonniers répondirent tous qu'ils étaient prêts à périr avec leurs vainqueurs, mais qu'ils ne leur donneraient aucune aſſiſtance pour les tirer de danger, à moins qu'ils n'euſſent la liberté de ramener le vaiſſeau dans un des ports d'Eſpagne. La néceſſité ayant forcé les Anglais d'y conſentir, les Eſpagnols ramenèrent leurs vainqueurs priſonniers à Cadix. L'hiſtoire ancienne ou moderne n'offre que bien peu d'exemples d'un pareil courage & d'un pareil patriotiſme. *Une action ſi glorieuſe* pour la Nation Eſpagnole & le nom *de tous ces braves gens* devrait être immortel dans les faſtes de l'Eſpagne; mais je ne ſais par quelle fatalité, *les actions de courage qui ont eu le plus d'éclat* pendant cette guerre ont été tout-à-coup enſevelies dans l'oubli le plus profond. Cette circonſtance réduiſit à trois vaiſſeaux de ligne les avantages de M. l'Amiral Rodney à Gibraltar.

Ce fut à-peu-près dans le même temps que l'Angleterre fit attaquer par des forces très-ſupérieures l'eſcorte que les Hollandais avaient donné à pluſieurs vaiſſeaux marchands de leur

nation qui portaient des munitions navales dans les ports de France. — L'Amiral Hollandais trop faible pour faire aucune résistance, céda à la force, mais sauva une grande partie du convoi, qui se rendit à sa destination. Les Anglais, en s'emparant de la Flotte Hollandaise, exigèrent que l'Amiral remît son pavillon (*), & l'amenèrent dans leur ports, d'où il retourna bientôt après en Hollande, avec toute sa flotte. Passons à la campagne de 1780.

M. l'Amiral Rodney, en arrivant aux Indes Occidentales, avait des forces bien supérieures à celles que la France avait alors dans ces parages; mais ces forces étaient commandées par M. de la Motthe-Piquet, qui a donné tant de preuves de son habileté & de son courage pendant cette guerre. — Avec de si faibles forces, M. de la Motthe-Piquet empêcha non seulement l'Amiral Rodney de rien entreprendre contre les Etablissemens Français, mais même contre les convois qui lui furent envoyés; de sorte qu'il n'y eut pas un vaisseau de pris; & il se soutint sans le moindre échec jusqu'à l'arrivée de M. le Comte de Guichen, à qui la France

(*) N'ÉTAIT-CE pas jouer la comédie?

donna cette année le commandement de ses flottes dans les Indes Occidentales.

Lorsque M. de Guichen fut arrivé, les flottes devinrent égales de part & d'autre, & il y eut peu de temps après un de ces combats qui ne décident rien, & qui n'ont été que trop fréquens pendant cette guerre. J'ai déja fait voir que ce n'était pas aux Flottes Françaises à chercher les Flottes Anglaises, & qu'il devait leur suffire de les éloigner & de les empêcher de mettre obstacle à leurs opérations; car la France a toujours fait *une guerre vive & offensive.* Après ce combat, les deux flottes ne se rencontrèrent plus, & M. le Comte de Guichen se rendit à St. Domingue, avec toute sa flotte, jusqu'à ce que le temps des opérations dans les Indes Occidentales fut passé.

M. l'Amiral Rodney, jugeant de l'avenir par le passé, & croyant que les Français ne pouvaient que se répéter dans leurs opérations, imagina que M. de Guichen se porterait en Amérique, comme l'avait fait M. le Comte d'Estaing la campagne précédente. En conséquence, il crut devoir l'y prévenir.

Il n'était cependant pas bien difficile à M. l'Amiral Rodney de prévoir que la France

venant de faire paſſer aux Américains un renfort de ſix mille hommes eſcortés par une eſcadre de cinq ou ſix vaiſſeaux de ligne, ſous les ordres de M. le Comte du Baras, qui devait reſter en Amérique, la France ſerait tranquille cette campagne ſur le ſort des Américains, & qu'elle n'entreprendrait plus rien en Amérique. Il devait donc ſoupçonner que M. de Guichen avait de tous autres projets à exécuter, il ne pouvait pas même ignorer que l'on avait raſſemblé à St. Domingue un nombreux convoi pour la France & pour l'Eſpagne en Europe. Il devait donc ne pas perdre de vue un inſtant M. le Comte de Guichen, & il devait s'oppoſer de toutes ſes forces au départ de ce convoi dont il ſavait que la France & l'Eſpagne avaient le plus grand beſoin (*). Quoi qu'il en ſoit de ces obſervations, M. Rodney ne les fit pas, & il ſe rendit en Amérique, d'où il annonça bientôt après qu'il rendrait bon compte de la flotte de M. le Comte du Baras; mais il en fut de cette flotte ce qu'il en avait été de la flotte de M. le

(*) Ce fut cette campagne que la France commença à donner des eſcortes aux vaiſſeaux marchands.

Comte d'Estaing la campagne précédente ; c'est-à-dire que l'Amiral Anglais n'entreprit rien sur elle ; quant à M. de Guichen, il partit bientôt après de St. Domingue avec presque toute sa flotte & un convoi immense qu'il conduisit à Cadix sans perdre un seul vaisseau : venons à ce qui se passa dans les mers d'Europe.

La France ayant pourvu à la défense de ses isles & à la protection des Américains, n'avait projetté aucune opération en Europe, & se tenait tranquille dans ses ports en attendant le convoi qui devait lui arriver des Indes Occidentales ; ayant seulement à Brest quelques vaisseaux toujours prêts à mettre en mer au premier ordre. Il en était de même de l'Espagne qui ne pensait qu'à garder le Détroit & empêcher qu'on envoyât des secours à Gibraltar.

Quoique tout indiqua ces dispositions de la France & de l'Espagne, cependant la Cour de Londres imagina que ces Puissances projetaient encore une jonction pour venir menacer les Ports d'Angleterre, & ce fut pour la prévenir qu'on envoya l'Amiral Darby *se morfondre devant Brest*, avec ordre d'attaquer

la Flotte Française si elle sortait du port.

Ce n'était pas assez de cette crainte imaginaire & de cette bévue, il fallait y mettre le comble en envoyant sous une faible escorte un convoi immense, destiné pour les Indes Occidentales & pour les Indes Orientales sans ordonner a la flotte devant Brest de l'accompagner jusqu'à ce qu'il eût quitté le cap de Finisterre. La Flotte Espagnole instruite *de cette imprudence*, je crois que c'est le nom le plus doux que l'on puisse donner à cette conduite, sortit de Cadix, & s'empara de tout le convoi qui était venu *se livrer lui-même* entre ses mains, il n'y eut que l'escorte qui échappa.

Lorsqu'on en fit des reproches à la Chambre-Haute au Lord Sandwich, premier Lord de l'Amirauté, il dit qu'il eût été imprudent à la flotte devant Brest de s'éloigner & de se porter jusqu'au cap de Finisterre. Comme j'ai déja parlé ailleurs de cette réponse (*), je me contenterai de dire ici que, s'il était imprudent à la Flotte Anglaise de se porter

(*) Voyez la première partie de l'exposé des opérations des Ministres d'Angleterre.

juſqu'au cap de Finiſterre pour eſcorter le convoi, c'était une preuve évidente *que l'on y appercevait quelque danger.* Il était donc bien plus imprudent encore d'y envoyer un convoi immenſe ſous une faible eſcorte. N'était-ce pas l'envoyer à une perte certaine ? Au reſte, il eſt difficile *de deviner* pourquoi il eût été imprudent à la Flotte Anglaiſe de ſe porter juſqu'au cap de Finiſterre.

Le Lord Sandwich dit encore que la perte de ce convoi était l'effet d'un de ces haſards qui ne ſont que trop communs à la guerre. J'en ai aſſez dit pour que l'on puiſſe juger que, ſi celle-ci eſt l'effet du haſard, il n'y a plus rien qu'on ne puiſſe mettre ſur le compte du haſard ; de ſorte qu'on peut dans la ſuite ſe diſpenſer de toute réflexion, de toute précaution, de toute prudence dans la conduite des affaires d'une guerre ; dès-lors la conduite des Miniſtres devient très-aiſée, *le haſard ſeul doit répondre des événemens.*

Quelques mois après, M. le Comte d'Eſtaing qui s'était rendu à Cadix, prit le commandement de l'eſcorte du nombreux convoi qui était arrivé des Indes Occidentales, & l'amena dans les ports de France ſans perdre

un ſeul vaiſſeau. Ce fut cette même année que la ligue du Nord prit toute la conſiſtance poſſible, & que la Ruſſie qui était le chef de cette ligue, envoya dix-ſept vaiſſeaux de ligne qui s'arrêtèrent quelque temps aux Dunes ſur les côtes d'Angleterre. Cette flotte établit enſuite ſa croiſière, partie dans la Méditerranée, partie dans l'Océan & partie dans la Baltique. Par cette diſpoſition, la Ruſſie fut en état de faire reſpecter par-tout ſon pavillon & celui des autres Puiſſances qui avaient accédé au traité de neutralité.

CETTE diſpoſition de la Flotte Ruſſe parut aſſez ſérieuſe au Lord Stormont, alors Secrétaire d'Etat, pour le déterminer à rendre une ordonnance par laquelle il preſcrivait aux Officiers commandant les Vaiſſeaux Corſaires ou autres de ne viſiter les Vaiſſeaux Ruſſes qu'avec tous les ménagemens poſſibles, & il leur indiqua enſuite les effets qui pouvaient être regardés comme contrebande, ſans dire un ſeul mot *des munitions navales;* de ſorte qu'après cette ordonnance le tranſport des munitions navales fut abſolument permis, *comme il l'était de droit* par les anciens traités concernant les Puiſſances neutres. On

voit que cette ordonnance était ſuperflue, on voit auſſi qu'elle devenait commune, comme elle l'a été en effet pour toutes les Puiſſances neutres.

La Hollande ayant été une des premières à accéder au traité de neutralité, il n'y avait donc plus d'occaſion de lui reprocher d'avoir tranſporté des munitions navales dans les ports de France, reproche très-injuſte dès ſon origine, comme je viens de le faire voir. Cependant ce fut dans le même temps que cette ordonnance parut, que la Cour de Londres déclara la guerre à la Hollande, & cette déclaration était fondée particuliérement ſur les reproches qu'on lui faiſait d'avoir permis l'importation des munitions navales dans les ports de France. On voit que quelque injuſte que fût ce reproche dès ſon origine, il n'avait plus alors le moindre fondement. Quel pouvait donc être vrai le motif de la déclaration de cette guerre? Je le ferai connaître ailleurs.

Lorsque la Cour de Londres déclara la guerre à la Hollande, c'était le moment où les Vaiſſeaux Hollandais, tranquilles ſur la foi des traités, revenaient paiſiblement & ſans la moindre protection dans leurs ports. L'Angleterre ayant

diſtribué une multitude de lettres de marque, la mer ſe trouva bientôt couverte de corſaires qui s'emparèrent de preſque tous les Vaiſſeaux Hollandais qui retournaient dans leurs ports; c'eſt ainſi que l'Angleterre tâcha de faire oublier à la nation l'imprudence qui avait occaſionné *la perte de ſon convoi pour les deux Indes.* Telle fut la fin de la campagne de 1780.

Il y eut cette même année un ouragan affreux, qui bouleverſa preſque toutes les Indes Occidentales. Heureuſement pour la France & pour l'Angleterre, elles n'y avaient plus qu'un très-petit nombre de vaiſſeaux qui ſouffrirent exceſſivement : paſſons à la campagne de 1781.

M. l'Amiral Rodney revint de très-bonne-heure d'Amérique, où il n'avait rien fait, dans les Indes Occidentales, où la France n'avait point de flotte, & où les Colonies étaient encore dans la plus grande détreſſe, occaſionnée par les accidens qu'avait cauſé l'ouragan violent dont je viens de parler. M. l'Amiral Rodney voulant profiter de cette dernière circonſtance où tout le monde était encore dans la déſolation, M. l'Amiral Rod-

ney, étant maître de la mer *où il n'y avait perſonne pour lui en diſputer l'empire*, forma des projets de conquêtes, & crut que la victoire ſuivrait par-tout ſes pas. Plein de cette idée, il commença par attaquer avec toute ſa flotte & quatre mille hommes de débarquement l'iſle de St. Vincent, qui n'était défendue que par ſix ou ſept cents Français.

M. *du Montet*, ancien Commandant de cette iſle, homme de beaucoup de courage & d'intelligence, avait fait de ſi bonnes diſpoſitions, qu'il ne fut pas difficile à ſon ſucceſſeur, qui arriva la veille de l'attaque, de repouſſer par-tout les Anglais & de les obliger enfin de ſe rembarquer. Tel fut le ſuccès de la première opération de M. l'Amiral Rodney; mais il eut bientôt occaſion d'oublier ce revers en marchant à des conquêtes plus faciles & plus lucratives.

L'ANGLETERRE ayant déclaré la guerre à la Hollande, M. l'Amiral Rodney marcha avec toutes ſes forces de terre & de mer contre St. Euſtáche, qui était défendu *au plus par cent hommes*, dont la plus grande partie *était invalide*. On ignore encore, & je crois qu'on ignorera long-temps, *quelle réſiſtance*

fit

fit ou put faire une garnifon auffi faible. Quoi qu'il en foit de cette réfiftance, M. l'Amiral Rodney traita l'ifle de St. Euftache comme un pays pris à difcrétion ; il dépouilla les habitans de tout ce qu'ils avaient de plus précieux ; il les traita avec la plus grande violence & fe contenta de leur laiffer la vie. M. Rodney s'empara de tous les bâtimens qui étaient dans le port, & ne voulant pas que rien pût lui échapper, il fit pourfuivre un Vaiffeau de guerre Hollandais qui était la feule défenfe de ce port, & qui s'était retiré à l'approche de toute la Flotte Anglaife. Ce vaiffeau fut bientôt pris, & le Commandant mourut peu de temps après de chagrin du traitement qu'il éprouvait & qu'on faifait éprouver à fes compatriotes. Tout cela n'a pas fuffi pour fatisfaire M. l'Amiral Rodney; il voulut rendre fa conquête encore plus utile en laiffant flotter dans l'ifle le Drapeau Hollandais, afin d'y attirer les vaiffeaux qui ignoreraient qu'il s'en fût rendu maître; *& ce piège tendu à la bonne-foi des navigateurs* dans un port ci-devant neutre, n'a que trop bien réuffi.

Cette *immortelle conquête* fut célébrée à

Londres, où j'étais alors, avec tout l'éclat poſſible : on fit ſonner les cloches, on tira le canon, on fit des chanſons, on fit des plaiſanteries très-fines ſur les *mein hirs* & ſur les grandes culottes de leurs matelots; on diſtribua de la bière aux troupes pendant leurs exercices, &c.... &c.... Mais cette joie paſſa bien vîte, & on eut bientôt lieu *de chanter ſur un autre ton.*

Le premier accident qui ſuivit cet événement, fut que M. de la Motthe-Piquet s'empara dans les mers d'Europe de 20 ou 22 vaiſſeaux que M. l'Amiral Rodney s'était preſſé d'envoyer en Angleterre chargés de la plus riche partie des dépouilles des habitans de St. Euſtache. M. Rodney en traitant St. Euſtache *ſans diſcrétion* ne croyait pas travailler pour les Français. *C'eſt ainſi que la Providence qui eſt juſte, ſe joue des projets des faibles humains.*

M. le Comte de Graſſe, à qui la France avait donné cette année le commandement de ſes flottes dans les Indes Occidentales, étant arrivé vers le milieu du mois de Mai à la Martinique avec des forces un peu ſupérieures à celles de l'Amiral Rodney, changea bientôt la face des affaires.

M. Rodney ne voulant pas quitter ſa glorieuſe & ſon utile conquête de St. Euſtache, garda près de lui le Sandwich, vaiſſeau de quatre-vingt ou quatre-vingt-dix canons, & chargea M. l'Amiral Hood d'aller au devant de M. le Comte de Graſſe avec des forces inférieures. Il y eût dans cette occaſion deux combats qui ne décidèrent rien; mais M. l'Amiral Hood eut la gloire de combattre avec des forces inférieures ſans qu'on put ſe flatter d'avoir remporté ancun avantage ſur lui. — Il eſt difficile de croire que l'Amiral Français n'eût pas pu mieux faire.

Peu de temps après, M. le Comte de Graſſe fut attaquer l'iſle de Tabago, dont M. le Marquis de Bouillé s'empara avec cette célérité, ce courage, cette habileté *qui l'ont caractériſé dans toutes les entrepriſes qu'il a formées.* M. Rodney fit mine de vouloir attaquer la Flotte Françaiſe qui ne lui était pas fort ſupérieure, & de ſecourir Tabago; mais il n'oſa pas le tenter, quoique cette conquête ſe ſoit faite ſous ſes yeux.

C'est ainſi que ſe paſſa le temps des opérations dans les Indes Occidentales; après quoi M. le Comte de Graſſe ſe porta ſur la Cheſapeak

pour y exécuter la commission dont il était chargé contre l'armée du Lord Cornwallis. Quelqu'importante que fut cette opération, M. l'Amiral Rodney ne jugeant pas qu'il y eut rien qui pût mériter sa présence, se contenta de faire suivre l'Amiral Français par M. l'Amiral Hood *avec des forces inférieures*, & il y eut encore dans cette occasion un de ces combats qui ne décident rien ; quant à lui il revint *triomphant* (*) en Europe *dans un des meilleurs vaisseaux* de la Flotte Anglaise. M. Rodney n'ayant pu emporter avec lui dans ce vaisseau toutes les richesses qu'il avait amassé à St. Eustache, fut obligé d'y laisser une somme très-considérable d'argent qui fut distribuée aux Soldats Français lorsqu'ils s'emparèrent l'année d'ensuite de cette isle : venons à ce qui se passa dans les mers d'Europe.

La France commença cette campagne par former une entreprise sur l'isle de Jersey, & le Commandant de cette entreprise qui se con-

(*) Tout le monde sait qu'après son arrivée à Londres, M. Rodney parut à la Cour dans l'équipage le plus riche & le plus recherché.

duisit avec beaucoup de courage & qui a été tué, n'a échoué que parce qu'il n'avait avec lui qu'environ douze cents hommes, au lieu de deux mille ou deux mille cinq cent, dont il aurait eu besoin pour réussir.

L'Espagne ayant résolu cette année de s'emparer de l'isle de Minorque, fit équipper à Cadix une flotte considérable sur laquelle elle fit embarquer un grand nombre de troupes sous les ordres de M. le Duc de Crillon. Il était impossible de prendre le change sur la destination de cet armement; cependant l'Angleterre ne l'a pas même soupçonnée, puisqu'elle n'a donné aucun ordre pour la defense de Minorque, & que le Général Muray qui commandait dans cette isle, a été surpris au point qu'il a été obligé d'abandonner beaucoup de provisions, une partie de son apothicairerie, & qu'il y eut quelques troupes qui ont eu beaucoup de peine à rentrer dans le fort St. Philippe. M. le Duc de Crillon ayant débarqué dans l'isle *sans le moindre obstacle*, fit bientôt après le siège de ce fort qui se rendit au bout de peu de jours; c'est ainsi que toute l'isle tomba entre les mains des Espagnols & des Français qui avaient agi de concert dans cette expédition: poursuivons.

Les flottes combinées voulant empêcher l'Angleterre de donner du secours à Minorque, & assurer la riche flotte qui venait de la Havane, se rendirent maître de l'Océan, & forcèrent la Flotte Anglaise de se retirer dans ses ports. --- Ce fut dans ce même temps que se donna le combat de *Doguer-banc* entre une Flotte Hollandaise & une Flotte Anglaise ; ce combat a été le plus vif & le plus meurtrier qui se soit donné pendant toute cette guerre, & les deux flottes se séparèrent enfin étant hors d'état de combattre l'une & l'autre ; cependant tout l'avantage était du côté des Anglais, puisqu'ils avaient des vaisseaux d'une force bien supérieure à ceux des Hollandais. Revenons encore sur les opérations des flottes combinées.

Les ouragans qui sont ordinaires à l'approche de l'Equinoxe, maltraitèrent si fort ces flottes, qu'elles furent obligées de quitter leur croisière avant même que le convoi de la Havane fût arrivé, & de rentrer dans leurs ports très-maltraitées, & ayant besoin d'un radoub considérable qui devait les y arrêter long-temps. La Flotte Anglaise qui était restée dans ses ports pendant toute cette croi-

ſière & qui n'avait rien ſouffert, pouvait donc alors ſans danger ſe rendre maître de la mer à ſon tour, tenter d'enlever le riche convoi que l'Eſpagne attendait de la Havane, tenter de ſecourir Gibraltar & Minorque : *toutes ces opérations étaient certainement très-poſſibles & ſans danger.* Cependant la flotte d'Angleterre n'en a entrepris ancune, & s'eſt contentée d'aller croiſer ſur les côtes d'Irlande pour éloigner quelques Corſaires Français qui inquiétaient ces parages : c'était bien *anoblir des Corſaires Français* que d'envoyer *la grande flotte d'Angleterre* pour les combattre dans un temps où elle avait tant d'autres choſes de la plus grande importance à exécuter. Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire encore, c'eſt que les Miniſtres ſe ſont vantés *de cette belle opération*, & l'ont fait beaucoup valoir lors de la rentrée du Parlement d'Irlande.

Après tous ces événemens, la France voulant conſerver ſa ſupériorité dans les Indes Occidentales & dans les Indes Orientales, mit en mer, vers le mois de Décembre, un convoi immenſe ſous la protection de quinze vaiſſeaux de ligne, commandés par M. le

Comte de Guichen. — L'Amiral Kempelfeld avec une eſcadre de ſix vaiſſeaux de ligne attaqua ce convoi dans le moment où M. le Comte de Guichen avec toute ſa flotte s'en était trop écarté pour pouvoir le protéger, & enleva plus de trente bâtimens de tranſport chargés de troupes & de différentes munitions.

Il y eut certainement beaucoup de courage & d'habileté dans M. l'Amiral Kempelfeld, d'oſer former & exécuter une pareille entrepriſe avec des forces auſſi faibles que celles qu'il commandait. On n'ignorait pas, ou on ne devait pas ignorer qu'il était à la hauteur de Breſt lorſque le convoi ſortit de ce port; il fallait donc commencer ou par le combattre & l'éloigner, ou prendre les plus grandes précautions pour la protection de ce convoi : ce qui paraît très-poſſible avec une flotte auſſi ſupérieure que celle qui était ſous les ordres de M. le Comte de Guichen.

Le reſte du convoi fut diſperſé par les tempêtes, & rentra difficilement dans les ports de France. M. le Marquis de Vaudreuil qui avait eu l'habileté d'arrêter les progrès de l'Amiral Kempelfeld avec deux vaiſſeaux qu'il avait à ſes ordres, *fut le ſeul qui ſut vaincre*

auſſi les tempêtes, & qui ſe rendit avec ſes deux vaiſſeaux & pluſieurs tranſports à la Martinique. Paſſons à la campagne de 1782.

M. le Comte de Graſſe ayant fini avec ſuccès ſes opérations ſur la Cheſapeak contre l'armée du Lord Cornwallis, revint aux Indes Occidentales, où il ſe trouva de beaucoup ſupérieur à M. l'Amiral Hood, qui y commandait alors les Flottes Anglaiſes ; & peu de temps après ſon retour, M. le Marquis de Bouillé forma le projet de s'emparer de St. Euſtache : les obſtacles qu'il rencontra en arrivant ſur les côtes de cette iſle, ne lui permirent de débarquer qu'une très-petite partie des troupes qu'il avait avec lui, & cela encore avec bien de la difficulté. Cet accident aurait déconcerté & fait échouer tout autre Général, mais M. le Marquis de Bouillé, *incapable de ſe rebuter par les obſtacles*, joignant le courage à la célérité, pénétra promptement dans l'iſle, fit priſonnier le Commandant qu'il trouva ſur ſa route, attaqua & prit une partie de la garniſon qui faiſait l'exercice, pénétra enſuite dans le fort où il ſurprit le reſte de la garniſon qui était encore au lit, & la fit priſonnière. C'eſt ainſi qu'il s'empara, le

26 Novembre 1781, preſque dans un inſtant de toutes les forces que les Anglais avaient à St. Euſtache, & qui étaient au moins doubles de celles qu'il avait pu débarquer. — Ayant été informé enſuite qu'il y avait une ſomme conſidérable que M. Rodney n'avait pu emporter avec lui, il s'en empara, & la fit diſtribuer aux ſoldats qui l'avaient ſecondé avec tant de bravoure; après quoi il retourna à la Martinique, d'où il envoya des troupes s'emparer de *Denemary* & d'*Eſſequebo*. Telle fut la ſuite des *brillantes conquêtes de M. l'Amiral Rodney* ſur la Hollande.

Après cette expédition, M. le Comte de Graſſe forma le projet d'attaquer l'iſle de St. Chriſtophe. M. le Marquis de Bouillé ayant raſſemblé les troupes néceſſaires à cette opération, débarqua dans l'iſle, & forma le ſiège du fort qui paſſait pour imprenable, mais dont il vint à bout en très-peu de temps.

M. l'Amiral Hood croyant pouvoir ſecourir St. Chriſtophe, vint pour cet effet avec une flotte de dix-huit ou vingt vaiſſeaux de ligne & quelques troupes de débarquement. M. le Comte de Graſſe informé de ſon arrivée, fut à lui, & M. l'Amiral Hood eut l'adreſſe de

gagner la baie de Baſſeterre & de s'y emboſſer. Il débarqua enſuite les troupes qu'il avait avec lui, mais ſans ſuccès; elles furent repouſſées par M. le Marquis de Bouillé dans toutes leurs attaques & obligées de ſe rembarquer. C'eſt ainſi que M. le Marquis de Bouillé ſurmonta tous les obſtacles qui pouvaient s'oppoſer à ſa conquête; & on voit qu'ils étaient grands, puiſqu'après la manœuvre de M. l'Amiral Hood, il n'avait preſque plus de relation avec la Flotte Françaiſe, & qu'il s'eſt trouvé fort long-temps entre deux feux. — M. l'Amiral Hood reſta emboſſé à Baſſeterre pendant tout le ſiège du fort de St. Chriſtophe: *nouvel obſtacle* pour M. le Marquis de Bouillé, parce que la garniſon de ce fort, voyant toujours la Flotte Anglaiſe à Baſſeterre, ne pouvait faire qu'une réſiſtance plus conſtante & plus vigoureuſe par l'eſpoir que lui donnait cette flotte d'être enfin ſecourue. Dès que le fort fut pris, la flotte de l'Amiral Hood ſe retira ſans le moindre accident. Cet événement eſt trop extraordinaire pour ne pas exiger quelques obſervations. Je le répète ces obſervations *ne ſont que haſardées*, car

je ne suis pas marin : c'est aux gens du métier à juger si elles ont quelque valeur.

Une flotte embossée est une flotte dont tous les vaisseaux sont arrêtés par deux ancres, une sur l'avant, l'autre sur l'arrière, chaque vaisseau présentant le travers à l'ennemi. Une flotte dans cette position a besoin de beaucoup de temps pour remettre à la voile, parce qu'il lui faut beaucoup de temps pour lever ses ancres, & cette manœuvre ne peut se faire sans être apperçue très-aisément; comment se peut-il donc que cette flotte n'ait pas été observée d'assez près pour connaître le moment où elle se préparait à partir? Comment se peut-il faire qu'elle soit partie & qu'elle soit échappée à la Flotte Française, qui était forte de trente ou trente-deux vaisseaux de ligne, sans en être apperçue ou sans éprouver le moindre accident? Cela peut paraître très-extraordinaire, & c'est sans doute la singularité de cet événement qui a fait prêter à M. le Marquis de Bouillé le bon-mot que voici : on dit qu'après s'être rendu maître du fort de St. Christophe, ayant appris que la flotte de l'Amiral Hood s'était retirée, il répondit : *Cela n'était pas dans*

la capitulation. On voit que l'on dit des bons-mots ici comme par-tout ailleurs. Une flotte dans la position de celle de M. l'Amiral Hood ne peut remettre promptement à la voile qu'autant qu'elle coupe ses cables, & c'est ce qui n'est point arrivé à la Flotte Anglaise. Quelque puisse être la cause de cet événement, *il a coûté bien cher ensuite.* Passons à d'autres observations.

Une flotte embossée est, comme je l'ai déja dit, une flotte dont les vaisseaux sont sur deux ancres; cette flotte est fixe dans la place qu'elle occupe, & ne peut plus manœuvrer. Dans cette position, la flotte ennemie peut diriger ses attaques sur quel point elle juge à propos, sans crainte d'y rencontrer à l'avenir d'autres obstacles que ceux qui lui sont présentés, puisque chaque vaisseau de la flotte embossée est, pour ainsi dire, enchaîné par ses ancres & ne peut plus manœuvrer.

N'ÉTAIT-IL donc pas possible à M. le Comte de Grasse, dont la flotte était très-supérieure à celle de M. l'Amiral Hood, d'occuper tout le front de la flotte ennemie, & d'attirer sur lui tout son feu en l'attaquant d'aussi près ou d'aussi loin qu'il l'aurait jugé à propos? Ne pou-

vait-il pas faire attaquer en même temps les vaiſſeaux des flancs par des forces ſupérieures & renouveller ces attaques auſſi ſouvent qu'il l'aurait voulu, juſqu'à ce que ces vaiſſeaux fuſſent pris, brûlés ou coulés à fond?

Cette beſogne une fois faite, la Flotte Anglaiſe eût été perdue ſans reſſource, & il n'en ſerait pas échappé un ſeul vaiſſeau, puiſqu'elle pouvait être alors attaquée de front, par ſes flancs & par ſes derrières, à cauſe de la ſupériorité de la Flotte Françaiſe, ſans pouvoir faire le moindre mouvement pour s'échapper; *l'on n'a pas même beſoin de la ſupériorité dans cette circonſtance*: enfin n'était-il pas poſſible de la brûler? Dans quelle poſition peut-on brûler une flotte, ſi ce n'eſt lorſqu'elle eſt emboſſée? N'eſt-ce pas dans cette poſition que les Ruſſes ont brûlé la Flotte Turque dans la dernière guerre de la Ruſſie contre la Porte?

L'Amiral Français n'avait rien à redouter en formant cette entrepriſe, puiſqu'en prenant ou en brûlant la Flotte Anglaiſe, il trouvait de quoi réparer bien amplement les pertes qu'il aurait pu faire en l'attaquant avec la plus grande vigueur; l'Amiral Français avait

tout le temps poſſible pour exécuter cette opération, parce qu'il ne craignait pas d'avoir bientôt ſur les bras des forces ſupérieures comme M. le Comte d'Eſtaing à Ste. Lucie; d'ailleurs la poſition de M. l'Amiral Hood dans la rade de Baſſeterre, était bien différente de celle de M. Barrington dans le port de Ste. Lucie.

M. Hood n'avait aucune protection à attendre du côté de l'iſle St. Chriſtophe, puiſque M. le Marquis de Bouillé avait obligé les troupes qui la défendaient de ſe retirer dans le fort où il les tenait aſſiégées, tandis que M. l'Amiral Barrington, étant emboſſé *dans le port de Ste. Lucie*, dont les Anglais étaient maîtres, pouvait être protégé par les batteries qui étaient, *ou qui pouvaient être conſtruites ſur le rivage.* Je ne puis trop le répéter, ces obſervations ne ſont que haſardées, c'eſt aux gens du métier à les juger.

Peu de temps après cette expédition, M. l'Amiral Rodney arriva aux Indes Occidentales avec un renfort conſidérable, & fit ſa jonction avec l'Amiral Hood ſans le moindre obſtacle; par cette jonction M. Rodney ſe trouva très-ſupérieur à M. le Comte de Graſſe.— La Flotte Françaiſe était alors à la Martini-

que où l'on préparait un nombreux convoi pour une expédition que l'on avait projetée. Lorsque tout fut prêt, la Flotte Française mit à la voile pour se rendre à St. Domingue, où elle devait se joindre à une Flotte Espagnole, & aller ensuite de concert attaquer la Jamaïque : M. le Marquis de Bouillé devait commander les opérations dans l'isle, & il suffit de le nommer pour appercevoir que la conquête de cette isle était certaine.

Dès que la Flotte Française eut mis en mer, M. l'Amiral Rodney se mit à sa suite & l'atteignit le 9 Avril, où il y eut un de ces combats de peu d'importance, & sans aucun avantage de part ou d'autre. L'objet de l'Amiral Français dans cette circonstance devait être de poursuivre sa route avec toute la célérité possible & d'éviter le combat à quelque prix que ce pût être; il avait déja gagné assez d'avance sur l'Amiral Rodney pour être assuré de réussir, lorsqu'un événement de peu d'importance fit oublier le 12 Avril à M. le Comte de Grasse le véritable objet dont il devait s'occuper.

Il y avait dans l'arrière-garde de la Flotte Française un vaisseau qui marchant moins bien

bien que les autres, était ſur le point de tomber entre les mains des premiers vaiſſeaux de l'avant-garde de la Flotte Anglaiſe. La perte de ce vaiſſeau n'était rien dans un moment où M. de Graſſe ſavait qu'il avait une opération de la plus grande importance à exécuter, & qu'après ſa jonction avec la Flotte Eſpagnole, il aurait une ſupériorité qui le rendrait maître de la mer; il n'ignorait pas qu'il était alors de beaucoup inférieur à M. l'Amiral Rodney; enfin il ſavait que tout le ſuccès de cette campagne dépendait de la célérité de ſa marche; malgré toutes ces conſidérations M. le Comte de Graſſe voulut ſauver ce vaiſſeau, & marcha lui-même à ſon ſecours.

Ce mouvement lui fit perdre toute l'avance qu'il avait ſur M. l'Amiral Rodney, ce mouvement dérangea totalement ſon ordre de bataille, les élémens concoururent encore à rendre ce mouvement plus funeſte; il y eut des calmes qui arrêtèrent la Flotte Françaiſe & l'empêchèrent de venir au ſecours de ſon Amiral.

Il ne fut pas difficile à M. Rodney de profiter de toutes ces circonſtances, & le combat

s'étant engagé, dura juſqu'à la nuit, que M. le Comte de Graſſe ſe rendit avec ſon vaiſſeau Amiral *la Ville de Paris*, que les flots ont enſuite englouti dans ſon paſſage en Angleterre, comme ſi le Ciel eût voulu enlever à l'Angleterre le principal monument d'une victoire qu'elle devait à un concours de tant d'événemens auxquels elle ne devait pas s'attendre. M. Rodney prit encore trois vaiſſeaux que les flots ont auſſi englouti, & en brûla un quatrième. Après cet événement, M. le Marquis de Vaudreuil, qui avait combattu avec la plus grande valeur, rejoignit le reſte de la Flotte Françaiſe, & la conduiſit ſans le moindre accident à St. Domingue. M. de Bougainville, dont je crois que c'eſt faire l'éloge le plus complet, que d'annoncer ici *l'eſtime & l'amitié* que M. le Comte d'Eſtaing a pour lui, ſe retira à St. Euſtache pour réparer les dommages extraordinaires qu'il avait reçus dans le combat.

La fortune fit encore des nouveaux efforts en faveur de la Flotte Anglaiſe; & M. l'Amiral Hood ayant ſuivi la Flotte Françaiſe, rencontra & prit deux vaiſſeaux de ligne & une frégate, qui ayant été maltraités dans le

combat du 9 Avril, s'étaient rendus à la Guadeloupe pour s'y réparer. Ces vaiſſeaux n'ayant pas pu prévoir & n'étant pas informés de la funeſte journée du 12 Avril, ſe rendaient à St. Domingue. Telle fut la célèbre journée du 12 Avril 1782 (*). Obſervons que dans cette journée, la ſupériorité du nombre, les élémens & une multitude d'autres circonſtances dont il eſt inutile de parler encore ont combattu en faveur de l'Angleterre : voyons quelles en ont été les ſuites.

M. l'Amiral Rodney ſe rendit à la Jamaïque avec ſa flotte & ſes trophées, il envoya delà M. l'Amiral Hood obſerver les Flottes Françaiſes & Eſpagnoles qui étaient à St. Domingue. — Toute l'Europe croyait que c'en était fait de ces flottes; & M. l'Amiral Rodney entretenait cette opinion par l'eſpoir continuel qu'il donnait de ſes ſuccès à venir. Il ne s'agiſſait pas ſeulement de détruire ces flottes, mais il s'agiſſait encore de s'emparer des Eta-

(*) J'ai cru que cet événement était arrivé le 11 Avril, mais j'ai lu depuis des gazettes qui en mettent la dâte au 12; je ne ſais de quel côté eſt l'erreur, mais elle importe peu.

bliſſemens Eſpagnols dans le golfe du Mexique; cependant quoique M. Rodney ſoit reſté encore plus de trois mois à la Jamaïque, quoiqu'il eût une flotte très-ſupérieure qu'il avait encore augmentée par les Vaiſſeaux Français qui étaient tombés en ſon pouvoir; *ni lui*, ni ſon ſucceſſeur l'*Amiral Pigot*, *n'ont rien entrepris .... abſolument rien* : il n'en a pas été de même de la flotte battue, comme on va le voir.

M. de Bougainville après avoir réparé ſon eſcadre à St. Euſtache, l'amena à St. Domingue ſans le moindre accident; la Flotte Eſpagnole ſe retira dans ſes ports & mit à couvert les Colonies Eſpagnoles que les Anglais menaçaient ; M. le Marquis de Vaudreuil envoya ſous bonne eſcorte un convoi immenſe qui eſt arrivé en France ſans perdre un ſeul vaiſſeau; après quoi M. le Marquis de Vaudreuil a été le premier à mettre en mer, & dès que la ſaiſon des opérations fut paſſée dans les Indes Occidentales, il ſe porta dans les mers du Nord de l'Amérique, d'où il écarta tous les Vaiſſeaux Anglais qui y gênaient la navigation des Américains. Il envoya enſuite une petite eſcadre dans la baie

d'Hudſon qui s'y empara des Comptoirs & des Etabliſſemens Anglais. M. le Marquis de Vaudreuil, après toutes ces opérations, entra avec ſa flotte dans le port de Boſton, pour s'y refaire & ſe pourvoir des choſes dont il avait beſoin ; après quoi non ſeulement il s'eſt rendu dans les Indes Occidentales ſans le moindre accident, mais il a eu l'habileté de contenir l'Amiral Pigot & de l'empêcher d'y rien entreprendre contre les Etabliſſemens Français, malgré la prodigieuſe ſupériorité de ſa flotte & des troupes qu'il avait ramené d'Amérique. Enfin les Français ſe ſont emparés de l'iſle Turk, la principale des iſles Lucaies, & les Anglais ont fait des vains efforts pour tâcher de la reprendre : c'eſt ainſi que la guerre s'eſt terminée.

Telles ont été les opérations glorieuſes de M. le Marquis de Vaudreuil, & telles ont été les ſuites de la journée du 12 Avril 1782. Qui ne croirait pas, après tous ces événemens, *dont il eſt impoſſible de conteſter la vérité*, que c'eſt la Flotte Françaiſe *qui était ſortie victorieuſe de cette journée.* Les Eſpagnols s'emparèrent cette campagne de l'iſle de la Providence. Venons à ce qui s'eſt paſſé dans les mers d'Europe.

La France ayant mis en mer au mois de Mai un nombreux convoi pour les Grandes-Indes, M. l'Amiral Barrington qui le guettait avec des forces très-ſupérieures, prit deux vaiſſeaux de ligne dont un était armé en flûte, & pluſieurs tranſports; le reſte du convoi échappa avec peine.

M. l'Amiral Howe, qui, *comme Membre zélé* de l'ancienne oppoſition, avait beaucoup contribué au déplacement du précédent Miniſtère, ayant eu pour ſa part dans cette révolution le commandement des flottes dans l'Océan à la place de M. l'Amiral Darby, partit à-peu-près dans le même temps pour aller bloquer la Flotte Hollandaiſe au Texel. On s'attendait en Angleterre à des merveilles de ſa part; il ne s'agiſſait pas moins que de couler à fond ou au moins de brûler toute la Flotte Hollandaiſe; cependant il ne fit rien.... abſolument rien; il ne forma pas même la plus légère entrepriſe, & il revint un mois après avec toute ſa flotte dans les ports d'Angleterre. Etait-ce la peine de ſupplanter M. l'Amiral Darby?

On pouvait faire alors un bien meilleur uſage de la flotte d'Angleterre en tâchant de prévenir

la jonction des Flottes combinées. La Cour de Londres ayant négligé cette opération dans un temps où elle pouvait l'exécuter avec assez de facilité, les flottes de France & d'Espagne se réunirent, balayèrent l'Océan, & obligèrent M. l'Amiral Howe de se retirer sur les côtes d'Irlande, où il échappa avec beaucoup de peine aux flottes combinées, qui lui étaient fort supérieures.

Lorsque les convois que la France attendait des Indes Occidentales furent arrivés, les flottes combinées se rendirent à Cadix pour garder le Détroit, & empêcher que Gibraltar ne fût secouru. La fortune favorisa encore l'Angleterre dans cette circonstance, & les convois qu'elle attendait de ses différentes Colonies, entrèrent dans les ports d'Irlande sans être apperçus par les flottes combinées lorsqu'elles étaient dans l'Océan.

Ce fut dans ce même temps que M. l'Amiral Rodney, pressé de jouir des fruits de sa victoire, envoya en Angleterre M. le Comte de Grasse sur la flotte qui venait de la Jamaïque: les Anglais voulant rendre la journée du 12 Avril plus mémorable, lui ont fait l'accueil le plus gracieux. Quant à M. le Comte de Grasse,

H iv

il s'eſt prêté ſans peine à tout ce qu'on pouvait deſirer de lui dans cette occaſion. Il a été preſenté au Roi, il s'eſt rendu à toutes les invitations qui lui ont été faites, il s'eſt fait voir à la Bourſe, dans les promenades, il s'eſt montré ſouvent ſur ſon balcon pour ſatisfaire une multitude de ſpectateurs qui ſe raſſemblaient ſous ſes fenêtres, & ſa complaiſance était toujours payée d'un cri général de *Huzza* (*), répété à pluſieurs repriſes. Le peuple dans ſon enchantement diſait qu'il avait l'air Anglais. M. le Comte de Graſſe ayant joui pendant quelque temps de ce brillant accueil, partit de Londres, où on a gravé ſon portrait pour y perpétuer ſa mémoire, & retourna en France.

Ce fut dans ce temps-là que l'Angleterre prépara un nombreux convoi pour les deux Indes & un autre *en apparence* pour Gibraltar, ſous les ordres de M. l'Amiral Howe. Tout était prêt vers le premier de Septembre, & le vent était très-favorable, il continua de l'être depuis le premier juſqu'au 17; de ſorte qu'avec ce vent la Flotte Anglaiſe pouvait être

(*) Cri de joie du Peuple Anglais.

à Gibraltar dans l'efpace de dix ou douze jours au plus.

Si l'Angleterre avait eu l'intention de fecourir Gibraltar, il n'y avait pas un moment à perdre, puifque cette place était affiégée avec la plus grande vigueur ; cependant elle en perdit beaucoup, & pour tirer davantage l'affaire en longueur, elle envoya M. l'Amiral Howe dans les Dunes, fous prétexte d'obferver les Hollandais *qui étaient tranquilles chez eux*, & qui ne faifaient aucun mouvement. M. l'Amiral Howe étant revenu à Plymouth, mit enfin à la voile le 11 de Septembre, & il était encore le 13 à Cork, fur les côtes d'Irlande, pour y attendre des troupes qui auraient dû être embarquées & avoir joint la flotte depuis long-temps.

Après tous ces délais, la Flotte Anglaife mit tout de bon en mer, mais les vents changèrent bientôt, & la navigation de cette flotte devint très-lente & très-laborieufe. *C'était tout ce que l'Angleterre demandait*, elle efpérait que Gibraltar ferait pris avant que l'Amiral Howe fût feulement au cap de Finifterre, & elle comptait qu'il en ferait du fecours de Gibraltar comme il en avait été l'année précé-

dente du secours que M. le Général Clinton conduisait à l'armée du Lord Cornwallis ; c'est-à-dire *qu'on aurait eu l'air* de vouloir le secourir.

JAMAIS succès ne fut donc plus embarrassant pour l'Angleterre que ne fut celui de M. le Général Elliot à Gibraltar. On avait tout à craindre pour M. l'Amiral Howe à qui on avait confié presque toutes les forces navales de l'Angleterre, & qui malgré cela se trouvaient encore très-inférieures aux flottes combinées qui étaient devant Gibraltar ; mais on s'était trop avancé pour pouvoir reculer.

M. l'Amiral Howe ayant fait partir & ayant pourvu à la défense des convois qu'il avait sous ses ordres pour les deux Indes, s'avança avec sa flotte & son convoi dans le Détroit où il parut le 11 Octobre à portée de Gibraltar. Les élémens étaient venus à son secours, & le tirèrent d'affaire. Un ouragan violent avait tellement maltraité, la veille de son arrivée, la flotte combinée, qu'il y eut un vaisseau Espagnol, *le St. Michel*, qui échoua devant Gibraltar ; un autre Vaisseau Français fut sur le point d'éprouver le même sort, & le reste de la flotte avait tellement souffert qu'elle

fut hors d'état de rien entreprendre contre lui.

Le vent d'Oueſt ſoufflant avec violence, M. l'Amiral Howe fut jeté avec toute ſa flotte dans la Méditerranée, d'où il fit paſſer une partie de ſon convoi à Gibraltar. Dès que la flotte combinée eut réparé les dommages qu'elle avait reçus par l'ouragán, elle ſe preſſa d'entrer auſſi-tôt dans la Méditerranée.

Jamais ſituation ne fut plus critique que l'était alors celle de M. l'Amiral Howe, & il y avait peu d'apparence qu'il dût jamais ſortir de la Méditerranée; mais les élémens vinrent encore à ſon ſecours, & le tirèrent une ſeconde fois d'affaire. — Les vents changèrent ſubitement de l'Oueſt à l'Eſt, & M. l'Amiral Howe en profita pour rentrer promptement dans le Détroit & regagner l'Océan.

La flotte combinée ſe mit à ſa pourſuite, & l'atteignit près du cap Spartel, ſur les côtes d'Afrique. Elle n'était plus alors compoſée que de trente-deux vaiſſeaux de ligne, les autres étaient fort en arrière, ſoit parce qu'ils n'avaient pas eu le temps de bien réparer les dommages du dernier ouragan, ſoit parce qu'ils étaient plus mauvais marcheurs. M. l'Amiral Howe, ayant trente-quatre vaiſſeaux, lui était alors ſupérieur.

Dès que la flotte combinée fut proche de la Flotte Anglaise, l'Amiral Don Cordova fit tout ce qu'il put *pour engager* le combat, & l'Amiral Howe tout ce qu'il put *pour l'éviter.* Son arrière-garde commença par se retirer précipitamment aux isles Madère pour s'éloigner de l'avant-garde de la flotte combinée; & l'Amiral Howe ayant le vent très-favorable pour regagner l'Océan garda toutes ses voiles, après avoir formé son ordre de bataille, afin de se retirer avec plus de célérité même en combattant. C'est par cette raison qu'il a été impossible à la flotte combinée d'engager le combat avec vigueur comme elle se le proposait. On dit même que les vaisseaux de la Flotte Anglaise ont fait usage de matières combustibles pour *mettre le feu* aux vaisseaux ennemis qui les approchait de trop près.

Dans tout ce que je viens de dire, *j'ai suivi la propre relation* de l'Amiral Howe, excepté dans ce qui regarde la retraite précipitée de son arrière-garde aux isles Madère, dont il n'a pas jugé à propos de parler, mais dont M. l'Amiral Johnston s'est plaint très-amérement à la rentrée du Parlement, sans que personne ait nié le fait, ce qui en prouve la vé-

rité. Si ce fait n'eût pas existé, toute l'Angleterre & l'Amiral Howe en particulier était trop intéressé à en faire connaître la fausseté, pour avoir gardé le silence vis-à-vis l'Amiral Johnston.

Comment M. l'Amiral Howe peut-il donc se permettre après cela de dire que la flotte combinée, ayant apperçu *la beauté de son ordre de bataille*, en a été étonnée au point *qu'elle a raccourci de voile* dans la crainte de l'aborder, & qu'il est fâché *qu'elle ait ôté par-là à la Flotte Anglaise* l'occasion de remporter sur elle *une victoire complette?*

Si la flotte combinée a raccourci de voile, c'est qu'elle se préparait à combattre avec la plus grande vigueur, & qu'elle ne voulait pas que le vent pût l'emporter au-delà de la ligne ennemie. Si M. l'Amiral Howe eût eu envie de combattre, & le moment était très-favorable puisqu'il était supérieur, c'était à lui à raccourcir de voile, afin de ne pas s'éloigner; car il voyait très-bien qu'en gardant toutes ses voiles, comme il l'a fait, il s'éloignait continuellement de la flotte combinée.

Il y a plus, si M. l'Amiral Howe eût eu intention de combattre, non seulement il au-

rait dû raccourcir de voile, mais abattre toutes ſes voiles pendant la nuit, pour ne pas s'écarter de la flotte ennemie qui n'avait pu l'atteindre que vers le déclin du jour, afin de ſe trouver le lendemain à portée de renouveller le combat; *mais il s'eſt bien gardé d'agir ainſi*, il a conſervé toutes ſes voiles pendant la nuit comme il avait fait pendant le combat, & ayant un vent très-favorable pour s'éloigner, il s'eſt trouvé le lendemain hors de vue & hors de portée d'être atteint par la flotte combinée. D'après cette conduite, *qui eſt conſtatée par la propre relation de l'Amiral Howe*, n'eſt-il pas évident qu'il a évité le combat *avec toute la célérité poſſible.*

Si M. l'Amiral Howe eût dit, qu'ayant rempli ſa miſſion à Gibraltar, il s'était preſſé de profiter *des faveurs multipliées de la fortune* pour ramener promptement ſa flotte dans les ports d'Angleterre où ſa préſence était très-néceſſaire, & que par cette raiſon il avait évité avec le plus grand ſoin de combattre, puiſque *même une victoire* dans cette circonſtance lui eût été funeſte, n'ayant aucun port où il pût envoyer les vaiſſeaux endommagés par le combat pour ſe réparer, tandis que par la même

raiſon, le moindre revers aurait pu cauſer à ſa patrie un tort irréparable, puiſqu'il avait avec lui preſque toutes les forces navales de l'Angleterre. Si M. l'Amiral Howe ſe fût exprimé ainſi, tout le monde eût applaudi *à cette conduite ſage & prévoyante* de l'Amiral Anglais. Mais de dire, après tout ce que j'ai expoſé, que la flotte combinée, à la vue de ſon ordre de bataille, s'eſt trouvée tellement déconcertée, *qu'elle n'a oſé l'aborder;* de dire qu'il eſt fâché que la flotte combinée lui ait ôté par-là l'occaſion *de remporter une victoire complette;* que d'autres pour renchérir encore aient dit qu'à la vue de ce merveilleux ordre de bataille, la flotte combinée *s'eſt trouvée mal* (*); c'eſt ce que les plus grands partiſans de l'Angleterre ne pourront lire *ſans pitié* & *ſans être révoltés.* S'il eſt poſſible que toute une flotte ſe trouve mal à l'approche d'une flotte ennemie, il eſt facile de juger, après ce que j'ai dit, que ce n'eſt pas à la flotte combinée que cet accident eſt arrivé. Mais telles

(*) Voyez dans les Gazettes Anglaiſes la première relation que l'Amirauté a donné de ce combat : cette relation a précédé de quelques jours celle de l'Amiral Howe.

ont été presque toutes les relations des Amiraux Anglais pendant cette guerre, excepté celle de M. l'Amiral *Parker* dans le combat de *Doguer-banc* contre les Hollandais : on ne peut trop admirer dans cette occasion & la noblesse de ses sentimens & sa justice.

Si l'on doute encore, après tout ce que j'ai dit, que l'Angleterre n'avait pas dessein de secourir Gibraltar, que l'on fasse attention que l'Amiral Howe n'est arrivé devant cette place que le 11 Octobre, & qu'il y aurait eu trois fois plus de temps qu'il n'en fallait pour la prendre, si les attaques avaient réussi; que par conséquent il serait arrivé beaucoup trop tard, si on avait eu intention de faire lever le siège ou de secourir cette place. Que l'on fasse encore attention à la qualité du convoi qui y est entré, & l'on verra les plaintes qui ont été portées & sur la médiocrité des provisions & sur le peu de quantité de troupes qu'on y a envoyé. D'après cela, il ne sera pas difficile de juger que le projet de secourir Gibraltar *n'était que pour l'apparence* & pour la montre.

C'est ainsi que s'est terminée la campagne de 1782. Il est facile de juger que la France avait

avait essuyé pendant toute cette campagne des pertes considérables : c'est dans ces circonstances difficiles qu'elle a jeté les yeux sur le seul homme qui pût les réparer, sur M. *le Comte d'Estaing* ; mais la paix qui est survenue bientôt après, l'a empéché de terminer la guerre avec autant de gloire & de succès qu'il l'avait commencée. Passons aux Grandes-Indes.



Des Opérations tant sur le Continent que dans les mers des Grandes-Indes.

A LA première nouvelle du Traité entre la France & l'Amérique, & dans le temps que l'on doutait encore si ce Traité occasionnerait des actes d'hostilité, l'Angleterre s'empressa d'envoyer ordre aux Commandans des forces considérables qu'elle avait dans les Grandes-Indes, de s'emparer de Pondichery & de tous les Etablissemens Français dans le Bengal. — Les fortifications de Pondichery avaient été rasées pendant la précédente guerre, & il avait été défendu de les réparer à la paix. Les autres Etablissemens Français n'étaient que des Comptoirs tout ouverts : il a donc été bien facile à l'Angleterre de s'en emparer. Cependant M. *de Bellecombe*, Gouverneur de Pondichery, a fait une si belle défense dans une place qui se trouvait sans fortification & avec une garnison très-faible, qu'il a fait connaître ce qu'on devait attendre de lui s'il eût eu à défendre une place bien fortifiée.

Après ces faciles conquêtes, les Anglais se sont reposés sur leurs glorieux lauriers, se croyant en état de donner la loi à tous les Princes de l'Inde; & comme toute leur politique a été uniquement tant en Europe que par-tout ailleurs de parler en maître, ils ont tellement aigri les Marates & Hider-Aly, que ces deux Puissances se sont réunies pour leur faire la guerre. Tout le monde sait que les commencemens de cette guerre ont été mêlés de différens succès de part & d'autre, & que les Anglais ont éprouvé plusieurs revers qui leur ont été très-funestes. C'est ainsi que les choses se sont passées, jusqu'à ce que la France ait pu secourir puissamment les Puissances belligérantes de l'Inde, ses anciens Alliés.

Si l'Angleterre *s'est reposée sur les lauriers qu'elle avait cueilli à Pondichery*; la France ne s'est point endormie; elle a fait passer insensiblement des forces de terre & de mer dans les isles de France & de Bourbon, & ses vaisseaux sous les ordres de M. dOrves se sont bientôt fait voir avec succès dans les mers de l'Inde. Cette conduite de la France annonçait des efforts plus considérables pour l'avenir;

cependant l'Angleterre n'y a pas fait *la moindre attention.*

La Cour de Londres ayant déclaré la guerre à la Hollande, ſur la fin de 1780, cette dernière Puiſſance pria la France d'envoyer des ſecours au Cap de Bonne-Eſpérance, ce qui fut exécuté. — La France voulant ſoutenir plus puiſſamment encore les Hollandais & ſes Alliés dans l'Inde, fit partir enſuite pour le Cap & pour ces contrées M. le Bailli de Suffrein avec une eſcadre conſidérable & un nombreux convoi. L'Angleterre étant inſtruite de ces mouvemens, envoya dans ces mêmes contrées M. l'Amiral Johnſton avec un nombreux tranſport de troupes : l'intention de l'Angleterre était de commencer par s'emparer du Cap de Bonne Eſpérance.

M. Johnſton avant d'arriver au Cap, entra dans St. Jago, Colonie Portugaiſe *& par conſéquent neutre*, pour s'y pourvoir des choſes dont il pouvait avoir beſoin. Peu de temps après, M. de Suffrein ſe préſenta à la rade de ce port dans la même intention. Ce port était neutre comme je l'ai déja dit. Ainſi M. de Suffrein ne devait pas s'attendre à aucun acte d'hoſtilité de la part de M. Johnſton ; cependant

l'Amiral Anglais croyant avoir l'avantage par ſa poſition, vint l'attaquer, & il y eut dans cettte occaſion un combat très-vif, mais qui ne décida rien. M. de Suffrein après ce combat ſe rendit au Cap, où il débarqua les renforts qu'il avait été chargé d'y conduire, & ſe rendit bientôt après aux Grandes-Indes. M. Johnſton s'étant préſenté enſuite devant le Cap, le trouva trop bien gardé pour oſer tenter de s'en emparer; obligé de renoncer à cette conquête qu'il avait cru facile, il ſe décida à épier la Flotte marchande Hollandaiſe qui devait arriver bientôt des Indes au Cap de Bonne-Eſpérance, & il parvint enfin à s'emparer de quatre ou cinq vaiſſeaux de cette flotte qui s'étaient retirés dans la baie de Saldanha près du Cap.

Après cette expédition, M. Johnſton revint en Angleterre avec ſes trophées, & envoya M. Bikerton avec une grande partie de ſa flotte & les vaiſſeaux de tranſport aux Grandes-Indes: ces délais donnèrent tant d'avance à M. le Bailli de Suffrein, qu'il arriva & qu'il fit ſa jonction avec M. d'Orves plus d'un an avant que M. Bikerton ne parut dans les mers de l'Inde. La jonction de M.

Bikerton avec M. Hugues, Amiral commandant les Flottes Anglaiſes dans l'Inde, ne s'eſt faite au plutôt qu'à la fin de Décembre 1782. Voyez les Comptes rendus à l'Amirauté par M. Hugues, ils ſe trouvent dans les Gazettes Anglaiſes du 16 Avril 1783.

Dès que M. le Bailli de Suffrein eut joint M. d'Orves vers le mois d'Août 1781, il s'empreſſa de faire paſſer à Hider-Aly les ſecours & les renforts qu'il lui amenait d'Europe; ces ſecours qui ſurmontèrent tous les obſtacles qu'on leur oppoſa pour empêcher leur jonction, arrivèrent fort à propos, puiſque Hider-Aly & les Marates étaient ſur le point de faire leur paix avec les Anglais : l'arrivée de ces troupes fit bientôt changer la face des affaires.

Il y eut dans cette occaſion un combat très-vif entre les deux Flottes, où il n'y eut point de vaiſſeau de ligne pris ou coulé à fond de part & d'autre. Les deux flottes étaient preſque égales : M. le Bailli de Suffrein s'étant emparé quelque temps auparavant d'un Vaiſſeau de ligne Anglais, avait douze vaiſſeaux à cette bataille, & M. Hugues en avait onze.

M. Hugues s'étant emparé de trois bâtimens de tranſport pendant le combat, ne manqua pas de s'attribuer le ſuccès de cette journée; mais le reſte du convoi arriva ſans obſtacle, ce qui était l'unique objet de M. le Bailli de Suffrein; & la ſuite *de la victoire prétendue* de M. Hugues fut que les Français s'emparèrent de Pondichery, & que, s'étant joints avec Hider-Aly, ils menacèrent bientôt après la ville de Madras où M. Hugues fut obligé de ſe porter avec toute ſa flotte pour la ſecourir. Quant à M. le Bailli de Suffrein, il reſta maître de la mer, & prit ou détruiſit une infinité de tranſports chargés de proviſions qui ſe rendaient à Madras, de ſorte que cette grande ville reſſerrée bientôt après du côté du Continent par l'armée d'Hider-Aly ne fut pas long-temps ſans éprouver une grande diſette. C'eſt ainſi que l'Amiral Anglais fut victorieux, & tels furent les fruits de ſa victoire.

M. Hugues s'était emparé quelque temps auparavant de Negapatan, Etabliſſement Hollandais ſur les côtes de l'Inde, & de Trincomale, Port Hollandais dans l'iſle de Ceylon, qui étaient l'un & l'autre preſque ſans défenſe.

M. Hugues après cette dernière conquête,

ſe croyait déja maître de toute cette iſle, ſi célèbre par les épiceries qu'elle produit, mais il n'eut pas lieu de jouir long-temps de cet eſpoir, comme nous le verrons bientôt. Telle fut à-peu-près la campagne de 1781 dans l'Inde, temps où les affaires commencèrent à y devenir très-intérreſſante. La France y envoya encore vers le mois d'Octobre M. de Buſſi qui y a joué un ſi grand rôle pendant la guerre précédente, avec des troupes pour ſe joindre à Hider-Aly. Paſſons à la campagne de 1782.

ON trouve peu d'exemples d'une campagne où il ſe ſoit livré autant des combats entre les deux mêmes flottes que dans celle-ci. Partout où M. le Bailli de Suffrein a rencontré l'Amiral Hugues, il l'a attaqué avec la dernière vigueur, & cette campagne dont on n'a encore que confuſément les détails, ſera une des plus intéreſſantes de cette guerre, lorſque M. de Suffrein fera connaître les opérations qui ont été exécutées, ſoit par ſa flotte ſur mer, ſoit par les Français & leurs alliés dans le Continent. En attendant que ces détails ſoient publics, je vais expoſer ce qui eſt connu par les comptes que *M. Hugues lui-même* a rendu à l'Amirauté.

Le premier combat se donna vers le mois de Juin, sans rien décider. M. Hugues se retira après ce combat à Negapatan, pour y réparer les dommages qu'il avait reçus, & M. le Bailli de Suffrein se retira pour le même objet à Culladore, Port Anglais dont les Français, sous les ordres de M. du Chemin, venaient de s'emparer sur la côte de Coromandel.

Le second combat eut lieu le 6 Juillet; M. Hugues dans la relation de ce combat rend compte d'un événement fort singulier. Il dit que l'*Ajax*, vaisseau de la Flotte Française, tomba tout de son long sur le *Sultan*, vaisseau de la Flotte Anglaise, *& baissa pavillon;* il ajoute, *pendant que le Sultan fit un mouvement pour venir me joindre*, l'Ajax mit autant de voile qu'il put, tira sur le Sultan qu'il maltraita fort, sans arborer aucun pavillon, & se retira ensuite dans la Flotte Française(*).

(*) Pour qu'on ne m'accuse pas d'en imposer, voici les propres termes de M. Hugues :

The *Ajax* fall a long the *Sultan* and struk to her. Wilst the *Sultan was wearing to join me*, the Ajax made sail he could, fired on, and raked the *Sultan*. Then got in among his own ships.

Après ce combat, dont nous verrons tout-à-l'heure les suites, M. Hugues envoya à M. de Suffrein, qui s'était retiré à Culladore, un bâtiment de Cartel, commandé par le Capitaine Watt, pour lui demander de lui livrer l'Ajax, *qui avait amené* pendant le combat. Tout autre moins honnête que M. le Bailli de Suffrein aurait peut-être regardé cette démarche de l'Amiral Anglais, ou comme un prétexte pour faire examiner l'état de sa flotte, ou comme une mauvaise plaisanterie qui ne méritait pas de réponse; cependant M. le Bailli de Suffrein eut la politesse de répondre à M. l'Amiral Hugues & de lui écrire que ce n'était pas l'Ajax mais le Sévère qui avait eu sa vergue emportée, comme cela arrive souvent dans un combat, mais qu'il n'avait jamais eu dessein d'abattre son pavillon.

Cette réponse de M. le Bailli de Suffrein était certainement bien honnête & bien conforme à la vérité; cependant il a plu à l'Amiral Anglais de l'appeller une défaite, *an evasive answer.* M. le Bailli de Suffrein pouvait certainement répondre à M. Hugues, qu'il n'avait qu'à venir prendre possession de

ſa prétendue conquête, & qu'il l'attendait pour la lui livrer. M. l'Amiral Anglais n'aurait pu s'offenſer de cette réponſe, M. de Suffrein pouvait encore garder le Capitaine Watt & ſon vaiſſeau, pour l'empêcher d'aller porter des nouvelles de la Flotte Françaiſe, ſans que M. Hugues pût s'en plaindre.

Il n'eſt pas poſſible d'aller plus loin ſans s'arrêter encore ſur cette ſingulière démarche de M. l'Amiral Hugues : il dit lui-même, *quand le Sultan fit un mouvement pour venir me joindre*, le Sévère, car c'eſt le *Sévère* à qui l'événement du pavillon eſt arrivé, *fit feu* & maltraita beaucoup le *Sultan*; ceci prouve que le *Sultan* ne fit de mouvement que pour aller rejoindre la Flotte Anglaiſe, & non pas pour aller prendre poſſeſſion du vaiſſeau que l'on accuſait d'avoir mis pavillon bas. — Ceci prouve que le Capitaine du *Sultan* n'avait envoyé perſonne pour prendre poſſeſſion de ce vaiſſeau, *dont il ignorait même le nom.* — Ceci prouve enfin que le *Sévère*, dont la vergue avait été emportée, était bien éloigné de vouloir ſe rendre, puiſqu'il provoquait encore l'ennemi par ſon feu, & que l'ennemi n'a pas jugé à propos de reve-

nir sur ses pas : *c'était cependant bien le moment*. A quel titre M. l'Amiral Hugues pouvait-il donc réclamer ce vaisseau ? Je n'en connais aucun ; mais allons plus loin.

Supposons la vérité d'un bruit qui court *& que je ne crois pas* ; supposons que le Capitaine du *Sévère* ait réellement amené ; n'ajoutons aucune foi à ce que l'on dit ensuite, que l'Officier qui commandait sous lui, indigné ainsi que tout l'équipage de cette action, s'est emparé du commandement & a relevé le pavillon, tenons-nous-en simplement au *pavillon abattu*, dès qu'il est constant par la propre relation de M. Hugues que le *Sultan* n'a fait aucun mouvement pour aller s'emparer de ce vaisseau, & qu'il n'a quitté sa place que pour aller rejoindre l'Amiral Anglais. Pourquoi le *Sévère* aurait-il été obligé de se rendre à la Flotte Anglaise ? par quelle raison pouvait-il lui être défendu de rejoindre la Flotte Française ? par quel droit ou par quelle loi M. Hugues pouvait-il réclamer ce vaisseau lorsqu'il a eu rejoint la Flotte Française ? c'est à M. Hugues à répondre à toutes ces questions, ou à convenir devant toute la terre de la singularité de sa démarche : faisons encore une comparaison.

Si une place avait arboré le drapeau blanc, & que le Général qui l'assiège eût négligé ou eût été hors d'état de s'en emparer, si cette place venait ensuite à être secourue par l'armée qui la protège, que penserait-on du Général ennemi qui écrirait au Général qui a secouru cette place & qui se trouverait campé sous ses murs, de la lui livrer parce qu'elle avait arboré le drapeau blanc. Tout le monde ne rirait-il pas de cette démarche? La situation du *Sévère* était cependant bien plus à l'avantage de ce vaisseau que ne pourrait l'être la situation de la ville dont je viens de parler.

M. Hugues à son ordinaire s'attribua l'avantage de ce combat; ainsi pour en juger, voyons quelles en ont été les suites. M. Hugues commence par dire que sa flotte avait été si maltraitée qu'il n'a pas pû poursuivre la Flotte Française. Ne dirait-on pas qu'il a mis la Flotte Française en suite? Mais fuit-on devant un ennemi qui est hors d'état de nous poursuivre? & M. Hugues en disant qu'il n'avait pas été en état de la poursuivre, ne prouve-t-il pas que la Flotte Française paraissait encore dans un état à se faire craindre & à se faire respecter?

était-ce là fuir ? Ne pourrait-on pas dire au contraire que c'est lui qui s'est éloigné aussi-tôt qu'il l'a pu de la Flotte Française, *puisqu'il convient* qu'il était très-maltraité ? Poursuivons.

Il dit ensuite qu'il va à Madras pour tâcher de réparer les dommages qu'il a reçus, & qu'il est obligé de s'éloigner de l'isle de Ceylon. — Il fallait donc être en bien mauvais état pour se trouver dans *la dure nécessité* de s'éloigner de sa précieuse conquête de Trincomale, & de l'exposer à tomber entre les mains des Français, comme cela est arrivé peu de temps après ; car pendant que la Flotte Anglaise était occupée à se rétablir à Madras, M. le Bailli de Suffrein mit en mer & vint attaquer Trincomale, qu'il prit en fort peu de temps.

M. Hugues craignant cet événement, était parti de Madras le 30 Août pour tâcher de l'empêcher. — *Puisqu'il craignait cet événement,* il n'aurait donc pas dû perdre de vue la Flotte Française s'il avait eu l'avantage dans la combat du 6 Juillet, autrement sa conduite mériterait *les reproches les plus graves.* — Enfin M. Hugues approchant de Trincomale le 3 Septembre, vit flotter les

Drapeaux Français fur fes remparts. Depuis quand les armées font-elles des conquêtes *au nez & à la barbe* de leur *vainqueur ?* M. le Bailli de Suffrein n'avait reçu aucun renfort depuis la dernière bataille. Dans tout ce que je viens de dire, j'ai fuivi *mot à mot* la relation de M. Hugues à l'Amirauté; que l'on juge à préfent de la valeur de fes plaintes ou des avantages dont il s'était glorifié.

Aussi-tôt que M. le Bailli de Suffrein fut informé de l'arrivée de M. Hugues à la hauteur de Trincomale, il quitta ce port & vint à fa rencontre. — Dès que les deux flottes furent en préfence, le combat s'engagea bientôt, & M. Hugues, après avoir confeffé qu'il avait été fort maltraité, dit qu'il eft obligé de retourner à Madras, laiffant M. le Bailli de Suffrein paifible poffeffeur de Trincomale & abandonnant entiérement l'ifle de Ceilon.

Telle fut la fuite de ce troifième combat; nous n'avons d'autres détails du quatrième qui s'eft livré vers le milieu d'Octobre, finon qu'il a été un des plus vifs & des plus acharnés qu'il y ait eu pendant cette guerre. On convient qu'il y a eu trois Capitaines tués fur la Flotte Anglaife, mais on n'en dit pas davantage.

Les nouvelles de ce quatrième combat sont arrivées le 3 Mars 1783, par le paquebot le Rodney qui avait quitté Madras le 8 Novembre 1782. Ce paquebot annonçait aussi l'arrivée si desirée de M. Bikerton à Madras. Les nouvelles qui sont arrivées par terre dans le courant du mois de Mai parlent de quelques opérations peu importantes sur la côte de Malabar, & de la jonction de M. Bikerton avec M. Hugues à Bombai. Ce que l'on a appris depuis, est trop confus pour pouvoir être placé ici.

Telles ont été à-peu-près les principales opérations militaires pendant cette guerre tant sur terre que sur mer. Quoique je ne me sois pas proposé d'entrer dans le détail des actions, il y en a cependant de particulières, dont j'aurais desiré de parler, entre autres celles de M. le Chevalier de Grimoard qui s'est fait une réputation bien intérreffante, par le courage & l'habileté qu'il a montré dans toute sa conduite; mais comme je ne me suis pas bien rappellé les faits, je n'aurais pu en parler que confusément, & ils méritent d'être mis dans le plus grand jour.

Puis-je me permettre de dire ici un mot sur

ſur les combats ſur mer & ſur les relations qui en ont été données ? J'avoue que j'ai vu avec étonnement & avec chagrin que l'on comptait pour beaucoup quelques vaiſſeaux & quelques canons de plus. Si tout le ſort d'un combat naval dépend *de ces machines*, je plains beaucoup les hommes de génie & les braves gens qui ſont obligés de combattre ſur mer, puiſque leur génie & leur courage ſe trouve pour ainſi dire enchaîné pendant ce temps-là. Je ne vois rien de plus cruel & de plus ennuyeux que d'être expoſé pendant pluſieurs heures à une *tiraillerie* qui fait toujours beaucoup plus de bruit que de mal, & qui tue ou eſtropie les plus braves gens, ſans qu'ils puiſſent donner aucune preuve de leur valeur. J'ai toujours devant les yeux l'exemple de ces *fameux Flibuſtiers* qui avec de faibles navires ne craignaient pas d'attaquer & de venir à l'abordage avec les vaiſſeaux les plus gros & les mieux armés. J'ai toujours devant les yeux l'exemple des anciens qui ne craignaient pas de ſe précipiter avec la proue en avant ſur les vaiſſeaux ennemis & de les briſer ou de les couler à fond. C'eſt à ces genres de combat qu'il faudrait s'attacher ſi cela eſt poſſible. Dès-lors

le génie & l'intrépidité pourraient être comptés pour quelque choſe (*).

Il eſt vrai que la manière de combattre aujourd'hui parait moins meurtrière, mais elle ne décide rien, & c'eſt toujours à recommencer; ainſi elle devient plus meurtrière en effet. D'ail-

---

(*) Lorsque j'ai haſardé quelques obſervations ſur les Opérations Maritimes que je ne connais pas ou que je connais peu, j'ai bien ſenti que je devais ou que je pouvais me tromper. Cette réflexion n'avait rien de flatteur pour moi qui ai tâché de ne jamais rien dire qui ne fût bien aſſuré & bien établi. *Cette réflexion m'aurait donc impoſé ſilence*, ſi je n'avais pas apperçu en même temps que les ſujets ſur leſquels j'ai haſardé mes obſervations, méritent les réflexions les plus ſérieuſes, & ſi je n'avais pas ſenti que, ſuppoſé que je ſois dans l'erreur, mes erreurs ne feront pas les premières qui ont conduit à la découverte de vérités intéreſſantes.

Mes obſervations ne ſont donc que pour inviter ceux qui ſont plus inſtruits que moi ſur ces objets, à en faire qui ſeront plus utiles. C'eſt à cette réflexion que j'ai ſacrifié *mon amour-propre*, par ce qu'il peut en réſulter un grand bien. Au reſte, en avertiſſant le Lecteur que mes obſervations ne ſont que *haſardées*, je n'ai pas voulu le tromper, & on ne peut pas m'accuſer d'avoir voulu prononcer & décider ſur des objets qui ne ſont pas à ma portée, comme c'eſt le ton de preſque tous les Ecrivains de ce ſiècle, à commencer par *l'ignorant Voltaire.*

leurs, pourquoi fait-on la guerre? *Eſt-ce pour faire ſemblant de ſe battre?* Que ſi l'on fait attention qu'il eſt péri dix fois plus d'hommes des deux côtés par les maladies pendant la dernière guerre qu'il n'en eſt péri par le fer ou par le feu de l'ennemi, on conviendra que la perte des hommes qui périſſent ainſi, répand le découragement dans toute une nation; on conviendra auſſi que ſi ces braves gens étaient morts en verſant glorieuſement leur ſang pour leur patrie, leur mort eût été utile, & leur exemple n'aurait fait qu'animer & encourager leurs concitoyens, au lieu qu'en mourant de dyſſenterie, de fièvre & de langueur, ils ne peuvent *qu'abattre leur courage.*

Les Anciens entendaient bien mieux que nous l'art de la guerre & l'art des combats *ſur terre* ou *ſur mer.* Chez eux le courage & le génie faiſait preſque tout, & le ſort des combats ne dépendait pas du jeu ou du mouvement plus ou moins vif de quelques groſſières machines. Ils en avaient cependant comme nous, mais ils en faiſaient fort peu d'uſage, & ils étaient trop habiles pour s'amuſer à ce genre de combat. Les Turcs ont encore conſervé plus de connaiſſances *du véritable art*

de la guerre qu'il n'en reste dans toute l'Europe (*), & s'ils sont assez sages & assez clairvoyans pour rejeter *l'art des combats* qui règne chez les Européens, je réponds qu'ils auront *de très-grands succès*, sinon à la première campagne, du moins à la seconde, ou au plus tard à la troisième. Ils doivent s'attacher pendant ce temps à disputer le terrein, ce qu'ils peuvent faire avec avantage, pour peu qu'ils soient bien conduit. Que, s'ils adoptent cet art, je réponds *de leur perte entière* (**). Si je mets ce long intervalle pour répondre de leurs succès, c'est que les Turcs n'ayant presque pas eu de guerre depuis près d'un demi-siècle, il leur faudra quelque temps, soit pour apprendre l'art de manœuvrer & de combattre en corps, soit pour former leurs Généraux.

(*) J'EXCEPTE l'artillerie & le génie qui, en France particuliérement, ont été portés presqu'à la perfection.

(**) ON lit dans les papiers publics que les Turcs ont adopté le fusil & la baïonette ; si cela est, je crois pouvoir leur annoncer les revers les plus funestes & leur perte entière. On ne sera pas long-temps sans voir si je me trompe plus dans cette occasion que je me suis trompé lorsque j'ai annoncé, il y a cinq ans, *les mauvais succès* & *les revers constans* qui devaient être la suite des opérations des Anglais en Amérique.

Ce que je viens de dire va ſans doute paraître très-extraordinaire, mais *je ne ſuis pas aſſez inſenſé* pour avancer une choſe de cette importance ſans y avoir bien réfléchi & ſans être bien fondé autant par la théorie que par une longue expérience. Venons aux relations des combats ſur mer.

Si ces relations ſont écrites uniquement pour les gens du métier, elles peuvent être très-bien écrites ; pour moi je l'ignore. Mais ſi elles ſont faites pour le public, l'affectation que l'on a pris de ne ſe ſervir que des termes de l'art, en fait *un grimoire inintelligible* pour les trois quarts & demi des lecteurs, & d'autant plus déſagréable qu'on apperçoit qu'il y a pluſieurs de ces expreſſions qui auraient pu être rendues dans des termes à la portée de tout le monde. En les écrivant, comme on le fait, ce n'eſt pas la peine de les rendre publiques.



Des Opérations Politiques.

JAMAIS la politique n'a eu tant de part dans les événemens d'une guerre qu'elle en a eu dans celle-ci. Cet article eſt donc un des plus intéreſſans que l'hiſtoire puiſſe préſenter. Il eſt celui que j'aurais pu traiter avec le plus d'exactitude & de connaiſſance, il eſt par conſéquent celui qu'il m'eût été bien flatteur de traiter dans toute ſon étendue & dans tous ſes détails. Mais je ſuis obligé de ſacrifier toutes ces conſidérations à une conſidération plus importante encore, & c'eſt ici plus que par-tout ailleurs que je dois obſerver religieuſement cette maxime. — *Le ſecret des Nations doit reſter concentré dans le fond des cabinets.* En me conformant à ce principe, je dois cependant en dire aſſez pour ſatisfaire & inſtruire le Lecteur. Cette carrière eſt bien pénible; il faut cependant y entrer.

IL eſt difficile de ſe trouver dans une ſituation plus critique que n'était celle de la France au commencement de cette guerre: il eſt impoſſible de s'en tirer avec plus de gloire & d'avantage, que ne l'a fait M. le Comte de Vergennes. Ce premier début annonçait ce qu'on

devait attendre dans la ſuite du ſuccès de ſes travaux, & il a ſurpaſſé de beaucoup tout ce qu'on pouvait prévoir ou eſpérer.

Les travaux de M. le Comte de Vergennes ont été immenſes. Il n'avait pas à traiter ſeulement avec toutes les Puiſſances de l'Europe, mais ſes opérations s'étendaient juſques dans les quatre parties du monde. Je ne connais aucune opération & je ne crois pas qu'il ſoit poſſible d'en indiquer aucune qui lui ait échappé. Je ne crois pas qu'il ſoit poſſible d'en indiquer aucune qu'il n'ait pas conduite avec tout le ſuccès imaginable. Jamais Miniſtre n'a connu comme M. le Comte de Vergennes tous les grands moyens & tous les moyens intermédiaires pour parvenir à ſes fins: ce n'eſt cependant encore que *la plus faible partie* de ſes travaux.

Il peut ſe trouver des hommes qui par leur art & leur habileté parviennent à amener toutes les Puiſſances à concourir à leurs vues. Mais M. le Comte de Vergennes eſt le ſeul juſqu'ici qui dans un ſi grand *conflit d'intérêt* ait ſu ſe conduire avec tant de nobleſſe, tant de prudence, tant d'équité, que non ſeulement il n'y a eu aucune de ces Puiſſances qui ait eu le moindre reproche à lui faire, mais qu'il n'y

en a aucune qui ait pu lui refuſer ſon eſtime & ſa confiance au point qu'il a rendu le Roi ſon Maître, le médiateur & l'arbitre de tous les grands différens qui ſont ſurvenus dans le monde entier. *Que ces petits intrigans* que l'on nomme *politiques* apprennent donc d'un grand homme qu'on n'a recours à *l'artifice* & *à la mauvaiſe foi*, que quand on manque *de génie* & *d'habileté.*

Jamais Miniſtre, je n'en excepte pas même le grand Sulli, jamais Miniſtre n'a élevé plus haut la gloire & la conſidération du Roi ſon Maître que ne l'a fait M. le Comte de Vergennes. Je dois ajouter, jamais Prince ne fut plus digne d'avoir un pareil Miniſtre que S. M. LOUIS XVI. Que pourrait faire un Miniſtre quelque grand & quelque habile qu'il puiſſe être, ſi le Roi ſon Maître n'était pas encore plus grand que lui?

Dans le peu que je viens d'expoſer, j'en ai trop dit pour qu'on puiſſe m'accuſer d'avoir parlé au haſard, & de n'avoir pas bien connu les opérations de M. le Comte de Vergennes. Que ceux qui voudraient m'accuſer d'exagération, faſſent connaître ce qu'il aurait pu faire & qu'il n'a pas exécuté? Que ceux qui vou-

draient m'accuſer d'adulation, apprennent que j'aurais bien mal rempli mon objet ſi j'y avais eu recours. L'adulation ne peut être bonne que vis-à-vis des hommes médiocres, mais elle diminue toujours & affaiblit la gloire des grands hommes: le langage de la vérité eſt le ſeul qui leur convienne. Qu'ils apprennent d'après cette obſervation, que je reſpecte trop M. le Comte de Vergennes, pour oſer me permettre de le flatter. Paſſons aux opérations politiques de l'Angleterre.

Ces opérations feraient un beau contraſte avec celles dont je viens de parler, ſi je pouvais me permettre de les expoſer ici, mais la même loi qui m'a impoſé ſilence ſur les premières, m'impoſe encore ſilence ſur celles-ci, & je ne puis me permettre de parler que de celles que je puis mettre au jour ſans que cela puiſſe tirer à conſéquence pour l'avenir.

Une des plus remarquables a été d'envoyer en 1778 une nombreuſe députation en Amérique pour offrir aux Américains des conditions ſi avantageuſes qu'il ne manquait que le terme d'indépendance pour leur accorder tout ce qu'ils pouvaient deſirer. — Dans quel temps s'eſt faite cette fameuſe députation? Lorſque les Amé-

ricains venaient de faire prisonnière toute une Armée Anglaise, & lorsqu'ils venaient de faire un traité d'alliance avec la France. Que pouvait attendre l'Angleterre de cette démarche dans de pareilles circonstances? Le voici :

N'ÉTAIT-CE pas dire aux Américains *dans les termes les plus forts*, que l'Angleterre ne savait plus où elle en était, & qu'ils n'avaient qu'à persister pour obtenir tout ce qu'ils pouvaient desirer ? Ce n'est pas tout encore, l'Angleterre en refusant alors une indépendance complette aux Américains, ne les avertissait-elle pas de la manière la plus évidente qu'elle ne cherchait qu'à les entretenir dans une dangereuse sécurité, & qu'en conservant toujours le piéd chez eux, elle se proposait de revenir bientôt de toutes les concessions qu'elle leur aurait fait, dès qu'elle serait un peu débarassée des autres ennemis qu'elle avait sur les bras? Le piège était trop grossier pour s'y laisser méprendre ; aussi les Américains rejetèrent-ils avec le plus grand dédain toutes les propositions des Commissaires Anglais, & l'Angleterre ne retira de cette démarche que l'humiliation de s'être abaissée, d'avoir fait connaître sa faiblesse, & d'avoir affermi de plus en plus les

Américains, ſoit dans leur alliance avec la France, ſoit dans leur réſolution de ſecouer le joug de la mère patrie. Après le mauvais ſuccès de cette démarche, *ſi contraire au bon ſens*, qui aurait cru que l'Angleterre l'aurait renouvellée quelques années après, & cela d'une manière bien plus choquante encore. C'eſt cependant ce qui eſt arrivé, comme nous allons le voir.

M. Fox dans ſes violens débats à la rentrée du Parlement, ſur la fin de 1781, à l'occaſion des revers que l'Angleterre venait d'éprouver; M. Fox, après avoir invectivé les Miniſtres de la manière la plus dure à ſon ordinaire; M. Fox, après les avoir menacé de leur faire perdre la tête ſur l'échafaud, dit hardiment qu'il avait des moyens aſſurés *de faire la paix avec les Américains.* — Qui n'aurait pas cru, après cette aſſertion donnée en plein Sénat & à la face de l'Univers entier, que M. Fox avait des moyens certains de faire une paix honorable & également avantageuſe pour l'Angleterre & pour l'Amérique? — Cette aſſertion augmenta beaucoup le nombre de ſes partiſans & tout le monde s'empreſſa de lui prêter une habileté peu commune. — Il devint alors

l'homme du peuple, c'eſt-à-dire le ſauveur de la nation. Voyons donc ce grand homme paraître ſur la ſcène ; c'eſt là où nous pourrons le juger.

L'OPPOSITION aidée des aſſertions de M. Fox parvint enfin à éloigner les anciens Miniſtres & à occuper leur place : *c'était tout ce qu'elle demandait*. M. Fox qui avait eu la plus grande part à cette révolution, eut auſſi, *comme de raiſon*, une des premières places dans le nouveau miniſtère. Il fut nommé Secrétaire d'Etat au département du Nord, & le Lord Shelburne qui avait eu par la même révolution le département du Sud, céda à M. Fox la partie des négociations de ce département ; de ſorte qu'il ſe trouva chargé par-là de toute la partie politique de l'Angleterre avec les Puiſſances étrangères. M. Fox avait donc le champ libre, puiſque perſonne ne pouvait le contredire. Venons à ſes opérations.

A peine M. Fox fut-il monté ſur ce théatre élevé, d'où il ſe propoſait d'étaler aux yeux du monde entier toute ſon habileté, qu'appercevant qu'il s'était trop avancé, en aſſurant *ſans le moindre fondement* qu'il était certain de pouvoir faire la paix avec les Américains à des

conditions avantageuſes pour les deux nations. *M. Fox, convaincu de l'impoſſibilité de tenir parole*, commença par tâcher de préparer inſenſiblement les eſprits à le voir bientôt ſe dédire de cette aſſertion. Pour cela, il annonça d'abord qu'il conviendrait d'accorder l'indépendance à l'Amérique, & que le ſacrifice que l'Angleterre ferait dans cette occaſion, ſerait payé, *en exigeant* des Américains des conditions qui, en mettant des bornes à leur commerce & à leur navigation, procureraient de très-grands avantages au commerce de l'Angleterre en Amérique.

J'ÉTAIS alors en Angleterre, & je me perdais dans mes ſpéculations. Je ne pouvais pas concevoir ce qu'était une indépendance où on impoſerait des lois pour gêner le commerce, & à la navigation de l'Amérique, tandis qu'elles y favoriſeraient le commerce de l'Angleterre. Ces lois ne peuvent être dictées que par un ennemi vainqueur, & il s'en fallait bien que les Anglais fuſſent dans cette poſition en Amérique, puiſqu'ils y avaient perdu l'année précédente toute l'armée du Lord Cornwallis qui avait été faite priſonnière.

M. Fox ſentait auſſi-bien que moi l'impoſſi-

bilité d'impoſer ces lois dures aux Américains; & pour ſe tirer d'affaire, il ne craignit pas de dire en plein Parlement, dans ſes diſcours au commencement du mois de Mai, que l'Angleterre ſe trouvait dans un état de faibleſſe bien plus grand qu'il ne l'avait imaginé. Il dit que les ennemis de l'Angleterre étaient comme de trois à un, ce qui n'était certainement pas, mais ce qu'il eût été bien imprudent de publier, ſi le fait eût exiſté (*). Après quoi il crut pouvoir aller droit à ſon but, & il dit que, ſi on n'accordait pas une indépendance complette & ſans condition à l'Amérique, l'Angleterre était perdue ſans reſſource: ce ſont ſes propres termes. *Without an independence complete and unconditional, &c.....* M. Fox aſſaiſonna cette propoſition de tout ce qu'il croyait pouvoir la rendre ſupportable, en diſant que les Américains, touchés *de cet acte de généroſité*, ne manqueraient pas de faire de grands ſacrifices, & de favoriſer beaucoup le commerce de l'Angleterre.

(*) Remarquons que c'eſt dans ce même temps que M. Fox faiſait négocier par-tout, ſoit pour avoir la paix, ſoit pour avoir des alliés. Etait-ce le moyen de réuſſir dans l'un ou l'autre objet? Je le demande à M. Fox lui-même.

Pour juger ſur quoi cet eſpoir était fondé, ne perdons pas de vue les propres termes de M. Fox: *Si on n'accorde pas une indépendance complette & ſans condition à l'Amérique, l'Angleterre eſt perdue ſans reſſource.* A préſent, puis-je lui demander où était la généroſité de l'Angleterre, en accordant cette indépendance? N'était-ce pas au contraire une néceſſité abſolue? & les Américains étaient-ils obligés de payer *cet acte de néceſſité* par le moindre ſacrifice? Qu'il réponde. Voilà de l'éloquence de M. Fox, *le Demoſthène* de l'Angleterre; nous aurons encore occaſion d'en voir d'autres échantillons. Mais ſi le Parlement d'Angleterre a été ébloui de ce trait d'éloquence, il n'en a pas été de même des Américains.

Etait-ce donc là où devait ſe terminer tout le fracas de M. Fox au Parlement? était-ce la peine de déplacer les anciens Miniſtres? pouvaient-ils faire quelque choſe de pis? & s'ils avaient oſé haſarder cette propoſition, M. Fox lui-même ne les eût-il pas menacé de de l'échafaud? ſur-tout ſi les Miniſtres l'avaient fait précéder des diſcours que M. Fox s'était permis quelques jours auparavant. Tout

ce grand vacarme de M. Fox à la rentrée du Parlement était donc à la lettre, les cris de la montagne qui enfante une ſouris. *Parturiunt montes, naſcetur ridiculus mus.* Je me trompe, & j'oublie que M. Fox a été fait par-là *Secrétaire d'Etat.*

COMME on s'attendait même au Conſeil, composé des plus grands partiſans de M. Fox, qu'il avait quelque choſe de mieux à propoſer & à faire, il n'eſt pas étonnant que ce nouveau Miniſtre y ait trouvé de grandes oppoſitions à une ſemblable propoſition, & M. Fox ayant perdu peu de temps après par la mort du Marquis de Rockingam, premier Miniſtre, ſon principal appui & ſon ami, ſur le compte duquel il ſe propoſait ſans doute de mettre l'Hiſtoire de l'Indépendance de l'Amérique; M. Fox quitta bruſquement le Conſeil, en diſant qu'il y avait trouvé de ſi grands obſtacles à ſes deſſeins, qu'il ne penſait pas qu'il fût de ſon honneur d'y reſter plus long-temps. — Qui ne croirait pas que M. Fox, en agiſſant ainſi, était le principal flambeau de tout le Conſeil, & qu'il voulait le punir de ne pas adhérer aveuglément à ſes projets? Pour juger de ce qui

qui en était, arrêtons-nous donc encore quelques momens fur fes opérations.

Les circonftances où fe trouvait l'Angleterre, lorfque M. Fox eft devenu Miniftre, étaient encore plus fâcheufes que celles où elle était en 1778, lorfqu'on envoya une grande députation aux Américains, puifque non feulement elle venait de perdre toute l'armée du Lord Cornwallis, mais qu'elle avait perdu St. Chriftophe, & que la Jamaïque était menacée. M. Fox crut donc devoir renchérir encore fur les fautes des Miniftres; & c'eft ce qu'il fit.

M. le Général Carleton qui fut prendre le commandement de l'armée de New-York, avec défenfe de commettre le moindre acte d'hoftilité contre les Américains, & qui fe trouvait par-là à leur merci; M. le Général Carleton ainfi que tous les autres Commandans en Amérique, eurent ordre de traiter avec tous les Américains *en gros ou en détail*, & de tâcher de les amener, à quelque prix que ce fût, à faire une paix particulière. Ce n'était pas affez de cette démarche, il fallait y mettre le comble en envoyant auprès de tous les Miniftres de l'Amérique en Eu-

rope des gens chargés de tâcher de les amener à faire accepter cette paix particulière par toute leur Nation.

DANS l'état où les affaires de l'Angleterre se trouvaient alors, soit en Amérique, soit ailleurs, les Américains pouvaient-ils avoir quelque obligation aux Anglais de la modération avec laquelle ils se proposaient d'agir en Amérique? non certainement. L'Angleterre annonçait donc l'impossibilité où elle était de pouvoir mieux faire; & ce n'était pas le moyen d'amener les Américains à faire la paix.

L'ANGLETERRE, en proposant dans de pareilles circonstances une paix particulière aux Américains, *même en leur accordant l'indépendance*, ne leur indiquait-elle pas bien visiblement qu'elle ne cherchait qu'à se débarrasser de la guerre d'Amérique pour se procurer quelques succès sur ses autres ennemis, & venir fondre ensuite sur les Américains qui se trouveraient alors sans alliés & sans espoir d'en avoir, après avoir abandonné la France qui avait tout sacrifié pour eux. Ce projet était indiqué avec trop d'évidence pour qu'il fût possible de le méconnaître. Ainsi quand même les

Américains n'auraient pas été ce qu'ils ſont, *incorruptibles & fidèles à leurs engagemens*, leur intérêt ſeul les aurait forcé à rejeter avec dédain toutes les propoſitions de l'Angleterre. C'eſt ce qu'a fait le Congrès, qui n'a pas même voulu permettre au Général Carleton de lui communiquer ſes dépêches, & qui a répondu qu'il n'entendrait à aucune paix que la France & les autres Puiſſances belligérantes n'y fuſſent compriſes.

M. Fox ne s'en tint pas à cette démarche, il fit négocier ſecrétement ou publiquement avec toutes les Puiſſances en guerre contre l'Angleterre, pour tâcher de les amener à accepter une paix particulière. Cette démarche, qui n'était que trop publique, ne pouvait que révolter les Puiſſances auprès de qui elle était faite; c'était avoir l'air de les ſoupçonner *d'une mauvaiſe foi*, dont elles étaient incapables, & qu'elles euſſent payé bien cher à l'avenir, comme je l'ai dit, à l'occaſion des Américains. C'était donc les unir encore davantage au lieu de les ſéparer; c'était les avertir que l'Angleterre ne ſavait plus où elle en était. Eſt-ce ainſi qu'on diviſe des ennemis? eſt-ce ainſi qu'on ſe fait

des alliés? Que M. Fox réponde lui-même, lui sur-tout, qui disait alors en plein Parlement, que l'Angleterre était dans un état de faiblesse extrême.

Il y a plus, M. Fox par cette démarche rappellait au monde entier que, depuis près d'un siècle, l'Angleterre a toujours fait sa paix particulière lorsqu'elle y a trouvé son avantage sans s'occuper de ses alliés. Tout le monde sait que dans la guerre de succession en 1700, l'Angleterre fit une paix particulière lorsqu'elle put obtenir ce qu'elle desirait sans penser seulement à ses alliés. — Tout le monde sait qu'en 1748 l'Angleterre satisfaite des conditions qui lui étaient proposées, conclut la paix sans consulter ses autres alliés, &c... &c... &c... M. Fox, par la démarche dont je viens de parler, n'a donc fait que décrier l'Angleterre en pure perte. Encore un coup, était-ce le moyen de diviser des ennemis ou de se faire des alliés? Venons à ce qui s'est passé en Hollande.

Toute l'Europe avait les yeux ouverts sur la conduite que tiendraient les Hollandais au commencement de cette guerre. M. le Chevalier York, alors Ambassadeur d'Angleterre

à la Haye, *m'a dit plusieurs fois*, que l'Angleterre avait fait savoir à cette Puissance, qu'elle ne lui demanderait pas les secours stipulés par les traités, & que, si la Hollande avait voulu les fournir, *l'Angleterre les aurait refusé*, parce qu'elle n'aurait su qu'en faire. Il m'a ajouté que l'Angleterre ne desirait de la Hollande qu'une neutralité parfaite (*).

Dès que la Hollande, du consentement même de l'Angleterre, devait être une Puissance neutre, elle devait exécuter *à la lettre* les traités qui désignent quels sont les effets dont l'importation doit être permise chez les Puissances en guerre. En s'écartant de la lettre de ces traités, elle eût manqué aux obligations des Puissances neutres, & la neutralité de la Hollande eût été toute en faveur de l'Angleterre. Ces traités ne défendent point l'importation des munitions navales dans les ports des Puissances belligérantes ; la Hollande, comme Puissance neutre, avait donc non seu-

(*) Je ne pense pas que M. le Chevalier York veuille tenter de jeter de l'incertitude sur ce fait, qui d'ailleurs est connu de plusieurs personnes d'un très-haut rang.

lement le droit, mais était obligée de les tranſporter indiſtinctement dans les ports des Puiſſances en guerre, ſelon l'avantage qu'elle y pouvait trouver. Si elle eût donné la préférence à l'une de ces Puiſſances ſur l'autre, ç'aurait été marquer une partialité contraire aux obligations d'une Puiſſance neutre. — Vouloir ôter à la Hollande *la liberté de tranſporter les munitions navales dans les ports de France*, c'était donc vouloir l'obliger *à manquer aux traités* qui déterminent la conduite que doivent tenir toutes les Puiſſances neutres; c'eſt cependant ce que l'Angleterre *voulait exiger* de la Hollande; on ne pouvait remplir cet objet que par la voie des armes, c'eſt-à-dire par la loi du plus fort, ou par la voie des négociations.

M. le Chevalier York crut devoir employer d'abord la voie des négociations, & il avait de grands avantages pour cela. Il y avait près de trente ans qu'il était Ambaſſadeur en Hollande, il avait eu le temps de s'y faire un parti très-puiſſant, il avait gagné l'amitié du peuple par des libéralités placées & par une magnifique dépenſe. M. le Chevalier York avait à traiter avec une Puiſſance alliée de

l'Angleterre depuis plus d'un ſiècle, il avait en ſa faveur d'anciens préjugés contre la France, préjugés qu'il n'eſt que trop difficile de détruire, dans le temps même qu'ils deviennent ſans fondement, & qu'ils peuvent préjudicier aux intérêts d'une nation. Tels étaient les avantages de M. le Chevalier York ; *il en avait d'autres encore* qu'il ne me convient pas d'expoſer ici, mais que le temps fera bientôt connaître.

Toute la politique de l'Angleterre ayant été depuis près d'un ſiècle de parler en maître aux Puiſſances avec qui elle a eu à traiter, de les provoquer, de leur mettre à tout inſtant le marché à la main. M. le Chevalier York ſe livra aux principes de cette politique qui eſt très-commode, *car elle n'exige ni génie, ni habileté*, & M. le Chevalier York perdit bientôt par-là tous ſes avantages, de ſorte qu'il échoua dans toutes les parties de ſes négociations.

En faiſant connaître tous les avantages de M. le Chevalier York en Hollande, j'ai aſſez indiqué tous les obſtacles que M. le Duc de la Vauguyon, Ambaſſadeur de France à la Haye, devait rencontrer dans ſes négociations. Mais

M. le Duc de la Vauguyon, homme de génie & qui est entré dans la carrière politique de la manière la plus glorieuse, a surmonté tous ces obstacles avec le plus grand succès. Si l'on veut se convaincre qu'il n'y a pas ici d'exagération, que l'on jete les yeux sur ce qui s'est passé en Hollande, il y a environ vingt-cinq ans, que les choses étaient à-peu-près dans la même situation, & l'on verra qu'aucun des prédécesseurs de M. le Duc de la Vauguyon n'a fait alors *ce qu'il a exécuté avec tant d'habileté.*

POUR parvenir à avoir quelques succès dans ses négociations, il fallait commencer par détruire ces anciens préjugés qui aveuglent souvent les Nations & les divisent dans le temps même que *leurs intérêts* doivent *les unir.* C'est à quoi s'attacha M. le Duc de la Vauguyon, & il y réussit par une noble affabilité avec laquelle il accueillait tous ceux qui l'abordaient, ou avec qui il avait à faire. — *Ce qui le rendait plus intéressant encore*, c'est qu'au milieu de cette affabilité, personne ne pouvait se permettre d'oublier qu'il était avec M. le Duc de la Vauguyon, PAIR de France & AMBASSADEUR de S. M. T. C.

Par cette conduite, M. le Duc de la Vauguyon parvint à diminuer, ſinon à éteindre entiérement ces préjugés dans une grande partie de la Nation, & à lui faire connaître ce que *la juſtice* exigeait d'elle.

Sir Joſeph York, *ne ſachant plus alors comment manœuvrer*, eut recours à la voie des armes, & il porta l'Angleterre à faire attaquer & enlever l'eſcorte que les Hollandais avait donné aux convois des munitions navales pour les faire reſpecter. Cet acte d'hoſtilité de la part de l'Angleterre était *contre tous principes d'équité*, puiſque la Hollande était alors en paix avec l'Angleterre & que le tranſport des munitions navales non ſeulement n'avait rien de contraire, *mais était conforme* aux traités qui indiquent la conduite que doivent tenir les Puiſſances neutres avec les Puiſſances en guerre.

La Hollande étonnée de ces actes d'hoſtilité, crut devoir les prévenir dans la ſuite en preſſant ſes Ambaſſadeurs à Pétersbourg d'accéder à la ligue du Nord. M. le Chevalier York, de ſon côté, crut devoir parer ce coup qui devenait très-indifférent à l'Angleterre, puiſqu'au défaut de la Hollande, la

ligue du Nord était assez puissante pour se faire respecter & transporter les munitions navales par-tout où il le jugerait à propos de le faire ; mais M. le Chevalier York avait d'autres raisons, comme nous le verrons tout-à-l'heure, pour tâcher d'empêcher la Hollande d'entrer dans la ligue du Nord. Au reste, ayant encore échoué dans ce projet, il crut qu'il n'y avait plus un moment à perdre pour déclarer la guerre à la Hollande. M. le Chevalier York m'a dit lui-même qu'il ne demandait pas mieux qu'on *le crut l'auteur de cette guerre.* Puisqu'il cherche *à s'en glorifier* ; laissons-lui donc *tout l'honneur de cette opération.*

M. le Chevalier York fit précéder cette déclaration en poussant les plus hauts cris sur le refus que la Hollande avait fait jusqu'alors des secours stipulés par les traités. — Où était donc ces refus, puisque l'Angleterre avait prévenu la Hollande qu'elle ne voulait pas de ces secours (*)? Cependant

---

(*) Si l'on veut connaître avec plus de certitude encore la vérité de ce fait, que l'on jete les yeux sur les opérations de M. le Chevalier York, & on verra qu'il n'a commencé à réclamer ces secours que quand il a vu qu'il ne pouvait pas empêcher la Hollande de transporter des

c'eſt en conſéquence de ce refus, ſuppoſé bien gratuitement, que Sir Joſeph s'exhalait en plaintes amères & en menaces violentes ſi la Hollande perſiſtait à refuſer ces ſecours *dont on ne voulait pas.* Tout cela ne pouvait que *faire rire* ceux qui étaient *dans le ſecret;* tout cela ne pouvait avoir que l'air de vouloir effrayer les autres, que l'on prenait ſans doute pour des enfans; auſſi tout cela fut-il ſans effet, & les Hollandais n'entrèrent pas moins dans la ligue du Nord; opération qui, comme je l'ai dit, ne tirait plus à aucune conſéquence pour l'Angleterre.

M. le Chevalier York pouſſa auſſi les plus hauts cris contre un projet de traité de com-

---

munitions navales dans les ports de France, & *ſurtout* quand il a vu que la Hollande, malgré tous ſes efforts, avait envoyé des Députés, dès le mois d'Août 1779, pour entrer dans la ligue du Nord; cependant le moment de réclamer ces ſecours était celui où les actes d'hoſtilité ont commencé. --- Peut-on croire *qu'il eût tant différé* ſi l'Angleterre eût voulu de ces ſecours? Peut-on douter après cela que les cris violens qu'il a pouſſé enſuite, n'aient été d'abord qu'un jeu de ſa part pour amener la Hollande à ſes vues, & enſuite pour tâcher de juſtifier la déclaration de guerre qu'il avait projetée.

merce entre la Hollande & l'Amérique, au cas *que celle-ci fût reconnue indépendante par l'Angleterre elle-même.* Ce projet ayant été concerté entre M. de Neuville, Banquier à Amſterdam, & des Américains, M. de Neuville penſa qu'il convenait d'en faire part à M. Van Berkel, Penſionnaire d'Amſterdam.

M. Van Berkel ne trouvant rien d'offenſant dans ce traité, ne crut pas devoir mettre aucun obſtacle à cette négociation, qui dans le vrai ne ſignifiait abſolument rien, puiſqu'elle ne pouvait avoir d'exécution qu'au cas que l'indépendance de l'Amérique fût reconnue par l'Angleterre elle-même, & qu'il fallait encore que les Etats-Généraux vouluſſent approuver alors ce traité de commerce. Il n'y avait donc rien de plus innocent que le projet de ce traité, concerté entre des particuliers qui n'étaient pas *autoriſés* à traiter au nom de leur Nation. Ce ſont *de ces ſpéculations* qui arrivent tous les jours ſans qu'on ſe ſoit jamais aviſé *dans aucun Gouvernement du monde* d'en faire un crime à ceux qui les ont formées.

Il n'y avait auſſi rien de plus ſage que la conduite de M. Van Berkel dans cette occaſion, *& la ſuite l'a prouvé.* Cependant M. le

Chevalier York, après s'être plaint amérement de ce projet qui n'était encore qu'une esquisse bien imparfaite, a demandé hautement qu'on en punisse non seulement l'auteur, mais aussi M. Van Berkel, pour ne s'y être pas opposé. Quel était donc le crime de l'un & de l'autre? c'est à Sir Joseph à nous l'apprendre pour justifier ses clameurs & ses persécutions. Mais dans le vrai, il ne cherchait *que de vains prétextes*, pour tâcher d'autoriser la déclaration de guerre qu'il projetait.

Les cris, les plaintes & les menaces de M. le Chevalier York n'ayant pas fait changer de systême à la Hollande, il vit que pour remplir ses vues & celles de l'Angleterre, il n'y avait plus un moment à perdre, & il pressa la Cour de Londres à déclarer la guerre aux Hollandais. Son avis *qui convenait fort aux circonstances* fut suivi bientôt après, & on commença par leur enlever tous leurs vaisseaux marchands, comme je l'ai déja dit. De sorte que la Hollande souffrit dans cette occasion *une perte immense* à laquelle elle ne devait pas s'attendre de la part *d'une Nation son ancienne alliée*, qui n'avait pas le moindre reproche à lui faire. Passons aux desseins de l'Angleterre & de M.

le Chevalier York qui ont déterminé ſa conduite avant la déclaration de cette guerre. Pour en juger ſans l'ombre d'erreur, il faut faire ici la récapitulation de pluſieurs faits qui ont précédé cette déclaration.

M. le Chevalier York m'a dit que l'Angleterre n'a pas voulu des ſecours de la Hollande ſtipulés par les traités; M. le Chevalier York a fait attaquer & enlever l'eſcorte que la Hollande avait accordée aux vaiſſeaux qui tranſportaient des munitions navales; M. le Chevalier York a fait tout ce qu'il a pu pour empêcher la Hollande d'entrer dans la ligue du Nord, quoique cette démarche devînt très-indifférente à l'Angleterre, par rapport aux munitions navales, comme je l'ai déja dit plus haut. Enfin M. le Chevalier York m'a dit qu'il ne demandait pas mieux qu'on le crût l'auteur de la guerre de l'Angleterre contre la Hollande. Voilà des faits dont il faut connaître l'objet. — *L'objet* de M. le Chevalier York était d'empêcher la Hollande d'armer ſous quelque prétexte que ce pût être. En voici la raiſon :

L'Angleterre & M. le Chevalier York prévoyant la perte de l'Amerique par le

mauvais ſuccès des mauvaiſes opérations dont on s'était occupé juſqu'alors, & il ne fallait pas être bien clair-voyant pour cela, avaient formé dès long-temps le projet de s'en dédommager ſur la Hollande. C'eſt par cette raiſon qu'on voulait la tenir dans une dangereuſe ſécurité & *l'empêcher d'armer ſous quelque prétexte que ce fût*, afin de la prendre au dépourvu, & de s'emparer plus facilement de tous ſes établiſſemens, qu'on ſavait très-bien être preſque ſans défenſe. *Voilà le fait*; venons à la preuve.

Ce fait eſt prouvé premiérement par la déclaration de guerre bruſque & inattendue contre la Hollande, dès qu'on a vu qu'étant entrée dans la ligue du Nord, elle ſerait obligée d'armer pour fournir ſon contingent, on jugeait bien que dès-lors la Hollande ſe tiendrait ſur ſes gardes & *qu'elle pourvoirait à la défenſe de ſes Etabliſſemens.* C'eſt ce que l'Angleterre voulait prévenir, afin d'avoir plus de facilité à s'en emparer.

Ce fait eſt prouvé ſecondement par la manière précipitée avec laquelle les Anglais ſont tombés ſur tous les Etabliſſemens Hollandais dans les deux Indes, en négligeant même

d'attaquer les Etabliſſemens de leurs ennemis, avec qui ils étaient auparavant en guerre, comme ils auraient pu au moins le tenter avec eſpoir de ſuccès. — Pour ſe convaincre de cette importante vérité, il faut entrer dans de plus grands détails.

Tout le monde ſait que M. l'Amiral Rodney, depuis le mois de Novembre 1780 juſqu'à la fin de Mai 1781, a été maître de la mer dans les Indes Occidentales où la France n'avait point de flottes alors, & qu'il était maître par conſéquent d'attaquer quelque Etabliſſement Français ſans craindre d'être troublé dans ſon entrepriſe. Tout le monde ſait qu'ayant échoué devant St. Vincent vers la fin de Novembre, il ne fit plus aucune tentative ſur les Iſles Françaiſes, mais qu'il s'empreſſa de ſe jeter ſur St. Euſtache, &c. auſſi-tôt qu'il fut informé de la déclaration de guerre contre la Hollande.

Toutes ces Poſſeſſions Hollandaiſes étant ſans défenſe & ſans eſpoir d'être ſecourues du moins de très-long temps, M. l'Amiral Rodney *aſſuré de s'en rendre maître*, lorſqu'il le voudrait, pouvait ou s'en emparer, en employant pour cela qu'une très-petite partie de

ſes

ſes forces, ou bien différer de s'en emparer & s'occuper auparavant de porter quelque coup ſenſible à la France. —– Mais il s'eſt bien gardé de ſe conduire ainſi; il s'eſt porté avec toutes ſes forces ſur St. Euſtache, &c. tant il avait peur que ces faciles conquêtes vinſſent à lui échapper; & ſatisfait de ce ſuccès, il n'a pas jugé à propos de porter ailleurs *ſes armes victorieuſes*, quoiqu'il en eût bien le temps. C'eſt ainſi que les choſes ſe ſont paſſées dans les Indes Occidentales. Il en a été à-peu-près de même dans les Indes Orientales, où les Anglais ſe ſont emparés de Trincomale, &c. lorſqu'ils pouvaient à peine réſiſter aux Marates, à Hider-Aly, & enſuite aux Français qui s'y ſont préſentés en forces. – Cette conduite a été cauſe qu'ils ont perdu peu de temps après non ſeulement leurs conquêtes ſur la Hollande dans l'une & l'autre région, mais auſſi leurs propres établiſſemens, ſavoir Tabago & St. Chriſtophe dans les Indes Occidentales, & Culladore dans les Indes Orientales, &c.

Enfin, ce fait eſt prouvé par la conduite de l'Angleterre, lorſqu'il s'eſt agi de traiter des conditions de la paix; c'eſt alors qu'elle a découvert avec la dernière évidence le projet

qu'elle avait formé de se dédommager sur la Hollande de la perte de l'Amérique. — Tout le monde sait combien l'Angleterre s'est opiniâtrée à vouloir conserver les faciles conquêtes qu'elle avait faites dans les Grandes Indes sur la Hollande, lorsqu'on a signé les préliminaires. — Tout le monde sait que ces prétentions de l'Angleterre ont empêché la Hollande d'être comprise dans le traité général de la paix, parce qu'il lui était impossible de prendre un parti sur les demandes de l'Angleterre, puisqu'on ignorait alors si ces conquêtes n'avaient pas passé entre les mains des Français. Evénement qui était arrivé du moins en partie, comme on l'a su depuis. — D'après cela, je crois qu'il est impossible de douter que la Hollande ne fût une victime qu'on tâchait d'endormir, en attendant qu'on pût la sacrifier. Telle était la politique de M. le Chevalier York vis-à-vis d'une Puissance ancienne, alliée de sa patrie, auprès de qui il avait été trente ans Ambassadeur (*).

(*) Qu'on ne perde pas de vue que M. le Chevalier York m'a dit, qu'il ne demandait pas mieux qu'on le crût l'auteur de la guerre de l'Angleterre contre la Hollande.



ÉTAT ACTUEL

Des MŒURS *& de la* CONSTITUTION *de l'Angleterre.*

L'ANGLETERRE a donné au monde entier un ſpectacle bien étonnant pendant cette guerre. Je ne connais aucune *nation libre*, ſoit ancienne ſoit moderne, chez qui la guerre n'ait pas arrêté les progrés de la corruption, n'ait pas contribué à la réforme des mœurs, n'ait pas ranimé la pratique des vertus; *je n'en connais aucune.* Cependant c'eſt lors d'une guerre qui menaçait l'Angleterre de ſa ruine entière, c'eſt lors d'une guerre malheureuſe, qu'on a vu en Angleterre la corruption s'étendre, le relâchement des mœurs s'accroître, & la pratique des vertus diminuer toujours de plus en plus. En vérité, les défenſeurs de la patrie ſeraient bien excuſables *s'ils manquaient à leur devoir*, & s'ils regrettaient d'être expoſés à ſoutenir les fatigues & les travaux les plus violens, s'ils re-

grettaient d'être expoſés ſouvent au plus grand mal-aiſe, à la faim, à la ſoif, aux injures de l'air, aux bleſſures, à la mort, &c... lorſque ceux pour qui ils ſe livrent à tant de travaux & à tant de dangers, *s'abandonnent à la molleſſe*, ou ſacrifient tout à l'intérêt le plus vil, *à l'intérêt perſonnel.* Quels reproches fondés pourrait-on leur faire alors ? Je ne les connais pas : entrons dans de plus grands détails.

J'AI vu dans l'eſpace de huit mois tripler en Angleterre la conſommation des bas de ſoie blancs, de la poudre, de la pommade, &c. J'ai vu tripler le nombre des perruquiers, des parfumeurs, des marchandes de modes, &c.... J'ai vu tripler les dépenſes pour les équipages, pour les vêtemens, pour la parure, &c. J'ai vu tripler le goût pour la muſique, pour les concerts, pour les maſcarades, pour le jeu, pour les ſpectacles, pour les bals, &c... J'ai vu par conſéquent *tripler au moins* tous les déſordres & les vices qui en ſont la ſuite inévitable. J'ai vu tout cela dans l'eſpace de huit mois *ſans la moindre exagération*, & cela dans le temps *d'une guerre malheureuſe.*

C'eſt dans ce même temps qu'on enterrait *des Garriks* avec *une pompe royale*, & que

les gens de la première qualité se disputaient à qui *aurait l'honneur* d'assister à son convoi & de tenir les coins du drap mortuaire *de cet histrion;* tandis qu'à peine s'est-il trouvé quelques curieux dans le commun du peuple pour voir passer le convoi *d'un des plus grands hommes d'Etat* que l'Angleterre ait produit, *du célèbre PIT.* C'est dans ces mêmes temps qu'on appellait à Londres à grands frais des batteleurs, des farceurs, des danseurs, & que l'on mettait le plus grand mérite *à savoir* bien danser un *minuet.* Enfin c'est dans ce même temps où il n'a manqué que des talons rouges pour que l'Angleterre eût rassemblé & renchéri de beaucoup sur tous les vices & les ridicules des autres nations de l'Europe (*). Qu'en est-il resulté?

(*) Autrefois les Anglais laissaient aux femmes la parure & l'usage des diamans, pour qui l'un & l'autre est fait uniquement. --- Derniérement, lorsqu'on a célébré le jour de la naissance du ROI, on a vu deux des principaux Ministres, le Lord Stormont & le Lord Carlisle se distinguer par l'élégance de leurs vêtemens & par la magnificence de l'étoile de diamans qu'ils portaient à leurs habits. Aussi ont-ils eu la gloire d'être appellés dans tous les papiers publics, *les biaux* de l'Assemblée. Le Lord Stormont *un biau!* Cette gloire

J'AI vu tripler dans le même eſpace de temps le nombre des mendians, parmi leſquels il y en a d'aſſez bien vêtus, pour faire connaître qu'il y a quantité de pauvres honteux qui ſont ſans ſecours & dans la misère. J'ai vu tripler le nombre des eſcrocs, des frippons, des voleurs, ſoit à Londres, ſoit ſur les grands chemins. Cela eſt venu au point que l'ancienne police n'eſt plus aſſez forte pour réprimer leur brigandage, & qu'on eſt forcé aujourd'hui, pour s'en garantir, de chercher des moyens violens qui ne peuvent que mettre en danger la liberté publique. J'ai vu tripler le nombre des gens mal-aiſés dans toutes les claſſes des habitans, particuliérement dans la Nobleſſe.

CETTE Nobleſſe autrefois ſi riche & qui avait tant d'ordre dans ſa dépenſe; cette Nobleſſe ſi grande lorſqu'il fallait paraître avec éclat ou faire du bien, & qui ſavait par une noble économie avoir toujours des fonds en réſerve chez ſes Banquiers; cette Nobleſſe par conſéquent ſi indépendante, ſi incorrup-

---

ſi flatteuſe pour des Miniſtres, *ſur-tout dans ces circonſtances*, cette gloire *ſi éminente* & *ſi difficile à acquérir*, ſera ſans doute dans la ſuite l'objet de l'émulation de toute la première Nobleſſe d'Angleterre.

tible & qui dédaignait les places & les emplois ; cette Nobleſſe qui ſavait ſe faire reſpecter *en ſe mêlant familiérement* avec le plus commun du peuple, & qui avait l'ame aſſez grande pour s'élever au-deſſus des préjugés ridicules en mettant ſes enfans les plus jeunes chez des Banquiers & chez des Négocians pour leur apprendre à vivre de leur travail & à être à l'abri par-là des beſoins & de la corruption ; cette Nobleſſe qui ſavait que la nature n'a pas donné aux hommes des parchemins, mais qu'elle leur a donné des mains pour travailler & ſe procurer de quoi vivre ; cette Nobleſſe n'exiſte plus ; celle d'aujourd'hui ſe trouve ſurchargée de dettes, ne payant qu'avec peine, & continuellement aux expédiens peut-être plus en Angleterre que par-tout ailleurs.

Le luxe a pénétré tellement dans toutes les claſſes des habitans, qu'il n'y a pas *un pauvre Savetier* qui ne veuille être friſé, poudré & avoir une queue le Dimanche : il eſt facile de juger des autres après cela. — On ne voit plus à Londres cette belle ſimplicité ſi vantée autrefois, qu'il n'y avait qu'un prix aux objets de commerce, & qu'un

enfant pouvait aller acheter les choſes les plus précieuſes ſans craindre d'être ſurfait, ſans craindre d'être trompé. Tout gît actuellement dans l'étalage le plus recherché & le plus éblouiſſant; tout gît dans *le charlataniſme*, & chacun vend le plus qu'il peut.

On ne mépriſe plus en Angleterre les titres, les décorations *comme on le faiſait autrefois;* je ne connais pas de pays où il y ait plus *de ſot orgueil & de petite vanité* (*). Le dernier des manans y eſt appellé

(*) On parle aujourd'hui d'établir un Ordre militaire en Angleterre. Les Anglais qui ſe ſont toujours diſtingués juſqu'ici par leur courage, n'ont eu d'autre objet d'émulation dans les combats que la gloire & l'honneur de leur Patrie; cet objet ne leur ſuffira-t-il plus? & leur faudra-t-il dans la ſuite quelque petite décoration pour ſatisfaire leur vanité & les engager à faire leur devoir? D'ailleurs ce qui peut convenir à des Etats monarchiques, peut-il convenir à des Etats libres? C'eſt à eux à y bien penſer; pour moi, je ne m'expliquerai point là-deſſus.

Rien de plus reſpectable certainement que les décorations militaires; mais elles doivent être diſtribuées ſur le champ de bataille à celui qui les a méritées, & cela en préſence de tous ceux qui ont été témoins de ſon action, ſans quoi *on abuſera bien vîte* de ces décorations qui doivent toujours avoir rapport à l'action que l'on veut cou-

Gentilhomme ; on le traite toujours de *Sire* en lui parlant. Viennent enſuite les titres de Chevaliers, d'Ecuyers, de Baronets, de Lords, de Marquis, de Comtes, de Ducs, &c. & ces titres ſe multiplient tous les jours à l'infini, parce que tout le monde en eſt devenu extrêmement avide. Si un inférieur parle à un homme titré, il faut qu'il ait toujours dans la bouche votre Seigneurie, *your Lordſhip*.

Le beau tableau que préſentait l'Angleterre il n'y a pas encore trente ans, peut-être pas encore dix ans ! On la voyait jouiſſant *de la plus haute conſidération dans le monde entier*, libre, heureuſe & élevée au comble de la grandeur. On voyait que les vertus étaient la ſource & le fondement de ſa conſidération, de ſa proſpérité, de ſon bonheur, de ſa gloire. Quel contraſte entre l'Angleterre d'alors & l'Angleterre d'aujourd'hui !

C'est dans ces temps heureux que les Fê-

---

ronner. C'eſt ainſi que les Romains diſtribuaient leurs Couronnes *civiques*, *murales*, *vallaires*, &c... Le ſimple Soldat, comme l'Officier & le Général, doit y participer lorſqu'il l'a méritée.

tes & Dimanches étaient conſacrés uniquement au Service Divin, & que le jeu ſur-tout était défendu ces jours-là *ſous les peines les plus ſévères.* Combien de fois n'ai-je pas entendu dire, on permet les Fêtes & Dimanches d'aller au café, au cabaret, &c... & on défend le jeu; quel mal y aurait-il donc de permettre au public de s'amuſer à faire une partie après le Service Divin? Quel mal? de bien grands; mais il faut les faire connaître.

Premiérement, il faut convenir qu'en permettant le jeu ces jours-là, c'était permettre un déſordre de plus ſans diminuer les autres: mais ce n'eſt rien encore, voici le plus grand mal.

Dans les temps heureux dont je viens de parler, les Fêtes & Dimanches étaient les ſeuls jours que les Anglais ſe raſſemblaient après le Service Divin, ſoit en famille, ſoit avec leurs amis. Le reſte du temps était conſacré au travail; les femmes s'occupaient pendant le reſte de la ſemaine du ſoin de leur ménage & d'élever leur famille, elles ne penſaient qu'à faire le bonheur de tout ce qui les environnait, tandis que les hommes s'oc-

cupaient des affaires du dehors & prenaient ſoin de conſerver ou d'accroître leur fortune. Telle était alors la manière de vivre des Anglais de toutes les claſſes & de toutes les conditions. Ne perdons pas de vue qu'ils étaient alors très-heureux & qu'ils jouiſſaient de la plus haute conſidération dans le monde entier. Peuvent-ils en dire autant aujourd'hui? L'époque dont je parle eſt ſi voiſine du moment où j'écris, qu'il n'y a perſonne qui ne puiſſe ſe la rappeller & en voir encore *des veſtiges bien intéreſſans*. Venons aux conſéquences qui ſeraient réſultées ſi on avait permis le jeu.

En permettant les jeux de quelque eſpèce que ce puiſſe être les Fêtes & Dimanches, c'était faire naître le goût pour ces jeux; c'était engager inſenſiblement les hommes & les femmes à ſe raſſembler pendant la ſemaine pour le ſatisfaire; c'était éloigner les femmes du ſoin de leur famille, du ſoin de leur ménage & des affaires domeſtiques; c'était leur inſpirer bientôt après du dégoût pour toutes ces choſes-là; c'était leur faire naître le goût des aſſemblées, de la diſſipation, des ajuſtemens & de tous les déſordres qui en ſont la

ſuite ; c'était éloigner les hommes du travail & du ſoin de leur fortune ; c'était par conſéquent renverſer entiérement *l'ordre de la nature* & *l'ordre des ſociétés ;* c'était détruire le bon ordre & l'aiſance intérieure ; c'était ouvrir la ſource de la corruption & des vices d'où devaient naître *néceſſairement* les divorces, les méſintelligences dans les familles, leur ruine & le bouleverſement de leur fortune. Voilà ce qui ſerait réſulté en permettant les jeux de quelque eſpèce que ce puiſſe être les jours de Fêtes & Dimanches, & c'eſt ce qui n'eſt que trop arrivé depuis que les *biaux*, les *peoples of faſhion*, ou les gens du bon ton & du bel air en Angleterre ont cru devoir ſe permettre dans *ce ſiècle éclairé* de ſecouer *ce qu'il leur plaît d'appeller préjugés* (*) & s'écarter de cette défenſe. C'eſt

(*) Dès que l'on voudra ſe permettre de diſcuter tous les objets, je voudrais ſavoir ce qu'on pourra ne pas mettre au rang des préjugés ? Pour moi, après y avoir bien réfléchi, je ne vois rien, je ne connais rien... abſolument rien qu'on ne puiſſe mettre au rang des préjugés dès qu'on voudra ſe permettre de le diſcuter. Il eſt facile d'appercevoir les conſéquences qui doivent en réſulter & les obligations que l'on a aux *ſots raiſonneurs* de ce ſiècle.

donc *à cette défenſe* que l'Angleterre a dû de conſerver plus long-temps que les autres Nations *ſes vertus*, qui ont été la ſource de ſon bonheur, de ſa proſpérité, *de ſa grandeur paſſée.*

Telle était la ſageſſe & la prévoyance de nos aïeux, pour qui cependant nous affectons tant de dédain. Ils ſavaient employer les moyens les plus doux & les plus ſimples pour prévenir & arrêter le progrès des déſordres & des vices contre leſquels on emploie vainement aujourd'hui la ſévérité & la violence. Je n'ai rien exagéré dans ce que je viens de dire, & il s'en faut bien que j'aie dit tout ce que je puis dire. Paſſons à d'autres objets très-intéreſſans.

Les Anglais diſent que les étrangers parlent beaucoup d'eux *& ne les connaiſſent pas*; en cela ils ont raiſon, c'eſt en Angleterre qu'il faut venir pour *connaître les Anglais.* — Ils diſent que les étrangers parlent beaucoup de leur conſtitution *& ne la connaiſſent pas.* En cela ils ſe trompent, & ils vont être ſans doute

---

Cette obſervation dont il eſt impoſſible de conteſter la vérité, eſt certainement de la plus grande importance pour *le bon ordre des ſociétés.*

bien ſurpris d'entendre un étranger leur dire, que ce ſont eux-mêmes qui ne la connaiſſent pas ; qu'ils agiſſent continuellement d'une manière qui lui eſt totalement oppoſée & qui doit la détruire entiérement avant qu'il ſoit peu. J'aurais une multiude de faits à rapporter pour prouver cette vérité ; mais je me contenterai des deux ſuivans.

Les Anglais ont pour *maxime* de s'embarraſſer fort peu ſi un homme eſt ſans mœurs, ſans principes, ſans conduite ; & s'il arrive qu'un homme de cette eſpèce annonce *quelque capacité*, ils ne font aucune difficulté de l'admettre, ſoit dans le Parlement, ſoit dans l'adminiſtration des affaires publiques, ſoit dans les emplois. Les Anglais, en adoptant cette maxime, prouvent qu'ils ne connaiſſent ni leur conſtitution, ni ce que c'eſt que *la liberté d'un Etat*, ni ce qui en a fait de tous les temps *la ſeule baſe & le ſeul ſoutien.*

Que les Anglais me citent un homme ſans mœurs, ſans conduite, ſans principes *dans un pays libre*, qui, étant parvenu aux places du gouvernement, n'ait pas travaillé directement ou indirectement à détruire la liberté, ou à renverſer la conſtitution de ſa patrie ?

Qu'ils m'en citent un ſeul ! je les en défie. Si on doute encore de cette vérité, que l'on commence par examiner ce qu'a fait *Céſar*, l'homme *du plus grand génie* que le monde ait produit, & qu'on paſſe enſuite tous les autres en revue ; après quoi je ſuis bien aſſuré qu'il ne reſtera plus aucun doute à cet égard. Cette ſeule obſervation ſuffirait donc pour prouver que les Anglais, en adoptant la maxime dont je viens de parler, ne connaiſſent pas leur conſtitution, qu'ils agiſſent d'une manière qui lui eſt totalement oppoſée, & qui doit la détruire complettement dans peu. Je pourrais après cela me diſpenſer d'en dire davantage, mais il faut aller plus loin.

Je veux que ce *phenomène* qui n'a exiſté nulle part, ſe trouve en Angleterre ; je veux qu'un homme de cette eſpèce ſoit aſſez éclairé pour connaître les intérêts de ſa patrie, & pour s'occuper aſſidument du ſoin d'en conſerver les loix, la conſtitution, la liberté. Je veux qu'il ſoit aſſez laborieux, aſſez incorruptible, aſſez intelligent, pour ne rien faire ou ne rien propoſer qui ne tende à remplir tous ces objets ; *on voit que je veux l'impoſſible ;* mais ſuppoſons tout cela. En eſt-il moins vrai que

d'admettre un pareil homme ſoit dans le Parlement, ſoit dans le miniſtère, ſoit dans les emplois, c'eſt ne pas connaître la conſtitution de l'Angleterre, c'eſt la renverſer entiérement? Non certainement, cela n'eſt pas moins vrai. Mais une vérité de cette eſpèce demande a être démontrée avec la dernière évidence. Commençons pour cela par établir *un principe inconteſtable* qui eſt ſans doute inconnu aux Anglais; ce peuple ſi réfléchi & qui jouit depuis ſi long-temps de ſa liberté.

La Liberté dans un Etat ne peut être fondée que ſur la pratique des bonnes mœurs & des vertus. En voici la raiſon:

Dans tout pays libre, les loix ſont très-douces, & il ſemble que la Puiſſance légiſlative n'ait fait que ſuppoſer la poſſibilité du déſordre ou du crime qu'elle a voulu punir par la loi, ſans, pour ainſi dire, croire que ce crime pût exiſter; de ſorte qu'en laiſſant à l'innocent toutes les facilités poſſibles de ſe juſtifier, elle donne au coupable une multitude de moyens d'échapper à la punition. Obſervons là deſſus, que de tous les pays qui ont été ou qui ſont libres, l'Angleterre eſt peut-être celui ou les lois ſoient les plus douces, & où il ſoit plus facile

facile à un coupable d'échapper à la punition.

La puiſſance légiſlative en ſe conduiſant ainſi, a eu pour objet principal de lier les mains autant qu'elle l'a pu *à la puiſſance exécutrice*, à qui elle a confié les forces de l'Etat, afin de l'empêcher d'en abuſer & de rien entreprendre contre la liberté publique ou particulière. D'après cela, n'eſt-il pas évident que la liberté ne peut ſe ſoutenir que par la pratique des bonnes mœurs & des vertus? N'eſt-il pas évident que ſi on s'en éloigne, les déſordres & les vices *preſque aſſurés de l'impunité* ſe multiplieront à l'infini? N'eſt-il pas évident que la liberté ne ſera plus alors qu'une *licence effrénée*, ſource inépuiſable de tous les déſordres poſſibles? N'eſt-il pas évident qu'il faudra donner alors à la puiſſance exécutrice de plus grandes forces pour veiller à la ſûreté & conſerver la tranquillité publique? N'eſt-il pas évident que la puiſſance exécutrice, armée d'un ſi grand pouvoir, pourra l'accroître encore ſous toute ſorte de prétexte, *comme cela n'eſt déja que trop arrivé*, & pourra par conſéquent lorſqu'elle le voudra détruire la puiſſance légiſlative, *s'emparer de ſon autorité, dicter*

elle-même des lois & *anéantir pour toujours la liberté.*

Tout cela eſt trop évident, & on en a déja fait une trop funeſte expérience pour pouvoir être conteſté. Il faut donc convenir après cela que l'ennemi le plus dangereux que la conſtitution d'un pays libre puiſſe avoir, eſt un homme ſans mœurs, ſans principes & ſans conduite. Il faut convenir que de placer de pareils hommes dans les affaires de l'adminiſtration ou dans les emplois, c'eſt ne pas connaître la conſtitution d'un pays libre, c'eſt agir contre l'eſprit de cette conſtitution, c'eſt la renverſer de fond en comble (*). Ajoutons à cela, que s'il faut des

---

(*) Que l'on ne perde jamais de vue cette importante & unique vérité : *Dès qu'un peuple eſt corrompu, il faut abſolument qu'il ſoit gouverné par la verge de fer.* Demander alors la liberté, c'eſt demander que les déſordres & la confuſion *ſoient portés à leur comble.*

L'Age d'or, l'Age de la liberté, qui ne ſont point une chimère ni l'un ni l'autre, a été celui où les mœurs & les vertus ont régné. ---- *Le Siècle de fer, le Siècle de l'eſclavage* eſt *& doit être abſolument* celui où règnent les déſordres & les vices. On peut écrire tant que l'on voudra pour tâcher de jeter ſeulement quelqu'incertitude ſur *ces importantes vérités*; j'en ai aſſez dit pour qu'on

mœurs & des vertus pour conſerver la conſtitution de tout pays libre, il en faut dix fois plus pour conſerver la conſtitution de l'Angleterre : 1°. parce qu'il y a dix fois plus de moyens de corruption en Angleterre que dans tout pays libre; 2°. parce qu'il y a dix fois plus de moyens de renverſer la conſtitution de l'Angleterre qu'il n'y en a pour renverſer la conſtitution de tout pays libre.

Je voudrais bien traiter cet objet dans tout ſon entier, mais il exigerait un ouvrage par-

---

ne puiſſe jamais parvenir *à les obſcurcir.* Il eſt facile à préſent de juger combien il y a de peuples en Europe à qui la liberté puiſſe convenir, & combien de temps ceux qui en jouiſſent encore la conſerveront. On voit auſſi le cas que l'on doit faire de tous ces nouveaux apôtres qui ne ceſſent de prêcher pour la liberté des nations, ainſi que de leur évangile.

Que l'on obſerve encore que quand un peuple libre ceſſe de vivre avec ſimplicité, il perd bientôt ſon courage; que par conſéquent il eſt facile de le détruire ou de lui ôter ſa liberté, parce qu'il ne ſait plus que *pialler* lorſqu'il devrait agir. C'eſt ainſi que les Grècs ſe ſont conduits du temps de Philippe; c'eſt ainſi qu'ils ſe ſont conduits lorſque les Ottomans ſont venus les détruire ou les enchaîner pour toujours.

ticulier; cependant il eſt trop important pour ne pas s'y arrêter encore quelques momens.

Accordons à l'homme dont je viens de parler toute la capacité que l'on voudra pour les affaires, tout le zèle, tout l'attachement poſſible pour les lois, pour la conſtitution de ſa patrie; en lui accordant tout cela, il faudra cependant convenir que cet homme, parvenu une fois à la tête de l'adminiſtration, voudra mettre auſſi dans les places *ſes anciens favoris, ſes anciens compagnons de plaiſir;* pourra-t-on attendre de leur part la même ſagacité, la même incorruptibilité, le même zèle, le même attachement pour la liberté & la conſtitution de leur patrie? Mais ſuppoſons encore ce miracle en leur faveur, *dès que la planche ſera faite* & que des hommes de cette eſpèce, *ſous prétexte de capacité*, pourront parvenir aux premières places, ils auront bientôt des ſucceſſeurs *de la même trempe.* — Pourra-t-on attendre de leurs ſucceſſeurs les mêmes qualités? Je crois *qu'il ſerait inſenſé* de vouloir ſeulement *l'imaginer.* Il y a plus; quelqu'un pourrait-il s'empêcher de convenir que l'exemple de pareils hommes parvenus aux places & aux emplois ne peut

que multiplier les déſordres & les vices dans toutes les claſſes des habitans ; ne peut qu'en aſſurer l'impunité ; ne peut que détruire les bonnes mœurs & les vertus ; ne peut par conſéquent qu'*occaſionner & accélérer la perte de la liberté*. Je ne penſe pas que quelqu'un puiſſe s'empêcher de convenir de tout cela. Il eſt donc bien évident que les Anglais, en adoptant la maxime d'admettre ſoit dans le Parlement, ſoit dans l'adminiſtration, ſoit dans les emplois, des hommes de cette eſpèce *ſous prétexte de capacité*, ne connaiſſent pas leur conſtitution, *qu'ils agiſſent contre ſon eſprit*, & qu'ils travaillent à la renverſer entiérement. Ce fait eſt trop bien démontré pour laiſſer encore quelque doute à cet égard : paſſons au ſecond.

En 1782, lorſque M. Fox était Secrétaire d'Etat, on fut obligé de procéder à l'élection d'un Membre du Parlement pour le Comté de Weſtminſter à la place de M. Rodney qui fut fait Lord. M. Fox, quoique Secrétaire d'Etat, n'héſita pas, comme Electeur de ce Comté, de ſe préſenter à l'aſſemblée & de ſolliciter les ſuffrages en faveur de M. *Cécil Wray* ſon ami. Le peuple à l'aſpect de

M. Fox murmura la première fois qu'il parut; mais M. Fox, qui ne ſe déconcerte pas aiſément de pareils accidens, ſe préſenta le lendemain, & comme il avait eu le temps de mieux diſpoſer ſes batteries, il fut bien accueilli & réunit tous les ſuffrages en faveur de M. *Cécil Wray.*

Le peuple en murmurant n'avait qu'*une idée confuſe* de ce que la conduite de M. Fox avait de choquant & de dangereux; s'il en eût eu *une idée diſtincte*, il aurait paſſé bientôt du murmure à l'indignation, & M. Fox, malgré toute l'aſſurance dont il eſt pourvu, ne ſe ferait pas préſenté le lendemain.

La conduite de M. Fox était cependant trop choquante pour ne pas cauſer quelque rumeur, & lorſqu'on lui en a fait des reproches au Parlement, *il a répondu fiérement* qu'en acceptant la place de Secrétaire d'Etat, il n'avait pas renoncé à ſon titre & à ſes droits d'*Electeur de Weſtminſter.* Cette réponſe ne pouvait être regardée que comme *une dériſion*; cependant perſonne n'a répliqué *à ce nouveau trait d'éloquence* de M. Fox. Je vais donc lui répondre puiſqu'on a gardé le ſilence, & en me mettant pour quelques

inſtans à la place d'un Electeur de Weſtminſter ou d'un Membre du Parlement, je lui demanderai : Qui êtes-vous, Monſieur, vous qui venez ſolliciter les ſuffrages du Peuple au moment d'une élection ? – *Je ſuis M. Fox.* – Ce n'eſt pas là ce que je vous demande, & je m'attendais bien à quelque ſubtilité de votre part. Je vous demande qui vous êtes, ou ce que vous êtes ? – *Je ſuis Secrétaire d'Etat.* – Fort bien ; qu'eſt-ce qu'un Secrétaire d'Etat ? – *C'eſt un des principaux Membres du Miniſtère.* – Fort bien encore ; quelle eſt la puiſſance qui eſt confiée à un Secrétaire d'Etat ou à un Miniſtre ? – *La puiſſance exécutrice.* – A merveille ; maintenant qu'eſt-ce qu'un Membre du Parlement ? – *C'eſt un Repréſentant de la Nation.* – Quelle eſt la puiſſance confiée à un Membre du Parlement ou à un Repréſentant de la Nation ? – *La puiſſance légiſlative ; mais à quoi bon toutes ces queſtions ?* – Le voici :

Quoi, M. Fox, vous êtes Miniſtre, vous êtes chargé comme tel *de la puiſſance exécutrice !* & vous venez ſolliciter les ſuffrages du peuple en faveur d'un de vos amis pour en faire un Membre du Parlement en

qui doit réſider *la puiſſance légiſlative?* Vous voulez donc réunir par vous ou par vos amis la puiſſance exécutrice à la puiſſance légiſlative. — Vous voulez donc être deſpote & renverſer entiérement notre conſtitution? Eſt-ce donc là ce *Man of the People*, cet homme du peuple, ce pilier, ce ſoutien de nos lois, de notre conſtitution, de notre liberté? Plus le peuple vous a élevé & marqué de conſidération, plus votre conduite devient criminelle & dangereuſe.

Que pourrons-nous dire à l'avenir aux Miniſtres qui voudront influer dans l'élection des Membres du Parlement, puiſqu'ils ſe trouveront autoriſés par votre exemple, par l'exemple *de l'homme du peuple?* Peut-il y avoir une influence plus dangereuſe & plus deſtructive de notre conſtitution que celle-là? Dites-le moi, n'eſt-ce pas établir ou frayer au moins le chemin au deſpotiſme? Dites-le moi encore; & après cet événement ne pouvons-nous pas prendre *la grande Chartre & la jeter au feu* puiſqu'elle nous devient abſolument inutile: il y a plus, M. Fox.

Supposons ce qui n'eſt pas; ſuppoſons que notre conſtitution n'ait pas prononcé de tout

temps contre la démarche que vous avez faite, c'était à vous à éclairer la Nation; c'était à vous à lui dire qu'étant devenu Secrétaire d'Etat vous êtes obligé de renoncer au droit d'Electeur de Weſtminſter; c'était à vous à lui faire connaître qu'en exerçant ce droit dans la poſition où vous êtes, *c'eſt porter la plus violente atteinte à notre conſtitution*; enfin c'était à vous à prévenir les ſuites pernicieuſes que pourrait avoir la conduite d'un Miniſtre *qui ſe trouvant dans votre même poſition* voudrait *influer dans les élections.*

Voila, M. Fox, ce que vous auriez dû faire; mais en ayant la hardieſſe de dire qu'en prenant la place de Secrétaire d'Etat, vous n'avez pas renoncé au titre & au droit d'Electeur de Weſtminſter; mais en ayant la hardieſſe d'oſer exercer l'un & l'autre *pour ſolliter le ſuffrage du peuple* en faveur d'un de vos amis au moment d'une élection, c'eſt annoncer évidemment que *vous viſez au deſpotiſme*, ou que vous *ne connaiſſez pas notre conſtitution.* Choiſiſſez, & dites à préſent combien vous méritez la confiance du peuple, le titre de *Man of the People.*

Je viens d'en dire aſſez pour qu'on puiſſe juger combien les Anglais ſont peu éclairés ſur leurs intérêts lorſqu'ils nomment des Miniſtres Membres du Parlement ou Repréſentans de quelque Comté. N'eſt-ce pas réunir dans leurs mains *la puiſſance légiſlative* à *la puiſſance exécutrice?* N'eſt-ce pas frayer le chemin au deſpotiſme? N'eſt-ce pas agir contre leur conſtitution *qui ordonne préciſément* que lorſqu'un Membre du Parlement accepte *une place ou un emploi quelconque* dans le Miniſtère, il ceſſe ſur le champ d'être Membre du Parlement & qu'on doit procéder ſans perdre de temps à l'élection d'un nouveau Membre? Enfin n'eſt-ce pas renverſer entiérement leur conſtitution? C'eſt cependant ce qui arrive tous les jours, & ce qui vient encore d'arriver derniérement dans la perſonne de M. Fox, qui, malgré ſa belle équipée de l'année dernière, a été réélu Repréſentant du Comté de Weſtminſter depuis qu'il a été nommé Secrétaire d'Etat au mois d'Avril dernier.

Après les deux faits que je viens de rapporter, peut-on douter un inſtant que les Anglais ne connaiſſent ni leur conſtitution, *ni* ce

que c'eſt que liberté dans un Etat? Je le demande même à tous les Anglais, ces hommes ſi profonds & *ſi grands politiques.* On pourra écrire *bien des volumes* pour détruire le peu que je viens de dire; *mais on n'y parviendra jamais.*

Puisque je ſuis en Angleterre, ne la quittons pas encore; *les Anglais éclairés* peuvent bien appercevoir qu'il me reſte à dire une infinité de choſes de la plus grande importance, *& que je connais l'Angleterre bien à fond*: mais ce ſerait paſſer les bornes dans leſquelles je ſuis obligé de me renfermer ici; il faut donc me contenter d'ajouter encore quelques obſervations.

La dernière *riote* ou révolte arrivée au mois de Juin 1780, quels qu'aient été *les motifs* ou *l'artifice* de ceux qui l'ont ſuſcitée & qui l'ont portée *aux extrêmités* où elle a été portée, cette dernière révolte, *cette farce tumultueuſe & tragique* a tué le peuple en Angleterre, il n'exiſte plus, & c'eſt en vain que l'on tâche de l'émouvoir par des eſtampes ſatyriques auſſi groſſières que ridicules, ou par des écrits; il ne bougera plus, il eſt anéanti, il a été traité avec trop de rigueur pour oſer en-

core prendre part aux affaires publiques. Il y a plus, cette révolte a armé tous les gens aiſés contre le peuple (*), & il y a aujourd'hui en Angleterre la Nobleſſe qui forme un corps à part & plein d'orgueil, les gens aiſés qui forment un autre corps à part, & les pauvres habitans : c'eſt-à-dire qu'il y a en Angleterre trois claſſes d'habitans totalement ſéparées ; je pourrais en ajouter une quatrième, *les biaux & les peoples of fashion*, ou les gens du bon ton & du bel air, mais ils ne méritent pas d'être comptés nulle part pour quelque choſe ; c'eſt-à-dire qu'il n'y a plus d'union dans les habitans, & par conſéquent plus de corps de nation en Angleterre. Cette révolution influe terriblement ſur l'adminiſtration ; je pourrais en donner bien des preuves, mais je me contenterai de la preuve ſuivante :

(*) Depuis cet événement, les bourgeois de la cité de Londres & des autres villes ſe ſont formés en différentes compagnies qui s'exercent pendant l'été au maniement des armes, afin de repouſſer le peuple lorſqu'il arrivera quelque tumulte. On voit que cette reſſource eſt trop faible pour avoir quelque ſuccès, & qu'il faudra en venir à d'autres moyens plus violens, ou bien que le peuple reſtera ſans forces & ſans vigueur.

Parmi les nouvelles taxes que le Lord North proposa en 1782, quelque temps avant qu'il fût obligé de quitter le ministère, il proposa une taxe sur les spectacles, ou une taxe sur la petite bière, qui est la boisson ordinaire & nécessaire pour le peuple.

La taxe sur les spectacles occasionna la plus grande rumeur, les papiers publics se trouvèrent remplis d'une multitude d'invectives contre le Lord North à ce sujet, & on porta les choses jusqu'à dire que cette taxe occasionnerait du tumulte & des révoltes au spectacle. – Voici sur quoi tous ces cris, toutes ces menaces étaient fondées : on disait qu'il était injuste & dangereux de renouveller *au peuple aisé*, dans le moment de ses plaisirs, les désastres qui avaient occasionné cette nouvelle taxe. — Ces cris, ces rumeurs, *& sur-tout ce dernier raisonnement* firent tant d'effet sur les Ministres qui succédèrent au Lord North, *du nombre desquels se trouvait M. Fox, cet homme du peuple*, qu'ils abandonnèrent la taxe sur les spectacles, & que la taxe sur la petite bière *passa sans la moindre opposition.–Jamais taxe ne fut cependant plus juste & mieux imaginée, sur-tout dans des temps de calamités*,

que celle du Lord North ſur les ſpectacles, & le raiſonnement qu'on employait pour s'y oppoſer, était préciſément *ce qui devait la faire paſſer* ſans la moindre contradiction ; en voici la raiſon.

S'IL eſt un moment où *le peuple aiſé* doit ſe rappeller les calamités paſſées, *c'eſt dans le moment de ſes plaiſirs.* Ce moyen eſt peut-être *le plus puiſſant* pour le modérer alors & l'empêcher *de s'y livrer avec excès*, en lui rappellant les calamités qui ſont arrivées, & qui peuvent ſurvenir encore. *Calamités* que l'on ne peut prévenir que par la continence & la modération dans ſes plaiſirs.

S'IL eſt un moment où il faut tâcher de faire oublier au pauvre peuple, où il faut le ſoulager de ce qu'il a ſouffert pendant ces temps de calamités, *c'eſt lorſqu'il prend ſes frugals repas.* N'eſt-il pas cruel non ſeulement de lui en rappeller alors le ſouvenir, mais de perpétuer ces calamités en le privant ou en lui faiſant payer bien cher *la ſubſiſtance groſſière* dont il eſt obligé de faire uſage pour vivre. *Cela eſt certainement bien cruel.* Cependant le peuple n'a pas murmuré, & il ne s'eſt trouvé perſonne au Parlement ni dans la Chambre des Pairs, ni

dans la Chambre des Communes qui ſe ſoit oppoſé à cette taxe. N'ai-je pas eu raiſon de dire qu'il n'y a plus de corps de nation en Angleterre? n'ai-je pas eu raiſon de dire que le peuple y eſt anéanti, & qu'il n'exiſte plus? Il y a dix ans que cette taxe aurait cauſé les plus violens débats au Parlement; il y a dix ans que cette taxe aurait peut-être cauſé une révolte générale. Ceci me mène à une obſervation bien intéreſſante.

Le Peuple Anglais eſt naturellement bon, il eſt plus doux qu'aucun peuple de l'Europe; on va trouver ce fait bien extraordinaire, après tous les contes que l'on a debité à ce ſujet; mais ce fait eſt bien certain, & pour qu'on n'en puiſſe pas douter, qu'on me cite un peuple en Europe où on laiſſe aux priſonniers leurs couteaux, leurs ciſeaux, leurs raſoirs; où les priſonniers vivent pêle-mêle avec les geoliers, les concierges? C'eſt cependant ce qui eſt en Angleterre ſans qu'il arrive dans les priſons le moindre acte de violence & le moindre accident. Qu'on me cite un peuple en Europe où les loix & la police ſoient auſſi douces qu'en Angleterre, ſans qu'il en ait réſulté aucun déſordre conſidérable? C'eſt cependant ce qui a été

en Angleterre, *tant que le reſpect pour la Religion*, tant que la pratique de bonnes mœurs & des vertus y a régné. Il n'y a peut-être pas de peuple dans le monde entier qui, avec de pareilles lois & une pareille police ne ſe fût livré aux plus grands excès.

Le Peuple Anglais *ne ſe porte à la violence* que lorſqu'il y eſt excité ; autrement il eſt extrêmement tranquille. C'eſt par cette raiſon qu'on encourageait autrefois chez les Anglais dans toutes les claſſes de la nation le goût pour les combats, qui ne faiſait qu'entretenir leur courage, dont les peuples libres ont un beſoin continuel pour conſerver leur liberté contre les atteintes qu'on tâche de lui porter. Ce goût pour les combats, les accoutumait à mépriſer les dangers & la mort ; il nourriſſait chez eux des principes d'honneur ſi néceſſaires dans un pays libre, ſans que cela occaſionnât de grands déſordres ; & c'eſt ce qui ne ſerait pas arrivé dans aucun pays du monde. Les Anglais ne ſont point tumultueux, ne ſont point violens dans l'ivreſſe, ils ſe retirent alors fort tranquillement chez eux & vont dormir ; il eſt même rare qu'il y ait des batteries dans ces temps-là.

On voit combien c'eſt à tort qu'on a accuſé les

les Anglais d'être ſanguinaires, ils le ſont moins qu'aucun peuple du monde. *Le goût des combats qui régnait chez eux, ne ſervait* qu'à empêcher que l'homme faible, que l'homme timide ne fût opprimé par le plus hardi ou par le plus puiſſant. Il n'y avait point alors *d'homme timide parmi eux* (*), le goût des combats ne ſervait qu'à établir une eſpèce d'égalité parmi les hommes: *égalité* ſi néceſſaire dans un pays où règne la liberté; c'eſt pour cela que l'homme de la première qualité ne refuſait pas de ſe battre contre l'homme du plus bas peuple. Voilà ce qui faiſait des Anglais un peuple *ſi uni, ſi noble, ſi courageux*, & qui eſtimait tant le courage, même dans ſes ennemis. La douceur qui lui eſt naturelle, rend chez eux néceſſaire l'uſage des combats qui ne produit qu'un bon effet ſans beaucoup d'accidens, & qui cauſerait ailleurs des ſcènes bien tragiques. L'uſage des combats a preſque ceſſé totalement aujourd'hui parmi le peuple en Angleterre; on en verra bientôt les conſéquences.

(*) Il était commun de voir dans le peuple les pères exciter leurs enfans à ſe battre, & les careſſer ou les récompenſer lorſqu'ils s'étaient bien battus. C'était bien le moyen de les empêcher d'être poltrons ou timides.

O

Il règne encore parmi plusieurs Anglais, même de la dernière classe du peuple, des principes d'équité qui feraient honneur aux nations les plus vertueuses de l'antiquité: on peut juger par-là de ce qu'était le Peuple Anglais autrefois. C'est quand il n'était pas corrompu, qu'il respectait si fort les lois & les Magistrats que dans les tumultes les plus violens un juge se présentait au milieu du peuple, accompagné de quelques Connétables sans armes; & ce Juge était si en sûreté, qu'il n'était pas même insulté. Il écoutait alors les plaintes du peuple, & s'il les trouvait fondées, il lui promettait justice, & leur tenait parole: que si elles n'étaient pas fondées, il les ramenait par la raison, & l'assemblée se séparait ordinairement sans pousser les choses plus loin. C'eût été un crime digne de mort que d'employer alors la voie des armes contre le peuple, & le peuple se serait porté aux plus violentes extrêmités. Les temps dont je parle ne sont pas fort éloignés, & il est facile de se les rappeller. Ce n'est que depuis que la corruption a pénétré dans toutes les classes des habitans que les Magistrats sont peu respectés, & qu'on est obligé d'employer la force des armes contre le peuple lors des tumultes. Il est facile d'en appercevoir les suites.

De la Religion.

Après ce que j'ai expofé dans l'article des mœurs, il eft aifé de juger que la Religion eft aujourd'hui très-négligée en Angleterre & fouvent tournée en ridicule. Je ne connais cependant pas de Gouvernement où elle foit plus néceffaire, puifqu'il eft impoffible de ne pas convenir que la Religion eft l'ame & le foutien de bonnes mœurs & des vertus, fans lefquelles aucun pays libre & particuliérement l'Angleterre ne peut conferver fa liberté, comme je l'ai déja dit ci-deffus. – Il eft également impoffible de ne pas convenir que la Religion fournit de grandes confolations aux malheureux. Eh ! qui n'a pas befoin de confolation ? Le pauvre peuple fur-tout n'en a-t-il pas le plus grand befoin dans les travaux & les mal-aifes qu'il éprouve continuellement ? On ne doit pas conclure de-là que les gens aifés doivent dédaigner la Religion & en laiffer la pratique au peuple ; s'ils la dédaignent, le peuple à leur exemple la dédaignera bientôt, & *les Miniftres des Autels* feront les premiers à s'écarter de leurs devoirs ; *ce qui*

n'eſt que trop commun aujourd'hui. De-là réſulteront tous les déſordres & tous les maux dont j'ai parlé, ſans que les lois malgré toute leur rigueur puiſſent les prévenir ou les arrêter. On voit que je ne parle ici de la Religion qu'*en politique* : ſi j'expoſais tous les ſentimens qui doivent la faire chérir & reſpecter de tous les hommes, on ne manquerait pas de m'accuſer d'être *un méthodiſte* ou *un dévot.*



Des Finances.

TOUTE l'Europe connaît aujourd'hui l'état des Finances de l'Angleterre & le dernier emprunt qui vient de ſe faire au moment de la paix à près de ſix pour cent, prouve quelle en eſt la ſituation mieux que tout ce que je pourrais dire à cet égard. Une ſeule choſe pourrait peut-être étonner encore l'Europe, c'eſt d'entendre reprocher aux Miniſtres qu'ils ont fait un mauvais marché, parce qu'il y avait des gens prêts à ſouſcrire pour plus de ſoixante millions dans le dernier emprunt qui n'était que de douze millions : ce myſtère demande à être développé.

LA propoſition de ſouſcrire pour près de ſoixante millions ſterlings n'eſt pas annoncer qu'on avait *ſoixante millions ſterlings tout prêts à être verſés dans les coffres de l'Etat.* Si les Miniſtres avaient voulu emprunter ces ſoixante millions ſterlings, ils ſe feraient trouvés bien loin de leur compte ; mais comme le marché que l'on devait faire avec les Miniſtres était très-avantageux, tout le monde deſirait y avoir part ; & je ſuis ſurpris qu'au lieu de ſoixante millions ſterlings, on n'ait pas

dit qu'il y avait des ſouſcripteurs pour un milliart ſterling : la choſe était *tout auſſi réelle*, & on aurait trouvé *avec la même facilité* des ſouſcripteurs pour cette ſomme, ſi on avait voulu faire *cette parade* ou jouer *cette farce.*

TEL s'eſt préſenté & aurait voulu ſouſcrire pour un million ſterling, qui n'avait peut-être pas à ſa diſpoſition cinquante livres ſterlings, & qui ne propoſait ſa ſouſcription que pour revendre avec avantage la part qu'il aurait obtenue dans le marché fait avec les Miniſtres. De-là cette foule de ſouſcripteurs pour des ſommes conſidérables, dont un très-grand nombre n'avait pas ſeulement cent livres ſterl. ou le crédit de cette ſomme à ſa diſpoſition ; de-là ces cris, ces rumeurs de n'avoir pas eu part au marché malgré les offres qu'ils ont propoſées. Voilà le fait. Joignons à cela une obſervation bien ſimple : ſi l'argent était en ſi grande abondance, peut-on imaginer qu'on l'aurait vendu ſi cher au Gouvernement ? Lorſqu'il y a beaucoup de gens qui veuillent prêter de l'argent & peu d'emprunteurs, l'argent eſt néceſſairement à très-bas intérêt.

SI l'on veut encore de plus grands détails

là-dessus, on verra dans l'état des Finances de l'Angleterre, publié derniérement par le Docteur Price, que la dette de l'Angleterre montait au mois de Janvier 1783 à 215 millions, &c. sterlings. – En y ajoutant l'emprunt de 12 millions du mois d'Avril dernier, on aura la somme de 227 millions, &c. sterlings, ou celle de cinq milliarts quatre cent trente-huit millions, &c. tournois.

Suivant le même état, les intérêts de la dette nationale montaient au mois de Janvier 1783 à neuf millions huit mille livres, &c. sterlings. En y ajoutant les intérêts de l'emprunt du 12 Avril, on aura la somme de neuf millions soixante mille livres, &c. sterl. ou deux cent dix-sept millions quatre cent quarante mille livres, &c. tourn. On trouve cet état dans toutes les Gazettes Anglaises du mois de Mai dernier.

Ce capital & ces intérêts doivent encore augmenter l'année prochaine, parce qu'il y a plusieurs objets de dépense de la dernière guerre pour lesquels on n'a pas fait de fonds*.

* On dira sans doute que c'est par politique que l'on a emprunté à un gros intérêt, pour attirer l'argent de l'étranger: la politique est bonne? & on s'en ressouviendra long-temps.

O iv

De l'Agriculture en Angleterre.

L'Agriculture a éprouvé en Angleterre la même révolution qu'elle a éprouvé en France, & qu'elle a éprouvé ou qu'elle éprouvera toujours dans tous les pays d'un grand commerce, c'eſt-à-dire qu'elle eſt tombée à raiſon de l'étendue de ſon commerce. Que les ſpéculateurs oiſifs écrivent tant qu'ils voudront pour tâcher de prouver le contraire de cette vérité, les faits & l'expérience la confirment, & la cauſe en eſt toute ſimple. La voici :

Les produits du commerce étant plus conſidérables & plus aiſés à percevoir que les produits de l'Agriculture, les riches particuliers jètent leurs fonds dans le commerce, ce qui fait le plus grand tort à l'Agriculture. *Ce n'eſt pas tout encore*: comme le commerce amène après lui néceſſairement le luxe & tous les déſordres qui en ſont la ſuite inévitable, les gens riches viennent dans les grandes villes pour s'y livrer à leur aiſe aux déſordres qu'occaſionne le luxe; c'eſt là où ils dépenſent leur revenu dans toute ſorte de frivolités. Par-là les habitans des campagnes ſe trouvent ſans ſe-

cours, & tombent dans la misère, ce qui fait languir néceſſairement l'Agriculture. Voilà ce que le *grand*, ce que l'*immortel SULLI* avait bien prévu & qu'il a tâché d'empêcher autant qu'il a pu. Il ne ceſſait de dire : *le labourage & le pâturage* ſont les deux *mammelles* de la France. Il a fait tous ſes efforts pour tâcher de remplir ces mammelles, & les empêcher de tarir. Il connaiſſait mieux que perſonne le faux clinquant *des richeſſes artificielles*; il ſavait qu'il y a mille moyens pour faire perdre à une nation *cette eſpèce de richeſſe* (on voit tous les jours la preuve de cette vérité) tandis qu'il n'y en a aucun qui puiſſe lui faire perdre *ſes richeſſes naturelles*. – Il ſavait que plus les peuples ou les particuliers ſont riches, plus *ils ſont un mauvais uſage de leurs richeſſes*; cela eſt prouvé *par une expérience* de tous les temps, & cette expérience n'a pas encore été démentie (*); il ſavait que le de-

(*) Si l'on en veut une preuve bien récente, que l'on compare l'uſage que les Anglais faiſaient de leurs richeſſes, il y a environ un ſiècle, avec celui qu'ils en font aujourd'hui, qu'ils ſont infiniment plus riches qu'ils ne l'étaient alors.

On verra dans ces premiers temps une multitude d'établiſſemens ſages, utiles & extrêmement avantageux à l'hu-

ſir d'acquérir ces richeſſes fait naître chez les hommes une cupidité qui altère beaucoup &

---

manité. La plupart de ces établiſſemens ſubſiſtent encore; mais comment & par qui ſont-ils adminiſtrés? On verra, outre ce, quantité d'actes particuliers de générosité & de bienfaiſance, tous plus nobles & plus intéreſſans les uns que les autres. Il ſemblait que les gens riches n'étaient flattés de l'être que pour faire part de leurs richeſſes aux indigens, aux malheureux. Enfin, c'eſt en Angleterre que l'on pouvait preſque dire alors, *que les hommes étaient égaux*, & que les richeſſes *étaient communes à toute la nation.*

On verra qu'aujourd'hui on ne penſe plus qu'à établir des théatres, des ſpectacles, des maiſons *ſoi-diſant de plaiſir*, & qui ne ſont que des maiſons de corruption & d'ennui, &c. On verra que les largeſſes ne ſont plus répandues que ſur des hiſtrions, ſur des batteleurs, ſur des catins, &c. On verra que le luxe, que le jeu, que les bals, que la ſomptuoſité des bâtimens, des ameublemens, &c. ſont les ſeuls objets dont on s'occupe. On verra enfin qu'avec des richeſſes immenſes les Anglais éprouvent une pénurie, un mal-aiſe, des beſoins qui les réduiſent continuellement aux expédiens les plus triſtes: *beſoins* qui étaient totalement inconnus à leurs aïeux, quoique moins riches & quoiqu'ils fuſſent remplis de généroſité & de bienfaiſance. Ceci aurait demandé de bien plus grands détails, dans leſquels je ne puis entrer ici, & ce tableau ou ce parallèle eût été bien intéreſſant.

Si l'on veut ſe convaincre que ces richeſſes artificielles

qui anéantit ſouvent l'amour de la patrie. On n'en a eu *que trop de preuves pendant cette dernière guerre.* Il fallait être un grand homme & un très-grand homme, il fallait être un homme *bien profond & bien vertueux* pour penſer ainſi. Cependant cette façon de penſer eſt le ſeul reproche qu'on oſe lui faire aujourd'hui; & c'eſt là *ce ſiècle éclairé* où nous vivons!

On convient que le luxe eſt la ſource des déſordres & des vices, mais on dit en même temps qu'il y a des circonſtances où ces déſordres & ces vices ſont devenus néceſſaires, parce qu'ils font vivre bien des gens qui ſont *les miniſtres* ou qui fourniſſent tout ce qui peut favoriſer les uns ou les autres. Je ne ſais ſi dans aucun état on doit beaucoup s'occuper de ce qui peut être utile à de pareils gens; mais l'Angleterre *qui a adopté cette maxime ſeulement depuis quelques années*, vient de faire & fera encore dans la ſuite une bien cruelle expérience de tous les maux qu'elle entraîne après elle. Au reſte, d'après cette belle

---

après leſquelles on court avec tant d'ardeur aujourd'hui, ne ſervent qu'à occaſionner & accélérer la perte des nations, que l'on jète les yeux ſur ce qui vient d'arriver à l'Angleterre.

maxime dont j'ai déja parlé ailleurs (*), je puis demander, pourquoi punit-on un incendiaire? Si cette maxime eſt juſte, l'homme dont je viens de parler, devrait être récompenſé au lieu d'être puni; car je ne connais pas de crime qui fourniſſe plus d'ouvrage, & qui par conſéquent faſſe vivre plus de monde que celui d'un incendiaire.

Une autre cauſe de la chûte de l'Agriculture en Angleterre, eſt la multitude de chevaux qu'on y nourrit; je ne connais pas de pays au monde où il y ait autant de chevaux & de voitures qu'en Angleterre, ce qui eſt cauſe qu'une grande partie des terres eſt miſe en prairies. J'aurais une infinité de choſes à dire ſur la décadence de l'Agriculture en Angleterre, mais ce que je viens d'expoſer ſuffit pour qu'on ne ſoit pas ſurpris lorſque je dirai que l'Angleterre qui paſſait autrefois pour le pays le mieux cultivé & pour le grenier d'une partie de l'Europe, ne fournit plus aſſez de grains pour ſa ſubſiſtance.

Si on veut ſe convaincre de cette vérité, qu'on conſidère que le pain & la viande ſont

(*) Voyez le Traité ſur l'Education des deux Sexes.

plus chers en Angleterre que par-tout ailleurs, quoiqu'on y mange fort peu de pain; qu'on confidère qu'à la première mauvaife récolte l'Angleterre eft aux expédiens, & qu'elle ne fait plus comment s'y prendre pour fournir à la fubfiftance de fes habitans; qu'on confidère qu'il y a long-temps que l'Angleterre a non feulement ôté la récompenfe qu'elle accordait à l'exportation des grains, mais qu'elle a été obligée fouvent de défendre cette exportation tandis qu'elle en a permis l'importation dans fes ports; qu'on confidère enfin la quantité immenfe de riz, de bleds, &c... qu'elle tirait de fes Colonies d'Amérique avant la dernière révolution.

Tels font les changemens qui font arrivés dans les mœurs & dans la fituation de l'Angleterre depuis environ dix ans & particuliérement pendant la dernière guerre; changemens dont il eft facile d'appercevoir les fuites. Paffons à un autre objet beaucoup plus ancien, mais affez intéreffant pour que je puiffe efpérer que le public me fache quelque gré de n'avoir pas négligé d'en parler.

Obſervations ſur la Priſon de BRIDWELL.

TOUT le monde ſait que, grace à M. le Chevalier York & à ſon Secrétaire le Sr. Madiſſon, actuellement Secrétaire d'Ambaſſade en France, & alors Secrétaire du Lord Grantham, Miniſtre, j'ai été mis à Bridwell, & confondu avec tous les ſcélérats, le 13 Novembre dernier, & que j'y ſuis reſté juſqu'au 11 Janvier, tout le monde ſait, qu'étant ſans ſecours, exténué de beſoins, de mal-aiſe, accablé d'infirmités, & attaqué d'une maladie qui doit me conduire au tombeau, pour avoir ſouffert tout ce qu'il eſt poſſible de ſouffrir dans ce monde, ſavoir le froid, rongé par la vermine, &c.... J'ai cinq cents témoins de ce que j'avance; tout le monde ſait que c'eſt dans ces momens que Sir Joſeph York & le Sr. Madiſſon, *que je n'ai jamais vus*, croyant que j'allais bientôt ſuccomber ſous tant de maux *& expirer*, ſe ſont oppoſés à ce que je fuſſe mis en liberté, en rejettant les cautions d'uſage pour le cas dont j'étais accuſé, & qu'ils ont demandé des cautions de cinq cents livres ſterlings, qu'ils ſa-

vaient bien que je ne pouvais pas me procurer. N'eût-il pas été bien plus noble de me faire aſſaſſiner que de chercher à me faire périr dans l'obſcurité & dans les ténèbres.

Telle a été leur conduite à mon égard; mais elle devient bien plus énorme & plus odieuſe, puiſqu'il eſt prouvé que l'ordre de mon empriſonnement était illégal; puiſqu'il eſt également prouvé qu'il n'y avait aucun fondement pour me faire empriſonner; puiſqu'il eſt prouvé que mon accuſation était fauſſe & qu'on a profité indignement de mon ignorance des uſages & de l'impoſſibilité où j'étais de me procurer un conſeil pour me traiter avec tant d'horreur. – Tout le monde ſait que lorſque j'ai été jugé le 11 Janvier, on n'a pas oſé me préſenter le témoin qu'on a forcé de dépoſer contre moi, tant il eſt mépriſable & tant on était aſſuré de ſon impoſture; de ſorte que j'ai été acquitté de la manière la plus honorable (*). Tout le monde

(*) Voyez mon Mémoire ſur ce qui s'eſt paſſé entre M. le Chev. York & moi, publié au mois de Février dernier où tous ces faits ſont expoſés dans le plus grand détail, & auquel M. le Chevalier York n'a pu répondre un mot, quoiqu'il ait eu entre ſes mains le premier des exemplaires que j'ai diſtribué à Londres.

ſait qu'il eſt impoſſible d'employer plus de ruſes & d'artifices qu'on en a employé depuis pour me ſuſciter quelque mauvaiſe affaire, pour m'attirer dans quelque piège où l'on pût exécuter en ſûreté les mauvais deſſeins que l'on avait tramé contre moi; enfin pour m'empêcher d'obtenir juſtice de tant de cruautés (*). Tout le monde ſait cela aujourd'hui; & comme j'ai tâché de profiter de toutes les circonſtances où je me ſuis trouvé pour faire des obſervations utiles, je vais expoſer celles que j'ai faites ſur Bridwell. J'ai bien eu le temps pendant ſoixante jours que j'y ſuis reſté d'approfondir ce qui ſe paſſe dans ce ſéjour de peines & de douleurs.

La

(*) Je n'ai déja que trop fatigué le public en lui parlant de moi, & ce ferait l'ennuyer que d'entrer dans de plus grands détails là-deſſus. Cependant on peut voir une partie de ces détails dans les deux lettres que j'ai fait mettre à Londres dans le *Morning-Poſt*, l'une le 25 Avril, l'autre le 5 Juin dernier.

Le Sr. Linguet, ce ſot diſcoureur de la Baſtille, ainſi que de tant d'autres ſujets dont il s'eſt permis de parler, le Sr. Linguet a-t-il quelque choſe à oppoſer à cela? J'ai lu ſon puérile ouvrage, avec ſa colonne de papillons.

La première chose qui m'a frappé, a été d'y voir des enfans depuis l'âge de neuf à dix ans & au-dessus mêlés avec des hommes de tous les âges jusqu'à soixante & dix ans. Ce qui m'a frappé ensuite, a été de voir la plupart de ces enfans chargés de fers comme les autres criminels. Si on m'avait raconté ce fait, je ne l'aurais pas cru, & je pouvais à peine en croire mes yeux. Ce n'est rien encore, j'ai vu ces petits malheureux énorgueillis de se voir traités comme des hommes, devenir tous les jours plus méchans, plus hardis & plus coquins; de sorte que, quand il arrivait quelque étranger dans la prison, ils ne pensaient qu'à tâcher de lui voler ce qu'il avait dans ses poches; & lorsqu'ils étaient pris sur le fait, & qu'on les punissait, soit en les enfermant dans un cachot, soit en augmentant leurs fers, c'était alors qu'ils marquaient *la plus grande audace*, & qu'ils ne faisaient que chanter.

Ce qui a mis le comble à mon étonnement, a été de voir conduire ces enfans avec les autres prisonniers (*& j'avais l'honneur d'être du nombre*) à la Cour de Westminster, pour y être jugés avec les mêmes formalités qu'on jugeait les autres prisonniers: j'avoue que je ne

puis pas revenir encore de l'étonnement que m'a cauſé cette ſcène.

Punit-on un ſou ou un imbécille par les lois? non certainement. Si cela était, ceux qui puniraient un pareil homme par les lois, ſeraient plus foux & plus imbécilles que celui qu'ils puniſſent. Pour punir un homme par les lois, il faut qu'il ſache ou qu'il ſoit en état de ſavoir s'il exiſte des lois & ce qu'ordonnent ou défendent ces lois. Peut-on imaginer que ces petits malheureux dont je viens de parler, aient ſeulement l'ombre de ces connaiſſances? Peut-on imaginer qu'ils ſavent qu'il y a des lois, qu'ils ſavent ce que c'eſt que des lois? *Il ſerait inſenſé ſeulement de l'imaginer.* La plupart de ces petits brigands ont fui de la maiſon paternelle pour ſe livrer au libertinage, ou ſont ſans parens, en les mêlant avec des ſcélérats d'un âge avancé, c'eſt les mettre dans une école où ils ne peuvent apprendre qu'à devenir des ſcélérats; & en leur rendant enſuite la liberté, c'eſt les mettre dans la néceſſité de ſe livrer de plus en plus au brigandage juſqu'à ce qu'ils finiſſent par la corde.

Le ſeul moyen de punir des enfans qui commencent à ſe livrer au crime & au liber

tinage, c'eſt de les mettre dans une maiſon de correction où on commence par les punir de leurs fautes, où on les inſtruit, où on les éprouve enſuite, afin de voir s'ils ſont changés, où on les châtie avec plus de rigueur s'ils retombent dans les mêmes fautes, *où on leur apprend à travailler;* & ce n'eſt qu'après les avoir mis à portée de vivre du fruit de leur travail, qu'on peut leur rendre la liberté ou les rendre à leurs parens. Je crois *que ce ſont-là les ſeuls moyens* que la ſageſſe peut & doit indiquer pour inſpirer de l'horreur du crime à des enfans, pour les rendre utiles à l'avenir & pour les empêcher de devenir dangereux à la ſociété. Ces moyens ſont bien ſimples, & ne coûteraient pas beaucoup plus que ceux qu'on emploie aujourd'hui, & qui, comme on vient de le voir, ſont non ſeulement contraires à la juſtice & à la raiſon, mais produiſent des effets tout oppoſés à ceux que l'on doit avoir en vue. Cependant ces moyens n'ont pas encore été pratiqués par les Anglais. — Eſt-ce donc là ce peuple de Philoſophes? Oui, c'eſt ce peuple de Philoſophes, & je crois que c'eſt dans un pays de Philoſophes qu'on peut penſer & agir ainſi. — Un ancien a dit, qu'en

voyant les Romains à Rome, il a cru voir *un peuple de Rois.* On dit aujourd'hui, en voyant les Anglais en Angleterre, qu'on croit voir *un peuple de Philoſophes.* Si on a pu envier aux anciens Romains le titre d'un peuple de Rois, j'en aſſez dit dans cette Hiſtoire, pour qu'on ne puiſſe pas envier aux Anglais le titre d'un peuple de Philoſophes, & je crois qu'on ne doit l'envier à perſonne.

C'est toujours chez les anciens, particuliérement chez les peuples ſimples, que les nations *qui ſe diſent éclairées* doivent aller chercher des lumières & ſur-tout *des leçons de ſageſſe.*

Les Lacédémoniens dans leurs beaux jours avaient coutume de faire enivrer leurs eſclaves devant leurs enfans, afin d'inſpirer à ces derniers de l'horreur pour l'excès du vin. — Les Anglais devraient établir la maiſon de correction pour les petits brigands dont je viens de parler, *près de Tiborn,* & les obliger d'aſſiſter à l'exécution des criminels. Cet exemple, aidé de quelques diſcours très-ſimples, vaudrait mieux que tous les ſermons ou les corrections qu'on pourrait leur infliger. *Les premières impreſſions de l'enfance ne s'effacent jamais.*

J'ai eu occaſion d'obſerver encore que les

concierges & les geoliers n'ont de dure que l'apparence, & qu'ils ſont remplis de ſenſibilité & d'humanité : je n'oublierai jamais les attentions & les égards que m'ont marqué ceux de Bridwell, quoique je n'aie rien pu faire pour les mériter ; je dois auſſi beaucoup de reconnaiſſance à M. Smith, gouverneur bienfaiſant de cette priſon & miniſtre reſpectable ble de l'Evangile, homme auſſi diſtingué par ſa piété & ſes vertus, qu'il eſt intéreſſant par ſon honnêteté & ſes qualités perſonnelles.



De la Paix.

Il eſt impoſſible de ne pas avouer que la France s'eſt occupée, toute cette guerre, uniquement du ſoin de ſecourir puiſſamment ſes Alliés ou les Puiſſances que l'Angleterre moleſtait; il eſt impoſſible de ne pas avouer que la France a ſouvent oublié & même ſacrifié ſes propres intérêts pour cela.

De toutes les Puiſſances en guerre ou moleſtées par l'Angleterre, la Hollande eſt celle qui a éprouvé le plus efficacement l'aſſiſtance de la France, & cela dans un temps où non ſeulement elle en avait le plus grand beſoin, mais où elle ne l'a ſecondée en rien, & où elle a refuſé ſous des prétextes bien frivoles d'envoyer à Breſt dix vaiſſeaux ſe joindre aux Flottes Françaiſes; tandis qu'elle tirait les plus grands avantages de tous les efforts que la France faiſait pour pouſſer la guerre avec vigueur contre l'Angleterre.

La France aurait pu marquer à la Hollande d'une manière bien ſenſible ſon mécontentement de cette conduite, qui a même été accompagnée de circonſtances faites pour aigrir

la France ; cependant elle en a usé bien généreusement à son égard, puisqu'elle a annoncé à la paix qu'elle rendrait à la Hollande toutes les possessions que les Anglais lui avaient enlevé pendant la dernière guerre dans les Indes Occidentales, & qu'elle avait repris sur les Anglais : *Possessions* pour lesquelles la France pouvait exiger une grande compensation de la part de l'Angleterre.

Quel contraste entre cette conduite & celle de l'Angleterre, qui non seulement a refusé d'accorder à la Hollande, son ancienne alliée, la moindre indemnité pour les pertes qu'elle a souffertes par une guerre aussi mal-fondée qu'inattendue, mais qui s'est opiniâtrée à exiger qu'on lui cédât les Etablissemens Hollandais dont elle s'est emparée dans l'Inde, lors même que tout annonçait que ces conquêtes n'étaient plus en sa puissance. — L'Angleterre, par cette conduite, n'a-t-elle pas manifesté la résolution qu'elle avait prise de se dédommager à quelque prix que ce fût sur la Hollande de la perte de l'Amérique ? Et la Hollande peut-elle se déguiser après cela les pertes qu'elle aurait souffertes dans les deux Indes de la part de l'Angleterre son ancienne alliée, si la France n'y avait pas pourvu

à la défenſe des Etabliſſemens Hollandais. Il eſt impoſſible auſſi de ne pas avouer, que la France, au milieu des ſuccès qu'elle avait déja eus & qu'elle pouvait ſe promettre dans peu, en a uſé avec la plus grande modération, & qu'elle ne s'eſt occupée que des intérêts de ſes alliés, puiſqu'après avoir fait bien des conquêtes ſur les Anglais, elle n'a demandé pour toute indemnité des frais & des travaux immenſes de cette guerre, que la petite iſle de Tabago, & un terrein très-borné dans les environs de ſes Etabliſſemens aux Indes Orientales. La France par tant de générofité & de modération, ne prouve-t-elle pas au monde entier, qu'elle ne s'eſt occupée pendant toute cette guerre, *& qu'elle n'a entrepris cette guerre* que pour aſſurer la tranquillité & les poſſeſſions de toutes les nations? J'ignore ſi quelqu'un pourrait encore conteſter ce fait.

J'AI enfin rempli la tâche que je m'étais impoſée; mais ai-je rempli mon objet? Cette Hiſtoire ſera-t-elle auſſi agréable qu'utile au Public? c'eſt ce que j'ignore encore. Tout ce dont je ſuis aſſuré, c'eſt qu'on ne pourra pas m'accuſer d'en avoir impoſé, ou d'avoir voulu trom-

per le Lecteur. J'ai tenu parole, j'ai fait tout ce qui a dépendu de moi pour écrire avec toute la clarté & l'impartialité possible; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour ne point embrouiller les faits, pour éviter la moindre confusion, afin que tout le monde pût m'entendre & me juger avec la plus grande facilité. Si j'ajoutais que j'ai écrit cette Histoire au milieu du tumulte d'affaires bien pénibles & dans une situation bien cruelle, j'aurais l'air, en disant cette vérité, de solliciter l'indulgence du Lecteur; mais il ne m'en doit point, & il doit juger sans aucun égard tout ouvrage qui lui est présenté. – *Si celui-ci est bon*, il doit être de la plus grande utilité pour tout le monde; tel est le motif qui m'a engagé à l'écrire; je n'en ai pas eu d'autre.

Cette Histoire est écrite sur un plan absolument neuf; quiconque le suivra, ne pourra jamais tromper le Lecteur, parce qu'il sera très-facile d'appercevoir promptement ou son ignorance ou son imposture; & quand ce plan n'aurait que ce seul avantage, il devrait être suivi par tous ceux qui écriront l'Histoire dans la suite, & qui auront pour objet d'éclairer & d'instruire le Lecteur.

Je le répète, j'ai dit le bien avec le plus grand plaiſir, j'ai dit le mal avec tant de regret, qu'il s'en faut beaucoup que *j'aie dit la moitié* de celui que je pouvais dire ; cependant on trouvera peut-être encore que j'ai parlé trop librement. — Mais qu'eſt-ce que l'Hiſtoire, & quel eſt ſon objet?

L'Histoire doit ſervir à faire connaître les hommes qui ont eu la première main dans les affaires ; comment les faire connaître, ſi ce n'eſt par leurs actions ?

L'Histoire doit ſervir à faire connaître la cauſe des principaux événemens; cette cauſe ſe trouve en grande partie dans les opérations qui ont eu lieu. Il faut donc expoſer ces opérations, & les développer pour faire appercevoir bien diſtinctement les bons ou les mauvais effets qui devaient en réſulter, & les événemens qui en ont été la ſuite inévitable. Cette cauſe ſe trouve auſſi dans les changemens qui ſont arrivés, ſoit dans les mœurs, ſoit dans les uſages. Il faut donc faire connaître ces changemens avec toute la vérité poſſible, pour prévenir ou arrêter les progrès du mal qui doit en réſulter, en faiſant connaître celui qui eſt déja arrivé.

Y a-t-il un autre moyen d'inſtruire le lec-

teur ? Y a-t-il un autre moyen de le mettre à portée d'imiter le bien & d'éviter le mal? – Si on déguiſe les actions des hommes dont on parle, ſi on altère les faits, n'eſt-ce pas induire le lecteur dans les erreurs les plus dangereuſes au lieu de l'inſtruire? N'eſt-ce pas écrire alors *un pitoyable Roman* au lieu d'une Hiſtoire ? *J'eſpère que celle-ci n'en ſera pas un.* Au reſte, je crois qu'il eſt facile de reconnaître dans tout le cours de cet ouvrage le ſtyle ſimple & vrai d'un ancien Soldat, qui joint à beaucoup de réflexions une très-grande expérience; qui n'a pas craint de dire la vérité lorſqu'elle a été néceſſaire (*), & qui ne connaît point ou qui mépriſe la politique de ce ſiècle où il y a *tant de mauvais politiques.*

(*) L'OUVRAGE du Sr. Linguet ſur la Baſtille ne ſerait que puérile s'il ne s'y trouvait pas des choſes qui doivent inſpirer pour cet homme une averſion & une horreur éternelle : je parle de ce qu'il s'eſt permis de dire ſur HENRI IV & ſur *le vertueux* SULLI. Oſer écrire encore ! Cela n'eſt pas étonnant de ſa part; mais qui oſera le lire ?

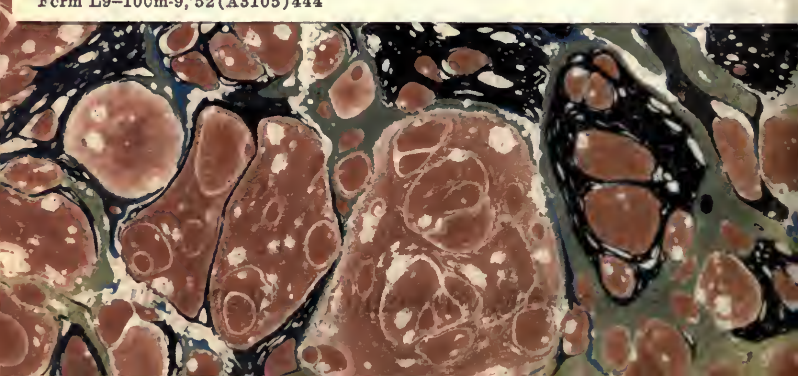
FIN.

ERRATA.

Page 55, ligne 6, & toute l'Angleterre, *lisez* & *comme* toute l'Angleterre.

Page 143, ligne 2, les armées font-elles, *lis.* les armées *battues* font-elles.

Page 161, ligne 12, les fautes des Ministres, *lis.* les fautes des Ministres *d'alors*.





DA
510
J68h
Joly de Saint
Valier -
Histoire
raisonnee
MAR 2 3 1957
DA
510
J68h


NOBILIS IRA
AVITO VIRET HONORE